



[illegible]

[illegible]

DE L'ORIGINE DES LOIX, DES ARTS, ET DES SCIENCES; ET DE LEURS PROGRÈS CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.

TOME SIXIEME.

DISSERTATIONS.







A PARIS,

Chez DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège.

M. DCC. LIX.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

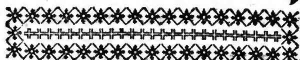


TABLE
DES DISSERTATIONS
Contenues dans ce Volume.

Fin de la Table des Dissertations.





DISSERTATIONS
SUR L'ORIGINE
DES LOIX,
DES ARTS
ET DES SCIENCES.

I. DISSERTATION.
Sur le Sanchoniaton.



EUSEBE a inféré dans sa Préparation Evangélique un long extrait d'un ancien hiftorien de Phénicie, nommé Sanchoniaton[a]. Il dit que cet Auteur écrivoit avant la

[a] L. I. C. 9. p. 30. D.

guerre de Troye, & qu'il passoit pour avoir été très-exact dans ses recherches [a]. Sanchoniaton avoit écrit dans sa langue naturelle, c'est-à-dire, en Phénicien; mais son Ouvrage avoit été traduit en Grec par Philon de Byblos, qu'on ne doit pas confondre avec Philon le Juif dont les écrits sont venus jusqu'à nous [b]. Philon avoit distribué en neuf livres la traduction qu'il avoit faite de Sanchoniaton. Il y avoit ajouté quelques préfaces dont Eusebe donne même des extraits [c]. Philon y disoit entre autres choses; » Que Sanchoniaton, homme » fort sçavant & de grande expé» rience, souhaitant extrême» ment de connoître les histoi» res de tous les Peuples, avoit » fait une perquisition exacte

[a] L. 1. c. 9. p. 30. D.
[b] Ibid.
[c] Ibid. p. 31. D.

» des écrits de Thaaut, persua-
» dé que comme inventeur des
» Lettres & de l'Ecriture,
» Thaaut étoit le premier des
» Historiens [a]. »

Sanchoniaton avoit donc, suivant le témoignage de son Traducteur, posé les fondemens de son histoire sur les écrits de ce chef des Sçavans, appellé par les Egyptiens Thoüth, nom que les Grecs ont rendu par celui d'Hermès, & les Latins par celui de Mercure [b].

Philon ne se contentoit pas, à ce que dit encore Eusebe, de louer Sanchoniaton. Il s'autorisoit des faits dont cet auteur avoit conservé la tradition pour convaincre les Grecs d'ignorance, sur l'objet le plus essentiel & le plus intéressant à l'homme : il les accusoit d'avoir tour-

[a] *Euseb.* L. 1. C. 9. p. 31. D.
[b] Ibid. p. 31. 32.

né en froides allégories l'hiſtoire des anciennes Divinités qu'on adoroit dans leur pays, & les reprenoit d'avoir voulu expliquer par les phénoménes de la nature, des faits très-réels & des évenemens très-véritables[a].

L'auteur que Philon venoit de traduire n'en avoit pas uſé de la même maniere. Après de grandes recherches & de longues études, il avoit compoſé une hiſtoire dans laquelle on voyoit que les anciens Dieux avoient été originairement des hommes célébres, déifiés enſuite par la ſuperſtition. Ce qu'il racontoit de leurs actions & des principaux événemens de leurs vies, il l'avoit tiré en partie des monumens qui exiſtoient dans pluſieurs Villes, & en partie, des mémoires dépoſés & conſervés avec ſoin dans les plus anciens Temples[b].

[a] *Euſebe*, ibid. p. 32. = [b] Ibid.

On sçait quelle est ordinairement la prévention des Traducteurs. Ces éloges de Philon pourroient donc paroître suspects, s'ils n'étoient confirmés par le témoignage de quelque auteur impartial & absolument désintéressé. C'est vraisemblablement par cette raison qu'Eusebe a eu soin de nous apprendre que la façon de penser de Porphyre sur l'histoire de Sanchoniaton n'étoit pas moins avantageuse à cet Auteur que celle de Philon [a]. C'en est assez pour que ce monument mérite une attention particuliere.

Il y en a peu dans l'antiquité qui ayent autant exercé les Critiques. L'importance de la matiere les y a sans doute engagés. Si l'authenticité du Sanchoniaton est constante ; & si ce n'est point une piéce frabriquée après coup, nous avons une histoire

[a] *Eusebe*, L. 1. C. 9. p. 31. & 40.

du genre humain la plus ancienne que nous connoiſſions, après celle de Moïſe. Il s'agit donc d'examiner l'authenticité de ce fragment, & de voir s'il doit occuper la premiere place entre tous les monumens de l'antiquité profane, échappés à l'injure des tems. Car perſonne n'ignore que les fragmens que nous avons aujourd'hui ſous les noms d'Hermès, de Zoroaſtre, de Thaaut & d'Orphée, ſont des ouvrages ſuppoſés par des Auteurs fort modernes, eû égard à ceux dont ils portent le nom.

Juſques vers la fin du ſiécle paſſé, les recherches des Sçavans ſur le Sanchoniaton n'avoient eû pour objet que de l'expliquer & de l'éclaircir. Perſonne, que je ſçache, ne l'avoit ſoupçonné d'être une piéce ſuppoſée. J. H. Urſinus eſt, je crois, le premier qui ait élevé des doutes ſur l'authenticité du

Sanchoniaton [a]. Ce ſentiment a été adopté par quelques Ecrivains, & entre autres par R. Simon. Mais la maniere dont il s'explique, fait aſſez connoître le peu de ſuccès des atteintes qu'on avoit voulu donner à ce fragment (1). Auſſi voyons-nous

[a] J. H. *Urſini*, de Zoroaſtre, Hermete, Sanchoniatone, Exercit. fam. *Norimberg. in.* 12. 1661.

(1) Voici ſes termes : « Il ſemble, » dit-il, qu'on ne » puiſſe avoir pour » ſuſpect, ſans une » eſpéce de témérité, » le fameux ouvra» ge de Sanchonia» ton, qui contenoit » l'ancienne Théolo» gie des Phéniciens. » Tout ce que nous » avons eû d'habiles » Critiques l'ont cité » avec éloge d'après » Euſebe ». *Biblioth. critiq.* autrement Recueil de diverſes Piéces critiques publiées par M. de Saint-Jore, à Baſle, 1709. tom. 1. c. 10. p. 131.

Faiſons deux réflexions très-courtes ſur ces paroles de M. Simon. 1°. Il avoue que de très-habiles Critiques ont reconnu l'authenticité du Sanchoniaton. 2°. Il ſemble ſuppoſer qu'Euſébe eſt le ſeul auteur de l'antiquité qui dépoſe en faveur de cet ancien Ecrivain. M. Simon fait plus, car il ajoute qu'Euſebe n'a parlé de Sanchoniaton que d'après Porphyre. Nous voyons cependant que Théodoret s'étoit ſervi des écrits de Sanchoniaton, pour prouver que les

que plusieurs Critiques, & des plus éclairés, n'en ont pas porté le même jugement. Ils ont regardé cet extrait d'Eusebe comme un reste précieux des anciennes traditions de l'Orient [1].

Dieux adorés par les Payens avoient été originairement des hommes. Eusebe n'est donc pas le seul parmi les anciens, qui ait cité Sanchoniaton. Le contraire sera prouvé dans un moment. D'ailleurs, il n'est pas vrai qu'Eusebe n'ait parlé de Sanchoniaton, que d'après Porphyre ; c'est encore, comme on va le voir, une erreur grossiere de M. Simon.

(1) Bochart, Vossius, Marsham, Huet, Cumberland, la Croze, & en dernier lieu M. Fourmont dans ses Réflexions critiques sur l'histoire des anciens Peuples.

Le P. Kircher avance qu'il y a dans la Bibliothéque du Grand Duc quelques fragmens du Sanchoniaton. Il ajoute que lui-même avoit entre les mains, au moment qu'il écrivoit, un autre fragment du Sanchoniaton composé de feuilles écrites en langue Araméenne, c'est-à-dire, Phénicienne, presque la même que la Chaldaïque & la Syriaque. Le P. Kircher croit que ce fragment avoit été traduit en langue Araméenne sur l'original de Philon. Ce Manuscrit traite, à ce qu'il dit, des Mœurs & des Coutumes des Egyptiens, & principalement des mystères de Mercure, ne contenant cependant rien qui ne se trouve

Mon intention n'eſt pas d'entrer dans tous les détails que demanderoit la diſcuſſion de ces deux opinions. Néanmoins comme j'ai fait un très-grand uſage du fragment dont il s'agit, je ne crois pas pouvoir me diſpenſer d'expoſer en peu de mots les motifs qui me le font regarder comme un monument authentique, heureuſement échappé à l'injure des tems.

L'opinion de ceux qui regar-

dans d'autres Auteurs.

M. de Peireſc avoit reçu de l'Orient le fragment en queſtion. On l'avoit tiré de la Bibliothéque de Damas. M. de Peireſc en avoit envoyé une copie à Rome au P. Kircher en 1637, pour qu'il l'interprétât. C'étoit, comme on voit, une très-mince découverte.

Le P. Kircher avoue tenir de Leo Allatius, que la traduction de Sanchoniaton faite par Philon avoit été trouvée depuis peu dans la Bibliothéque d'un Monaſtére voiſin de Rome; mais que ce Manuſcrit avoit été volé preſque auſſi-tôt, ſur la réputation qu'il avoit d'être rare & précieux, & qu'il n'avoit jamais été poſſible de le recouvrer. Obéliſc. Pamphil. p. 110. *Sit penes auctorem fides.*

dent le Sanchoniaton comme une piéce ſuppoſée, ne peut ſe ſoutenir qu'en prêtant quelques vûes, quelques motifs à l'auteur d'une pareille ſuppoſition. Il faut donc examiner quelles auroient pû être ces vûes; mais il eſt préalablement néceſſaire de chercher ſur qui pourroit tomber le ſoupçon de cette ſuppoſition prétendue. Nous allons diſcuter ces deux objets le plus ſommairement qu'il nous ſera poſſible; & cette diſcuſſion fera, je crois, connoître évidemment le peu de ſolidité des motifs allégués pour révoquer en doute l'authenticité de ce fragment. Nous établirons enſuite les raiſons qui nous portent à rejetter toute idée de ſuppoſition.

Philon de Byblos eſt inconteſtablement le ſeul ſur qui pourroit tomber le ſoupçon d'avoir compoſé le Sanchoniaton. C'eſt

se tromper grossiérement que d'attribuer cet ouvrage à Porphyre; Athénée plus de quarante ans avant Porphyre, a cité Sanchoniaton [a], & il n'est pas le seul Ecrivain antérieur à Porphyre qui en ait fait mention. Clément Alexandrin, au rapport de Saint Cyrille, parloit de Sanchoniaton comme d'un historien de Phénicie qui avoit écrit en sa langue maternelle, & dont l'ouvrage avoit été traduit en Grec [b]. Il est vrai qu'on ne trouve point aujourd'hui dans les Œuvres de ce Pere le passage que Saint Cyrille avoit en vûe, lorsqu'il écrivoit ce que je viens de rapporter; mais il n'y a pas lieu d'en être surpris. Nous n'avons pas tous les écrits de Clément Alexandrin: le

[a] L. 3. p. 126. A.

[b] *Adversf. Julian.* l. 6. p. 205.

C'est par inadvertence que Saint Cyrille dans ce passage a nommé Josephe au lieu de Philon pour le traducteur de Sanchoniaton.

commencement du premier livre des Stromates est entiérement perdu, & il y a plusieurs lacunes dans les autres. Sanchoniaton a donc été cité comme un auteur de l'antiquité par Athénée, Clément Alexandrin, Porphyre [a] & Saint Cyrille, sans parler d'Eusebe, de Théodoret [b] & de Suidas. Observons même, au sujet de ce dernier Ecrivain, qu'il parle de Sanchoniaton d'une maniere à faire connoître qu'il ne s'en étoit pas rapporté au témoignage d'Eusebe [c].

Enfin, Eusebe ne cite pas Sanchoniaton comme un extrait tiré de Porphyre; c'étoit dans la traduction même de Philon qu'il avoit copié le fragment qu'il a inséré dans sa Préparation Evangélique. Dans l'hypothèse que le Sanchoniaton seroit

[a] *De Abstinent.* l. 2. p. 224.
[b] *De curand. Græc. affect.* lib. 3. p. 34.
[c] Voce Σαγχωνιάθων. t. 3. p. 274.

un Hiſtorien ſuppoſé, il ne pourroit donc l'avoir été que par Philon.

Mais pour qu'un Auteur ſe détermine à ſuppoſer un ouvrage tel que celui de Sanchoniaton, il faut, comme nous le diſions, il n'y a qu'un moment, lui prêter quelques vûes, quelques motifs qui ayent pu l'engager à une pareille infidélité. Quelles vûes prêtera-t-on au prétendu fabricateur de Sanchoniaton? Juſqu'à préſent on n'en a pû ſuppoſer que deux ; l'une d'oppoſer cet ouvrage aux écrits de Moïſe; l'autre d'empêcher le progrès du Chriſtianiſme & de réhabiliter l'ancienne Religion, en la dégageant des ſuperſtitions qui lui faiſoient tort [a]. Ces deux motifs ſont également imaginaires & chimériques : Philon écrivoit ſous Adrien [b],

[a] Voyez L'hiſt. Crit. de la Républiq. des Lettres, t. 6. p. 57. & 58.

[b] Suidas *voce* Φίλω Βυβλίος, T. 3. p. 613.

l'an 125. environ de l'Ere Chrétienne. Il suffit de jetter un coup d'œil sur l'état des Juifs & des Chrétiens dans ces siécles-là, pour faire sentir le peu de justesse de tous les raisonnemens que je viens de rapporter.

Les Juifs ne cherchoient point à répandre leur Religion, & on ne voit pas que les Nations infidéles qui les environnoient s'occupassent à faire la controverse avec eux. Aussi ne paroît-il point que dans aucun tems leur Religion ait beaucoup attiré l'attention des autres Peuples. Les Juifs d'ailleurs n'ont jamais fait une grande figure dans le monde lettré : on peut dire que depuis la ruine de Jérusalem, particuliérement, ils ne méritoient aucune considération. Vaincus par les Romains, fugitifs à l'aspect de leur patrie dévastée, frappés de la malédiction divine, l'histoire nous

les montre errans de contrées en contrées. Profcrits dans toute la terre, en horreur à tous les Peuples, uniquement occupés de leurs malheurs & d'une attente chimérique, on ne parloit d'eux que pour s'en mocquer. Adrien fous lequel écrivoit Philon de Byblos, acheva, pour ainfi dire, d'anéantir les Juifs lorfqu'il bâtit Ælia fur les ruines de Jérufalem.

A l'égard des Chrétiens, j'avoue que du tems de Philon, l'Evangile avoit déja fait de très-grands progrès ; je ne crois pas néanmoins qu'on connût encore affez bien les Difciples de Jefus-Chrift pour que l'excellence de la Religion qu'ils annonçoient, dût extrêmement allarmer les défenfeurs du Paganifme ; on confondoit alors prefque toujours les Chrétiens avec les Juifs. D'ailleurs, je ne penfe pas que fous Adrien il y eût encore beaucoup de per-

ſonnes de conſidération, ſoit du côté de la Philoſophie & des Lettres, ſoit du côté de la naiſſance & des dignités, qui euſſent embraſſé l'Evangile. Ainſi par le peu de progrès que le Chriſtianiſme avoit fait dans le grand monde, il ne pouvoit avoir excité une jalouſie aſſez grande pour obliger Philon à entreprendre un ouvrage auſſi conſidérable que le Sanchoniaton; ouvrage qui ne pouvoit que lui coûter des peines & des recherches infinies. Car quels ſoins n'eſt pas obligé de prendre, un Ecrivain qui veut ſuppoſer une hiſtoire à un Auteur de l'antiquité (1)!

(1) Quelques Critiques ont voulu dire que Philon n'avoit fait que s'approprier les Livres de Moïſe en les ajuſtant à ſes vûes particulieres. : mais en vérité, il faut être étrangement prévenu pour ne pas ſentir la différence monſtrueuſe qu'il y a entre Moïſe & le fragment de Sanchoniaton. J'en parlerai dans un moment plus en détail : en attendant nous dirons qu'il eſt impoſſible de juſtifier le moindre rapport entre le récit de Moïſe & celui de Sancho-

D'ailleurs, il faut convenir que ſi Philon n'a compoſé le Sanchoniaton que dans la vûe d'oppoſer, comme on le dit, l'ancienne Religion au Chriſtianiſme, en la dégageant des abſurdités qui en décéloient la foibleſſe ; on ne pouvoit s'y prendre plus mal-adroitement qu'il l'a fait. Philon avance, il eſt vrai, que l'hiſtoire de Sanchoniaton eſt purgée de ces fables ridicules, dont ſont remplis les ouvrages des Grecs. Mais celles qu'on y trouve, quoique d'une eſpéce différente, valent bien les contes d'Homère & d'Héſiode. Tels ſont les Bœtiles animés, l'Etoile trouvée par Aſtarte, & conſacrée dans la ville de Tyr, la caſtration de Cælus par Saturne, & celle de Saturne faite par

niaton ſur les objets les plus intéreſſans : la chûte de l'homme & ſa dégradation, l'adoration d'un ſeul Dieu, & la proſcription des Idoles, &c.

lui-même, exemple qu'il força tous ses compagnons d'imiter: sans parler du tonnerre qui donne le mouvement aux animaux, déja créés par l'esprit supérieur, comme s'il les réveilloit d'un profond assoupissement, &c. Voilà des fables Orientales pour le moins aussi absurdes que celles des Grecs. Cessons donc de prêter à Philon un dessein que la simple lecture du Sanchoniaton ne permet pas qu'on puisse en aucune maniere lui supposer.

Il est bien plus naturel de penser que Philon aura voulu rabaisser la vanité des Grecs, en faisant voir que sa patrie avoit produit des Ecrivains de mérite bien antérieurement à la Gréce. Dans cette vûe, il aura cherché à faire revivre l'histoire de Sanchoniaton. Cette préférence me porteroit à croire que de tous les Ecrivains qu'a produit

la Phénicie, Sanchoniaton devoit être un des plus anciens & des plus estimés ; car Philon auroit pû en traduire d'autres. L'Orient a produit des fruits dans un tems où les premieres semences germoient à peine dans l'Occident. La Phénicie en particulier a été dès les siécles les plus reculés le berceau de plusieurs Sçavans. Strabon parle d'un Ecrivain de cette Nation, nommé Moschus, antérieur à la guerre de Troye [a]. Ce Moschus avoit écrit sur différentes parties de la Philosophie, sur les atômes, sur la formation du monde [b], &c. Philon aura donc choisi Sanchoniaton, comme un auteur capable de montrer que la Phénicie avoit produit des Ecrivains célébres dans un tems où les Grecs ne connoissoient pas même l'écriture.

[a] L. 16. p. 1098.
[b] *Strabo*, loco cit.

Je ſoupçonnerois encore que Philon pourroit avoir eû un autre motif en traduiſant Sanchoniaton. Quand les Philoſophes eurent fait ſentir aux Grecs combien étoient abſurdes les traditions qu'on débitoit ſur le compte de leurs Dieux, les eſprits ſe partagerent en deux ſectes. Les uns prirent le parti d'allégoriſer toutes ces prétendues Divinités, & dirent que la Mythologie n'étoit qu'une eſpéce de Phyſique énigmatique, dans laquelle les différentes opérations de la nature étoient cachées ſous l'emblême des différentes divinités, qui faiſoient l'objet du culte religieux. Les Stoïciens donnerent beaucoup de cours à cette opinion. Les autres plus ſenſés, avouerent de bonne foi que les Dieux qu'on adoroit avoient été originairement des hommes ; mais ils prétendoient que ces hommes

avoient justement mérité d'être apothéosés, pour les connoissances sublimes dont ils avoient fait part au Genre humain. Evhémère, le Messénien, fut celui qui autorisa le plus ce système. Il composa une histoire des Dieux (1), qu'il prétendoit avoir recueillie dans le cours de ses voyages, & tirée des plus anciens monumens qui subsistoient encore dans les Temples qu'il avoit visités [a]. Quelle qu'ait été l'intention d'Evhémère, il fut traité d'Athée par le plus grand nombre, & sa mémoire est demeurée chargée de cet opprobre. Mais il eut des sectateurs qui soutinrent son système & ses explications. Ils ramenoient à l'histoire tout ce qu'ils trouvoient dans les fables, qui pou-

(1) Elle étoit intulée Ἱερὰ Ἀναγραφή.

[a] Voyez la Dissertation de M. Fourmont dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Tome 15. pag. 265.

voit avoir rapport à des événemens arrivés dans les anciens tems.

Il se forma donc dans le sein du Paganisme deux sectes, les *Allégoristes* & les *Evhéméristes*. On ne peut méconnoître dans Philon de Byblos, Traducteur, ou plutôt Paraphraste de Sanchoniaton, un des plus ardens & des plus zélés partisans d'Evhémère. Il trouvoit dans Sanchoniaton un Ecrivain qui par bien des raisons étoit des plus propres à favoriser la secte qu'il avoit embrassée. Il traduisit donc cet ancien Historien; mais il ne se contenta pas d'une simple traduction littérale : on voit qu'il a inséré sans ménagement, dans le texte de son Auteur, toutes les additions & les explications propres à favoriser ses idées particulieres, & capables de faire retrouver dans les traditions Phéniciennes le fon-

dement de la Théologie des Evhéméristes. De-là ce mélange d'opinions Grecques & Phéniciennes, qui a révolté tant de Sçavans.

Je suis, en effet, très-porté à croire que c'est ce mélange de faits & d'opinions, en apparence contradictoires, le défaut d'uniformité dans le style, & le manque de continuité dans la narration, qui a le plus contribué à faire regarder comme supposé le fragment de Sanchoniaton. Mais pour peu qu'on recherche la cause de ces singularités, elle n'est pas difficile à démêler. On reconnoît aisément à une seconde, ou tout au plus, à une troisiéme lecture, qu'Eusebe ne rapporte pas le texte de Sanchoniaton, (ou, pour parler plus exactement, de son Traducteur) de suite, & tel qu'on le lisoit dans les exemplaires de cet Auteur.

On voit d'abord qu'il y entremêle assez souvent ses propres réflexions ; on reconnoît ensuite qu'il a coupé souvent la narration & rapproché des faits qui n'étoient sûrement pas de suite dans l'historien Phénicien. Il y a aussi plusieurs endroits où une critique, tant soit peu éclairée, démêle facilement des interprétations tirées de ces espéces de Préfaces dont nous avons dit au commencement de cette Dissertation, que Philon avoit accompagné sa traduction. Eusebe en a inséré des fragmens dans tous les endroits où il les a cru propres à jetter quelques lumieres. Ces interpolations, qu'il est au surplus très-aisé de reconnoître, nous ont fait dire, que, suivant toutes les apparences, le Sanchoniaton Grec étoit plutôt une paraphrase, qu'une version fidéle du Sanchoniaton Phénicien.

Ainsi

Ainſi il ne faut pas croire que l'extrait d'Euſebe repréſente exactement le texte de Sanchoniaton : il eſt conſtant au contraire, que ce fragment, tel que nous l'avons aujourd'hui, eſt ce qu'on appelle interpolé, c'eſt-à-dire, qu'Euſebe rapporte quelquefois les paroles de Sanchoniaton ; ou pour parler plus juſte, la traduction de Philon de Byblos ; quelquefois les commentaires & les additions du Traducteur, & qu'il y ajoute & inſere ſouvent auſſi ſes propres réflexions.

Mais quand par une application ſérieuſe, & une analyſe exacte des différentes parties de ce fragment, on eſt parvenu à écarter celles qui ſont étrangeres à l'Auteur dont il porte le nom ; il faut s'aveugler en quelque ſorte, pour méconnoître dans ce qui reſte, tous les traits qui caractériſent un Auteur ori-

ginal, & qui dénotent l'âge & la patrie de Sanchoniaton. Tels ſont les anciens noms des Dieux de la Gréce, noms purement Orientaux : la Coſmogonie des Phéniciens bien différente de celle des Grecs, pluſieurs faits qui ont un rapport direct & marqué avec l'ancienne Religion de la Phénicie, dont un des principaux articles étoit l'obligation de ſacrifier ſes enfans dans les tems de calamités ; ſans parler de pluſieurs autres traits également caractériſés, qu'on rencontre dans ce fragment. Si l'on veut donc avoir égard à ce que je viens de dire, ſçavoir à la paraphraſe que Philon a faite de ſon Original, par des vûes particulieres, aux additions qu'il y a inſérées, & aux explications qu'Euſebe même y ajoute de tems en tems ; il ne ſera pas, je crois, difficile de répondre à toutes les critiques qu'on a éle-

vées contre le fragment en queſtion. Ce n'eſt point une piéce ſuppoſée, c'eſt une partie de la traduction que Philon avoit faite de tout l'ouvrage de Sanchoniaton.

Le ſuffrage d'Euſebe, indépendamment de ce que nous venons de dire, ſeroit ſeul capable de parer à toutes les objections qu'on pourroit former. En effet, ſi le Sanchoniaton n'eût été qu'une mauvaiſe copie des Livres Saints, un ouvrage fait après coup, & attribué fauſſement à un Auteur de la plus haute antiquité par Philon & par Porphyre, eſt-il à préſumer qu'un Ecrivain tel qu'Euſebe ſe fût laiſſé ſurprendre à un impoſture ſi groſſiere ? Nous auroit-il donné comme un monument des ſiécles les plus reculés, un ouvrage dont la date eût été auſſi récente ? Il ſuffit

de comparer les tems ; Philon de Byblos écrivoit fous Adrien ; Eufebe ne l'ignoroit pas. La traduction de Philon a donc pû paroître environ l'an 125 de l'Ere Chrétienne ; Eufebe étoit dans toute fa force & fon brillant en 325, au Concile de Nicée. Un intervalle de deux fiécles étoit-il fuffifant pour accréditer l'impofture de Philon au point qu'Eufebe eût pû s'y méprendre ? A l'égard de Porphyre, le fait eft encore moins foutenable. On n'ignore pas que Porphyre étoit prefque contemporain d'Eufebe.

Enfin le filence de l'Empereur Julien qui n'étoit poftérieur à Eufebe que de trente ans, me paroît décifif en faveur du Sanchoniaton. Si cet Auteur eût été fuppofé, & fi Eufebe n'eût cité qu'une piéce fauffe & fabriquée peu avant fon tems,

Julien auroit-il manqué de relever une pareille bévuë ?

.. Mais, dira-t-on, le fond de l'ouvrage de Sanchoniaton ne renferme-t-il pas une quantité de fables absurdes indépendamment des additions de Philon ? De quel usage sera donc ce fragment & de quelle autorité peut-il être ? Je réponds qu'à la vérité on rencontre plusieurs traits absurdes & incroyables dans l'extrait d'Eusebe. Mais autre chose est de dire que le nom & les ouvrages de Sanchoniaton sont des chimères & des suppositions, (à peu près comme un Sçavant bien connu avançoit que toute l'antiquité Grecque & Romaine avoit été fabriquée par des Bénédictins & des Dominiquains du XIII siécle), ou d'avancer seulement que Sanchoniaton a mêlé beaucoup de fables & de traditions absurdes dans les écrits où il avoit

réellement consigné les opinions de son pays, les mœurs de sa nation, sa religion, &c. Ces deux propositions sont bien différentes. Voici en peu de mots ce que je pense sur Sanchoniaton.

On rencontre certainement bien des traditions fabuleuses dans cet Historien. Il s'est trouvé à cet égard dans le cas où se sont vûs tous les Auteurs du Paganisme, qui ont voulu écrire sur l'origine du Monde, & sur l'histoire primitive du genre humain. Leurs ouvrages ont dû nécessairement être mêlés de beaucoup de fables, tant par l'obscurité toujours attachée aux événemens reculés, que par le faux merveilleux des traditions vulgaires, dont le propre est d'altérer les faits, & d'y joindre des circonstances extraordinaires. La Critique doit démêler ce qu'il y a de faux de ce

qu'il peut y avoir de vrai dans le fragment de Sanchoniaton. Son Hiſtoire de la Création n'eſt autre choſe que la tradition primordiale du genre humain, mais altérée, & défigurée par un Ecrivain qui ne s'entendoit pas lui-même, & qui de plus affectoit de parler énigmatiquement, ſelon l'uſage de tous les Sçavans de l'antiquité.

Quant à ce que Sanchoniaton dit du premier état des hommes & des actions de ceux qu'il regarde comme les tiges du genre humain, la critique relégue au rang des fables, tout ce qu'elle trouve dans cet Ecrivain de contraire à l'Hiſtoire ſainte, & aux lumieres de la raiſon. Mais ce qu'il dit ſur l'origine des Arts, ce qu'il rapporte des actions d'Acmon, d'Urane, de Saturne & de Jupiter, ſe trouvant aſſez conforme avec tout ce que nous ſçavons ſur l'état du genre hu-

main, dans les premiers siécles après le déluge, peut & doit être regardé comme véritable, en dépouillant néanmoins son récit de ce merveilleux qui accompagne toujours les événemens de la haute antiquité.

Avant que de finir, je crois devoir dire ce que je pense d'un systême, qui n'a été que trop généralement adopté par ceux des Sçavans, qui ont regardé le fragment de Sanchoniaton comme une piéce originale & authentique. Il n'en est aucun qui n'ait prétendu que cet Auteur avoit eu connoissance des Livres saints. Ils croient appercevoir quelque conformité entre Moïse & Sanchoniaton sur la Création, sur les premiers événemens arrivés dans le monde, & principalement sur le nombre des générations marquées dans les écrits de l'un & de l'autre Historien. Sur ce fon-

dement, ils se sont efforcés de retrouver dans les Personnages de Sanchoniaton les noms & les actions des anciens Patriarches: mais ce systême souffre des difficultés auxquelles il sera, je crois, toujours très-difficile de satisfaire.

Quand on supposeroit, ce que je n'ai garde d'accorder, qu'il y a quelque espéce de conformité entre Moïse & Sanchoniaton sur la Création du monde, ce ne seroit pas une preuve que l'Historien Phénicien auroit eu la connoissance des Livres Saints. La tradition sur la Création du monde a régné dans toute l'Antiquité [a]. Il n'est nullement nécessaire d'imaginer qu'on n'ait pû puiser que dans les écrits de Moïse quelque connoissance de ce grand Ou-

[a] Voyez Bannier explicat. des Fables, tom. I. p. 140, 141, 174, 178, 192, 193, 207, 218, 240.

vrage ; les hiſtoires de toutes les Nations nous ramenent à un commencement : c'eſt une vérité atteſtée par les Ecrivains de tous les pays, & dont l'autorité a toujours fort embarraſſé ceux des anciens Philoſophes qui ont voulu eſſayer de la rendre problématique. C'eſt donc dans cette ſource, (c'eſt-à-dire, dans la tradition générale ſur l'hiſtoire du Monde), que les anciens Auteurs avoient puiſé l'idée d'un Etre tout-puiſſant qui avoit formé & arrangé l'Univers ; avec cette différence, qu'ils ont altéré, défiguré, obſcurci cette précieuſe vérité, & que Moïſe l'a conſervée pure, & telle qu'elle étoit émanée des Patriarches [b].

Indépendamment de cette réfléxion, tout nous prouve que Sanchoniaton n'a pû rien emprunter des Livres Saints, eſt

[a] *Bannier*, loco cit. p. 209.

égard aux ſiécles dans leſquels il a vécu; ſiécles qui remontent au tems des JUGES. Les Juifs étoient alors ſous la domination de leurs voiſins : ils étoient dans ces tems, & plus ignorans & plus avilis qu'ils ne l'ont été par la ſuite. Ce fut préciſément dans cet intervalle qu'ils eſſuyerent pluſieurs captivités : les Juifs alors, pour la plûpart, liſoient très-peu leurs Livres ; à peine ſuivoient-ils leur Religion. Cette Nation d'ailleurs a toujours été extrêmement mépriſée, & même peu connue des autres Peuples.

A cette raiſon, fondée ſur la poſition & l'état des Juifs au tems de Sanchoniaton, ajoutons le ſecret qu'ils ont toujours gardé ſur leurs Livres & ſur leurs Myſtères, joint au peu de communication qu'ils ont eûe avec les étrangers ; autant par le mépris qu'on avoit pour eux,

que par la crainte qu'ils avoient eux-mêmes de ſe profaner [a]. Ces conſidérations ſuffiſent pour empêcher de croire que les auteurs profanes ayent emprunté quelque choſe des Livres Saints.

On s'eſt imaginé néanmoins que Sanchoniaton devoit avoir eû quelque communication avec les Juifs. Porphyre dit que cet Hiſtorien avoit appris pluſieurs des circonſtances dont il parle, de Jérombaal, *Prêtre* du Dieu *Jevo* [b]. Sur cela Bochart ſoutient que *Gédéon* eſt le *Jérombaal* déſigné par Porphyre. Mais premiérement Philon mieux inſtruit des écrits de Sanchoniaton que Porphyre, ne dit pas un mot de ce *Jérombaal*. Il aſſure au contraire que c'étoit dans les écrits de *Thaaut*, que l'Hiſ-

[a] Voyez *Le Clerc* Bibl. anc. & mod. tom. 25. p. 335.336.

[b] *Apud Euſeb. Præp. Evang.* l. 1. cap. 9. p. 31 & 32.

torien de Phénicie avoit puisé le fond de son histoire. De plus, la qualité de *Prêtre* attribuée par Porphyre à *Jérombaal*, ne peut convenir à *Gédéon* qui n'étoit ni de la race de Lévi, ni de la famille d'Aaron. Outre qu'il paroît que Gédéon fut lui-même idolâtre une partie de sa vie [a].

Je ne prétends point tirer en faveur de l'opinion que je soutiens un argument du silence qu'a gardé Sanchoniaton sur le Déluge, le plus grand événement de l'Antiquité, & le plus mémorable qui soit jamais arrivé : événement dont presque tous les autres Historiens ont parlé, dont la tradition s'est perpétuée chez tous les Peuples, & que Moïse a rapporté avec une vérité & une exactitude admirables. Il est certain

[a] C'est ce qui paroît marqué assez positivement dans l'Ecriture. *Judic.* c. 8. ў. 27.

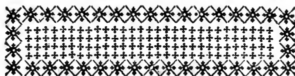
néanmoins que Sanchoniaton n'en parle point. Je ne veux pas cependant tirer avantage de ſon ſilence. Il faut d'abord obſerver que l'original de Sanchoniaton eſt perdu depuis bien du tems : nous n'en avons qu'un extrait très-informe, & fait encore d'après une traduction fort infidéle [a]. D'ailleurs, pluſieurs Critiques ont très-bien prouvé que Sanchoniaton, quoique bien inſtruit du Déluge, pouvoit l'avoir diſſimulé par des motifs fort aiſés à pénétrer [b]. Mais pourquoi tant d'autres omiſſions auſſi intéreſſantes; telles, par exemple, que la chûte du premier homme, la confuſion des Langues, & la diſperſion des Peuples? Je laiſſe encore à l'écart les réflexions qui naiſſent naturellement de

[a] Voyez *ſuprà*, p. 23 & 24.
[b] Voyez Explication des Fables, par M. l'Abbé Bannier, t. 1. p. 160 & 173.

ce que les premiers hommes dont parle Sanchoniaton, n'ont pas le moindre trait de ressemblance avec les tiges du genre humain, Adam, Eve, Noé, Sem, Cham & Japhet.

Ainsi qu'on cherche tant qu'on voudra des analogies dans les Langues Grecque & Phénicienne, je regarderai toujours comme un travail fort inutile les peines & les soins que plusieurs Sçavans se sont donnés pour faire quadrer ce que l'Historien de Phénicie raconte de ses personnages, avec ce que l'Ecriture nous apprend de l'histoire des Patriarches. Quelques traits, dont l'application ne peut même se faire que très-difficilement, à quelques circonstances, à quelques événemens de la vie des Patriarches, ne suffisent pas pour déterminer un pareil rapport. Aussi voyons-nous qu'il n'y a aucune conformité

pour l'application de ces faits ; entre les Auteurs dont je combats le ſentiment. Je le répete ; avec un peu d'équité, & en écartant tout eſprit de prévention, on ne peut en aucune maniere ſoupçonner que Sanchoniaton ait eû connoiſſance des écrits de Moïſe. La vérité parle & ſe fait ſentir à chaque moment dans les Livres de Moïſe : la fable & les contes les plus abſurdes dominent perpétuellement dans l'ouvrage de Sanchoniaton. On entrevoit, il eſt vrai, dans le récit de cet Auteur quelques veſtiges de la tradition primordiale ſur l'état originaire du genre humain ; mais cette tradition ne s'y montre qu'entiérement défigurée, quant aux vérités les plus eſſentielles, & ſenſiblement altérée, même dans les principales circonſtances des événemens hiſtoriques qu'il rapporte.



II. DISSERTATION.

Sur l'authenticité & l'antiquité du Livre de Job.

LE FRÉQUENT uſage que j'ai fait du Livre de Job pour prouver que certains Arts & certaines pratiques avoient lieu dès les ſiécles les plus reculés, m'engage à quelques recherches ſur l'authenticité & l'antiquité de cet Ouvrage. De tous les livres de l'Ecriture Sainte, il n'y en a point ſur lequel on ait élevé plus de difficultés, & formé plus de conjectures. Les uns prétendent que Job n'eſt qu'un perſonnage imaginaire, & ne regardent ſon hiſtoire que comme un Apologue. Les autres, en admettant la réalité de ſon exiſ-

tence, ne s'accordent ni ſur ſa famille, ni ſur ſon pays, ni ſur le ſiécle où il a vécu. Les Critiques ne ſont pas moins partagés ſur l'auteur qui nous a tranſmis cet Ouvrage. Je ne m'engagerai point dans toutes les recherches qu'exigeroit une diſcuſſion rigoureuſe des différens ſentimens propoſés par les Commentateurs. Il ſuffira, je crois, d'en toucher ſuccinctement les principaux objets, & d'expoſer mes idées ſur des queſtions tant de fois rebattues.

C'eſt ſans aucun fondement que certains Critiques ont avancé que Job étoit un perſonnage ſuppoſé : ſon Livre n'eſt point un Apologue, & moins encore une Tragicomédie. Le Prophéte Ezéchiel parle de Job, comme de quelqu'un qui a réellement exiſté [a]. L'Auteur ſacré

[a] C. 14. ỳ. 14.

qui a écrit l'hiſtoire des deux Tobies ſur les mémoires du pere & du fils, prouve bien, par l'éloge qu'il fait de Job, que dans l'antiquité on l'a toujours regardé comme un perſonnage réel, & ſon hiſtoire comme une hiſtoire véritable[b]; Saint Jacques dans ſon Epître en parle ſur le même ton[c].

D'ailleurs, l'hiſtoire préliminaire qu'on lit à la tête du Livre de Job, entre dans des détails que celui à qui nous devons cet ouvrage n'auroit pas manqué de s'épargner, s'il n'eut eû en vûe que de compoſer un Apologue. L'Auteur y ſpécifie avec cette préciſion qui caractériſe les narrations vraiment hiſtoriques, le nombre des enfans de Job, la quantité & la nature de ſes biens, les noms & la patrie de ſes amis; & quoique la plûpart de ces

a *Tobie*, c. 2. ℣. 12.
c Chap. 5. ℣. 11.

noms puissent avoir des significations mystiques, cela n'empêche pas que ce ne soient des noms réels & véritables, puisqu'il en est de même de tous les noms Hébreux & Chaldéens. Il n'y a rien enfin dans le narré du Livre de Job dont on puisse s'autoriser pour contester la réalité de son histoire ; je ne vois point de raisons particulieres pour la nier, & on ne le pourroit sans démentir Ezéchiel, Tobie & Saint Jacques qui, suivant qu'on l'a déja vû, parlent de Job comme d'un être réel & nullement imaginaire. Après ces réflexions il ne s'agit plus que d'examiner où, & dans quel tems Job peut avoir vécu & de quelle maniere son Ouvrage nous a été transmis.

Job étoit de la terre d'Hutz ou Hus, [a], c'est-à-dire, de l'Idumée, pays dans lequel Esaü,

[a] C. 1. ℣. 1.

nommé autrement *Edom*, fixa ſa demeure après la mort d'Iſaac. L'Idumée avoit été originairement habitée par les Horites, peuple qui tiroit ſon nom d'un certain Hor, ou Hori, dont l'Ecriture fait mention [a]. Cette contrée étoit nommée alors la terre de Séhir [b]. Hutz, pays de Job faiſoit partie de l'Idumée, comme Jérémie le dit expreſſément [c]. Ce canton, ou pour mieux dire, cette eſpéce de province, étoit ſitué vers les confins de l'Arabie déſerte. C'eſt là que Job après être heureuſement ſorti de toutes ſes épreuves, compoſa en vers une narration de ce mémorable événement. Il eſt même probable qu'il la coucha par écrit : car on voit par la maniere dont il s'exprime, que de ſon tems l'art d'écrire

[a] *Gen.* c. 36. ℣. 22 & 30.
[b] Ibid.
[c] *Lament.* c. 4. ℣. 21.

étoit connu[a]. Job orna son récit de toutes les richesses de la Poësie; &, suivant le style des Orientaux, il y fit entrer plusieurs métaphores & autres expressions hyperboliques.

A l'égard du tems où il a vécu, plusieurs Commentateurs pensent que Job est le même que celui dont il est parlé dans la Génèse sous le nom Jobab[b], qui avoit pour mere Bozra, & pour pere Zara, fils de Rahuel, & petit-fils d'Esaü[c]. On dit qu'il vint au monde la même année que Jacob descendit en Egypte[d]. Cette opinion est fondée sur une addition qui se lit

[a] C. 19. ỳ. 24. c. 31. ỳ. 35. 36. c. 13. ỳ. 26.

[b] C. 36. ỳ. 13 & 34.

[c] C'est le sentiment de la plupart des Auteurs Hébreux. Les Grecs ont suivi cette opinion, & après eux plusieurs Auteurs modernes.

[d] Voyez le Talmud, David Kimki, Comment. sur Job, & les Auteurs cités ci-dessus. Rabbi Levi & d'autres encore font vivre Job quelque tems auparavant.

à la fin de la verſion des Septante & de l'ancienne Vulgate. Tout le monde convient que cette addition eſt très-ancienne : Théodotion l'a gardée dans ſa traduction ; Ariſtée, Philon & pluſieurs autres la reconnoiſſoient & en faiſoient mention [a] ; Euſebe paroît auſſi l'avoir adoptée [b].

D'autres font deſcendre Job de Nachor, frere d'Abraham [c] ; quelques-uns le prétendent fils d'Eſaü [d] ; pluſieurs diſent même qu'il épouſa Dina, fille de Jacob [e]. Sans nous arrêter à diſcuter ces différentes opinions, qui ſont ſujettes à de grandes difficultés, nous croyons avoir

[a] *Origen. contra Celſ.* lib. 6. p. 305. *Cantabrig. in*-4°. 1667.

[b] *Præparat. Evang.* lib. 7. cap. 8. p. 310, 311.

[c] S. Jerome, Rupert, Liranus, Bellarmin. &c.

[d] *Ariſteas apud Euſeb. Præparat. Evang.* l. 9. c. 25.

[e] *Chald. Interpret.* =*Rupert. in Geneſ.* l. 8. c. 10. = *Toſtat. Genebrard.* &c.

dans l'ouvrage même de Job des témoignages plus positifs & plus satisfaisans sur le tems auquel il a vécu.

Il est dit dans le Livre de Job qu'il survécut 140 ans à ses épreuves [a]. Les meilleurs Critiques pensent que Dieu ne commença à l'exercer que vers l'âge de 50 ans, & qu'il en vécut par conséquent 190 [b]. En Effet, il ne pouvoit pas avoir beaucoup moins de 50 ans au moment de ses épreuves ; puisqu'il étoit déja pere de dix enfans, tous sortis d'une même femme, tous déja grands & même adultes. D'ailleurs, ce que Job dit de lui-même marque un homme puissant, accrédité & d'une prudence connue & éprouvée [c]. Job doit donc avoir vécu près de deux cens ans ;

[a] C. 42. ℣. 16.
[b] Voyez le P. Calmet, *in Job*, p. 454.
[c] *Calmet, ubi suprà.*

âge

âge qui nous rapproche du tems des anciens Patriarches. Les autres preuves que ſon Livre nous fournira ne ſont pas moins concluantes.

On ſçait que l'idolatrie a commencé par le culte des Aſtres [a]; on voit par la maniere dont Job s'exprime, que c'étoit la ſeule eſpéce d'idolatrie connue de ſon tems dans les pays où il demeuroit [b]: car il eſt à préſumer que s'il y en avoit eû d'autre, il en auroit également parlé. Le livre de Job doit donc avoir été compoſé avant le tems où s'eſt introduit le culte des Idoles, ou tout au moins avant que cet uſage eût percé dans l'Idumée. Cependant l'adoration des Idoles remonte à une très-haute antiquité, puiſque dès le tems de Jacob, elle avoit

[a] Voyez l'explic. des fab. de l'Abbé Bannier, t. 1.
[c] C. 31. ℣. 26. 27.

déja lieu dans la Mésopotamie [a] & vraisemblablement en bien d'autres pays.

Un autre usage qui caractérise encore les premiers tems, c'est l'exercice des fonctions sacerdotales par les chefs de famille. On voit par le Livre de Job, que ce saint homme étoit le Sacrificateur de sa famille; que c'étoit lui qui, suivant le droit universel des premiers Peuples, purifioit ses enfans & les expioit des péchés qu'ils pouvoient avoir commis [b]. L'espéce même de sacrifice, dont il est parlé dans son Livre, est à remarquer; nous n'y voyons que des holocaustes, & les meilleurs Commentateurs ne pensent pas qu'avant la Loi, il y eût d'autres sacrifices en usage. Les sacrifices pacifiques & ceux pour les péchés, de la maniere

[a] *Gen.* c. 35. ℣. 4.
[b] C. 1. ℣. 5.

dont Moïse les ordonne, n'ont été connus, suivant eux, que depuis la Loi [a].

Il est aussi fait mention très-souvent dans le Livre de Job des apparitions de Dieu; Elihu parle de visions nocturnes, & de révélations, comme d'une chose assez ordinaire. On n'ignore pas que les apparitions n'ont jamais été plus fréquentes que du tems des Patriarches: Dieu se communiquoit alors assez communément aux hommes.

Ajoutons que les richesses de Job ne consistoient qu'en troupeaux: il faut même observer que dans le détail que son Livre nous en donne, il n'est parlé ni de mulets, ni de chevaux, marque d'une antiquité très-reculée (1). Enfin, on ne voit point

[a] *Calmet*, in Job. p. 445.

(1) On ne voit point de mulets chez les Hébreux avant le tems de David, ni de chevaux avant le regne de Salomon.

qu'il ſoit jamais queſtion dans ſes ouvrages des prodiges opérés par Moïſe en Egypte & dans le Déſert, quoique Job fût aſſez voiſin de ces cantons [a]. Il ne fait même alluſion à aucun des autres événemens marqués dans l'Ecriture Sainte, ſi ce n'eſt au Déluge [b] & à la ruine de Sodome [c]. Tous ces faits réunis portent l'empreine & le caractere de la plus haute antiquité. De pareils témoignages ſont poſitifs, & d'autant plus poſitifs qu'ils ſont tirés du Livre même que nous avons encore ſous les yeux : eſſayons maintenant de déterminer à peu près le tems où Job a pû compoſer ſon ouvrage.

Une circonſtance marquée, à la fin de ſon Livre, me porte à croire qu'il devoit être con-

[a] Voyez *ſuprà* p. 45.
[b] C. 22. ℣. 15 & ſuiv.
[c] C. 21. ℣. 21. C. 28. ℣. 5.

temporain de Jacob ; on y lit que ſes amis lui firent préſent de bagues d'or & de *Kéſitaths* [a]. On portoit des bagues dès le tems d'Abraham [b], & elles faiſoient partie de l'ornement des femmes dans le ſiécle de Jacob [c]. A l'égard des *Kéſitaths*, cette eſpéce de monnoye (1) ne paroît avoir été en uſage qu'après Abraham. Quand ce Patriarche achete le champ d'Ephrom, il eſt dit qu'il en donna quatre cens piéces d'argent, & on voit que la valeur de ces piéces ne ſe déterminoit alors que par le poids [d]; mais lorſque Jacob achete une portion de champ des fils d'Hémor, il eſt dit qu'il en donna cent *Kéſitaths* [e]. L'Ecriture n'a-

[a] *Job*, c. 42. ℣. 11.
[b] Chap. 24. ℣. 22.
[c] Ibid. c. 35. ℣. 4.
(1) Voyez dans l'art. du Commerce ce que j'ai dit ſur les Kéſitaths, Tom. II. p. 203 & 204.
[d] *Gen.* c. 23. ℣. 16.
[e] Ibid. c. 33. ℣. 19.

joute point qu'il fût alors question du poids de cette somme. Il semble donc que les Késitaths donnés à Job par ses amis, ne furent en usage que postérieurement à Abraham, & par conséquent Job ne peut avoir vécu que depuis ce Patriarche. Nous avons montré précédemment que dans ses écrits tout respiroit une très-haute antiquité, & qu'excepté le Déluge & la ruine de Sodome Job ne paroissoit pas avoir eû connoissance des autres événemens mémorables rapportés par Moïse. Nous croyons donc qu'il doit avoir vécu vers le tems de Jacob, 1730 ans environ avant Jesus-Christ.

La maniere, il est vrai, dont Job s'exprime au sujet des Pléïades pourroit donner à croire qu'il auroit vécu plutôt que nous ne pensons; on voit qu'au tems où il écrivoit, les Pléïades

annonçoient le retour du Printems [a], & nous ſçavons que les Anciens déterminoient les ſaiſons par le lever & le coucher héliaque de certaines Conſtellations. Le mouvement propre des étoiles fixes eſt d'un dégré de ſigne en 72 ans ; en ſuppoſant, par exemple, que l'étoile nommée Taigette, la plus ſeptentrionale des ſix qui compoſent les Pléïades, fût alors précisément dans le colure des Equinoxes ; le calcul aſtronomique fixeroit l'époque de Job à l'an 2136 avant l'Ere Chrétienne : époque antérieure de 406 ans à celle que j'ai cru devoir lui aſſigner.

Mais il ne me paroît pas que cette obſervation doive, en aucune maniere, déranger l'époque pour laquelle je me ſuis dé-

[a] Voyez ci-après la troiſieme Diſſertation ſur les Conſtellations dont il eſt parlé dans le Livre de Job, page 67.

terminé. En effet, l'étoile dont nous parlons, ne s'étant écartée que d'environ ſix à ſept dégrés du colure pendant les 406 ans qui font la différence du calcul aſtronomique à l'époque que j'ai fixé ; ſon lever, durant cet intervalle, n'a été retardé que d'environ ſix jours. Les Pléïades, dont cette étoile fait partie, pouvoient donc très-bien encore annoncer le retour du Printems, 1730 ans avant Jeſus-Chriſt, qui eſt le tems à peu près ou j'ai cru devoir placer Job.

Job, ſans doute, en compoſant ſon ouvrage n'a pas cherché à nous inſtruire de l'état du Ciel, & il ne s'eſt pas attaché à la préciſion qu'exige un ouvrage didactique. Ainſi je ne penſe pas qu'on doive tenir compte d'une légere différence de quelques jours. Enfin, tout ce que le calcul aſtronomique, que je

viens d'expliquer, pourroit faire conclure de plus défavorable à mon opinion, c'eſt que Job ſeroit plus ancien que je ne le prétends. Mais les raiſons ſur leſquelles je me ſuis appuyé pour le faire contemporain de Jacob, me paroiſſent devoir l'emporter ſur toutes les autres conſidérations : examinons maintenant de quelle maniere ſon ouvrage a pû nous être tranſmis.

Les opinions ſont partagées ſur l'Auteur du Livre de Job : les uns l'attribuent à Salomon, d'autres à Iſaïe ; il y a enfin des Ecrivains modernes qui penſent que nous en ſommes redevables au Prophête Ezéchiel. Tous ces différens ſentimens n'étant appuyés que ſur les conjectures les plus légeres & les plus frivoles, il eſt inutile de s'arrêter à les refuter.

Le Livre de Job tel que nous

l'avons aujourd'hui, me paroît être en partie un ouvrage original & en partie une traduction. Il faut en effet distinguer dans cet écrit le narré historique d'avec les paroles de Job; c'est-à-dire, ses discours, ses entretiens, soit avec Dieu, soit avec sa femme & ses amis. La partie historique renferme des circonstances que Job n'a certainement pas pu marquer; elle a donc été supplée par un autre main. A l'égard des entretiens, c'est une traduction faite en Hébreu du Syro-Chaldéen qui étoit probablement la Langue dont Job s'étoit servi [a].

La conformité de style qu'on remarque entre le narré historique de Job & celui du Pentateuque me porte à croire que Moïse est l'auteur de l'ouvrage tel que nous l'avons aujourd'hui. On sçait que ce Législa-

[a] Voyez *suprà* p. 45.

teur des Hébreux fut contraint de sortir d'Egypte, pour avoir tué un habitant qui maltraitoit un Israëlite [a]. Il s'enfuit dans le pays de Madian [b], où il demeura quelques années, & où même il se maria : Moïse par conséquent eut occasion d'apprendre la langue qu'on parloit dans ce canton, le même, ou du moins fort voisin de celui où Job avoit vécu [c] : Moïse fut ainsi à portée de connoître l'ouvrage que Job avoit composé & même laissé par écrit [d]. Il est très-probable qu'ayant jugé à propos de le traduite pour des raisons qui nous sont aujourd'hui inconnues, il aura voulu en faire connoître l'Auteur; il en a donc fait l'histoire dans laquelle il a eû soin de marquer la patrie de Job, le nombre de ses enfans,

[a] *Exod.* c. 2.
[b] Ibid.
[c] Voyez *suprà* p. 45.
[d] Ibid.

la quantité de ſes biens, ſa conſtance dans ſes malheurs, ſa confiance en Dieu, la maniere heureuſe dont il ſortit de tous ſes combats, la récompenſe qu'il en reçut, & enfin le nombre des années qu'a vécu ce ſaint homme.

Nous avons pour garants de notre opinion, pluſieurs Auteurs de l'Antiquité & des plus éclairés ; les Interprétes Chaldéens, Rupert, Toſtat, Genebrard, &c. font vivre Job du tems des Patriarches & avant Moïſe. Origène aſſure que ce Livre eſt plus ancien que le Légiſlateur des Hébreux [a] : les Syriens paroiſſent auſſi être de ce ſentiment, puiſqu'ils le mettent à la tête de tous les Livres canoniques. L'Auteur d'un Commentaire, imprimé ſous le nom d'Origène, croit que Job ayant d'abord écrit ſon ouvrage en

[a] *Contrà Celſ.* l. 6. p. 305.

Syriaque, Moïse le traduisit en hébreu [a]. Un autre Commentaire du même Livre, cité aussi sous le nom d'Origène, dit encore plus expressément que Moïse en est l'Auteur [b]; cette opinion a été & est encore aujourd'hui la plus suivie [c].

Je sçais bien que quelques Modernes se sont efforcé de faire trouver dans le Livre de Job des endroits qui selon eux font allusion au passage de la Mer rouge & à la Loi de Moïse; mais leurs conjectures sont si forcées & si détournées, que cette opinion tombe d'elle-même. La plus légere connoissance de la langue hébraïque suffit pour en faire sentir la foiblesse, & pour faire voir combien ces

[a] *Origen.* in Job. p. 277.

[b] *Comment. in Job. à Perionio latinè edit. in Prolog.*

[c] *Calm.* Pref. in Job. p. 5. = Acad. des Inscriptions t. 4. = Journal. de Sçav. Novemb. 1754. p. 730.

Auteurs se sont éloignés du sens des textes dont ils veulent se servir pour appuyer leur sentiment.

J'avoue qu'on trouve dans le Livre de Job quelques termes & quelques expressions qui sont à peu près semblables à celles de quelques Ecrivains sacrés ; mais cela ne prouve en aucune façon que Job ait emprunté ces expressions de leurs écrits, & que ce Livre ait été composé après ceux de ces Auteurs. On pourroit même conclure tout au contraire de cette conformité, que ces Ecrivains ont emprunté les expressions en question du Livre de Job : cette conséquence est du moins aussi naturelle que l'autre.

Mais ni l'une ni l'autre n'est nécessaire : les hommes ont souvent les mêmes pensées, & souvent ils les expriment de la même maniere sans qu'ils se les

ſoient communiquées. On trouve tous les jours des expreſſions preſque ſemblables & des penſées rendues avec les mêmes tours dans des Auteurs qui n'ont jamais eû aucune relation enſemble, ni aucune communication réciproque de leurs Ouvrages. David peut avoir eû ſur certains objets les mêmes idées que Job, & il ſera tout naturellement arrivé que l'un & l'autre s'étant exprimés en vers, ils ſe ſeront ſervis de tours à peu près ſemblables; ainſi on ne doit pas en conclure que Job a tiré ſes expreſſions de David, ni que David ſe ſoit propoſé d'imiter Job.

Mais, dira-t-on, ne ſe rencontrera-t-il pas dans le Livre de Job plus de cent mots qui ne ſont pas hébreux, & qu'on reconnoît être pris du Syriaque & du Chaldéen; mêlange qui rend le ſtyle du Livre de Job,

bien différent du ſtyle des Livres de Moïſe.

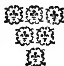
A cela je réponds, que quant au narré de Job, c'eſt-à-dire, à la partie hiſtorique que j'attribue à Moïſe, on n'y trouve aucun mot qui ne ſoit purement hébreu. Le ſtyle en eſt entiérement ſemblable à celui du Pentateuque; & on ne ſçauroit ſoutenir le contraire ſans ſe faire taxer de mauvaiſe foi, ou d'ignorance dans la langue hébraïque.

Quand au reſte du Livre de Job, tel que nous l'avons, Moïſe n'en étant que le Traducteur, il n'eſt pas extraordinaire qu'on y rencontre quelques mots tirés du Syriaque & du Chaldéen; la raiſon en eſt ſimple. Le ſtyle du Livre de Job eſt figuré, poëtique obſcur, plein de ſentences. Il eſt arrivé à Moïſe ce qui arrive journellement à tous ceux qui traduiſent

des ouvrages dont le ſtyle eſt ſerré, obſcur, & dont les expreſſions hardies & ſouvent énigmatiques, ſont remplies de métaphores. Ne trouvant point dans la Langue en laquelle ils traduiſent ces ouvrages, des termes qui puiſent rendre les expreſſions originales avec la même force & la même énergie, ils ſont contraints bien ſouvent de conſerver quelques mots, ou d'en compoſer, & même d'en emprunter des autres langues pour ſuppléer à la diſette de celle dans laquelle ils font parler leurs Auteurs : par ce moyen, ils évitent de recourir à des périphraſes qui font toujours languir le diſcours, & affoibliſſent néceſſairement la diction. Moïſe, en traduiſant l'ouvrage de Job, ſe ſera trouvé dans le même cas, eû égard à la diſette de la langue Hébraïque. Il aura mieux aimé

conserver les termes originaux, que de les remplacer par des expressions qui en auroient affoibli le sens & l'énergie. D'ailleurs, le rapport & la conformité de la langue Hébraïque avec la Chaldéenne, fait qu'on se sert souvent & indifféremment des mots de l'une & de l'autre langue.

Je crois avoir exposé les principales objections qu'on a formées contre l'antiquité & l'authenticité du Livre de Job. On voit qu'il n'est pas difficile d'y répondre; mais il n'est pas, à ce que je pense, aussi facile de détruire les caracteres de la plus haute antiquité que cet ouvrage annonce de toutes parts.





III. DISSERTATION.

Sur les Conſtellations dont il eſt parlé dans le Liv. de Job.

ON TROUVE dans le Livre de Job pluſieurs paſſages où tous les Sçavans conviennent qu'il s'agit de Conſtellations; mais ils ſont d'ailleurs fort partagés ſur la ſignification préciſe des termes employés dans le texte original de ces paſſages. Il faut même avouer que pour déterminer préciſément de quel aſſemblage d'étoiles on doit entendre les mots dont Job s'eſt ſervi, nous n'avons, à proprement parler, que des conjectures. Ces conjectures néanmoins acquierent un dégré de vraiſemblance fort approchant de la certitude, quand on examine

attentivement la racine, la force & l'analogie des termes que Job a employés, & surtout quand on compare ses expressions avec celles dont Homère, Hésiode & les plus anciens Auteurs profanes se sont servis en parlant des Constellations.

Le premier Astre nommé dans Job est עש *Asch*, ou עיש *Aisch*[a]. Je crois que par ce mot Job désigne la constellation que nous appellons aujourd'hui *la grande Ourse*. La racine d'*Aisch* est עוש *Ousch*, qui en Hébreu veut dire *s'attrouper*, *s'assembler*: cette racine en Arabe signifie outre cela *faire un circuit, tourner en rond, décrire un cercle*. Ces deux significations peuvent très-bien s'appliquer à la grande Ourse.

La grande Ourse en effet, est une Constellation composée de sept étoiles de grandeur à

[a] Cap. 9. ℣. 9. & Cap. 38. ℣. 32.

peu-près égale. Ce groupe fait à l'entour du Póle un circuit très-fenfible & très-remarquable. Soit donc qu'on dérive le terme *Aifch* de la racine hébraïque *Oufch, s'attrouper*, foit qu'on le tire de la racine Arabe *Aouas, faire un circuit ;* l'une & l'autre fignification conviennent parfaitement à cette conftellation. Mais nous avons des raifons encore plus fortes pour établir cette interprétation.

De toutes les conftellations qui paroiffent ne fe point coucher, la grande Ourfe eft fans contredit la plus remarquable. C'eft la premiere à laquelle vraifemblablement on aura fait attention, & la premiere auffi à laquelle on aura par conféquent donné un nom particulier. Je prouverai ailleurs que de toute antiquité & chez prefque tous les Peuples, cet amas d'étoiles a été défigné par le nom d'un

animal[a]. *Aiſch* dans Job eſt auſſi un animal. » Eſt-ce-vous, dit » Dieu à Job, qui ferez paître » Aiſch avec ſes petits [b]? ». Cette expreſſion nous repréſente les étoiles qui compoſent la la grande Ourſe raſſemblées dans le ciel comme un troupeau qui paît dans une prairie. Virgile dit dans le même ſens : *Polus dum ſidera paſcet* [c]. On ſçait qu'à l'exception de la partie hiſtorique, le Livre de Job eſt écrit d'un ſtyle entiérement poëtique. Cette façon de parler ne doit donc pas nous ſurprendre. Remarquons encore qu'Aiſch dans Job eſt féminin. Ἄρκτος eſt de même au féminin dans Homère. *Aiſch* enfin eſt le premier Aſtre nommé dans Job. Dans la deſcription du bouclier d'Achille

[a] Voyez ci-après la quatrieme Diſſertation ſur les noms & les figures des Conſtellations.

[b] Cap. 38. ℣. 32.

[c] *Æneid.* l. 1. v. 611.

la grande Ourſe eſt auſſi la premiere Conſtellation dont Homère parle.

Cette interprétation eſt, au reſte, celle des Commentateurs les plus eſtimés. L'Auteur de la Concordance hébraïque entend par *Aiſch* la grande Ourſe. » C'eſt auſſi, ajoute-t-il, le nom » d'un certain animal ſauvage. » Ce mot en langue Ethiopique ſignifie encore certain poiſſon que l'on nomme *Ours marin* [a]. Aben Ezra dans ſon commentaire ſur Job dit auſſi » que *Aſch* » ou *Aiſch* eſt une Conſtellation » ſeptentrionale, compoſée de » 7 étoiles ». Et dans un autre endroit il s'exprime de cette maniere ; » Les Conſtellations » ſeptentrionales ſont au nom» bre de vingt & une. L'une eſt » Aiſch, & ſes étoiles qui ſont » au nombre de ſept, & la ſe-

[a] Voyez la Concord. Hébraïque par Buxtorf, imprimée à Bâle.

» conde, &c [a] »; & quelques pages après dans le même ouvrage il dit » Que les étoiles de » la grande Ourſe ſont Aiſch & » ſes enfans» . Schindeler, & après lui le Chevalier Leigh dans leurs Dictionnaires, ont interprété Aiſch de la même » maniere. *Aiſch*, ou *Aſch*, diſent » ces Auteurs, ſignifie *aſſembla-* » *ge des étoiles*. Ce mot déſigne » la Conſtellation du Septen- » trion, nommée la grande Our- » ſe, compoſée de ſept étoiles. » C'eſt, ajoutent-ils, le ſenti- » ment de preſque tous les Com- » mentateurs » [b].

L'Auteur de la verſion Grecque du Livre de Job a traduit le mot *Aſch* dans le premier endroit du texte où il le trouve, par *les Pléïades* Πλέιαδα, & dans le ſecond par Εσπερον, l'*Etoile du ſoir*. Cette variation ſuffiroit ſeu- le

[a] *Liber Aſtrolog. nom. Rachit Ho-l ma.*

[b] *Lexicon Pentaglotton*, ſur ce mot *Aiſch*.

le pour démontrer combien le ſentiment de cet Interpréte eſt peu capable de balancer celui des Auteurs que je viens de citer. On ſçait d'ailleurs qu'il ne faut pas faire grand fond ſur la verſion Grecque du Livre de Job. Elle n'eſt point des Septante, qui n'ont traduit que le Pentateuque, comme il eſt aiſé de le prouver par l'autorité de Joſephe , de Philon, & par pluſieurs raiſons tirées du parallele des verſions Grecques des différens Livres de l'Ancien Teſtament.

L'Auteur de la Vulgate n'eſt pas plus conſtant dans ſa verſion que celui de la traduction Grecque. Dans le premier endroit de Job il traduit *Aſch* par *Arcturum*, l'*Etoile du Bouvier*, & dans le ſecond il le rend par *Veſperum*, l'*Etoile du ſoir*.

Vient enſuite le mot כימה *Kimah*. On voit clairement que

dans les différents paſſages [a] où ce terme eſt employé, il ne peut être entendu que d'une Conſtellation remarquable par ſon analogie avec une ſaiſon agréable. Dieu dit à Job : « Pourrez-vous » lier les délices, ou les voluptés de *Kimah* » ? C'eſt-à-dire, » pourrez-vous, lorſque *Kimah* » paroît, lier, arrêter la fécondité de la terre, empêcher » qu'elle ne produiſe alors des » fleurs & des fruits ? » Il paroît, d'après ce texte que par *Kimah* Job entend la Conſtellation qui de ſon tems annonçoit le retour du Printems.

Les différentes ſignifications que la racine de ce mot a dans l'Hébreu & dans l'Arabe concourent d'ailleurs à indiquer le même objet. *Kimah* vient de כמה, *Kamah*, qui en Hébreu ſignifie *déſirer, ſe réjouir*. De toutes les ſaiſons, le Printems eſt

[a] Cap. 9. ℣. 9. c. 38. ℣. 31.

ſans contredit celle qu'on déſire le plus, & c'eſt auſſi celle qui procure le plus de plaiſir & d'agrémens. Si l'on dérive le mot *Kimah* de la racine Arabe *Kaouam* ou *Kam*, le Printems s'y voit caractériſé d'une maniere pour le moins auſſi marquée. *Kam* en Arabe ſignifie *ſubigere mulierem*, & *s'échauffer*. On n'ignore pas que la terre aux approches du Printems commence à s'échauffer & à ouvrir ſon ſein. C'eſt auſſi le tems où les femelles de la plupart des animaux deviennent fécondes. Reſte à ſçavoir quelle étoit la Conſtellation qui du tems de Job annonçoit le Printems. Tout nous porte à croire que c'étoient alors les Pléïades.

Outre les deux ſignifications de la racine Arabe *Kam* qu'on vient de voir, elle ſert encore à déſigner *une troupe*, *une quantité*, *une multitude*. Cette ſigni-

fication convient parfaitement bien aux Pléïades, eû égard à la quantité d'étoiles que cet aſtériſme renferme. Auſſi eſt-ce le nom par lequel cet amas d'étoiles a été déſigné chez pluſieurs Peuples. Πλειάδες en Grec ſignifie *multitude*, comme *Kimah* en Hébreu, & *Kaouam* en Arabe.

Nous voyons enfin que les meilleures Verſions de l'Ecriture ſainte ont entendu par *Kimah* les *Pléïades*. C'eſt ainſi que l'ont traduit Symmaque & Théodotion. Les Thalmudiſtes diſent auſſi que *Kimah* ſignifie *multitude, quantité d'Etoiles.* On demande dans le Thalmud qu'eſt-ce que כימה *Kimah*? Rabbi Samuel répond » : ce mot » ſignifie *comme cent Etoiles* », c'eſt-à-dire, que *Kimah* eſt une Conſtellation qui renferme une quantité d'Etoiles. Rabbi Jonas dit auſſi que *Kimah* eſt la même

Conſtellation que les Arabes appellent *Al-Thuraïya*. On ſçait qu'*Al-Thuraïya* eſt le nom que ces Peuples ont donné aux *Pléïades* [a]. Il eſt vrai qu'Aben-Ezra entend par *Kimah* les *Hyades*; mais cette différence eſt peu conſidérable, puiſque les *Pléïades* & les *Hyades* ſont également renfermées dans la Conſtellation du Taureau, & ſe touchent de bien près.

L'Aſtronomie même favoriſe le ſentiment que nous propoſons. Le calcul nous apprend que le lever coſmique des *Pléïades* annonçoit il y a environ 3500 ans le retour du Printems. J'ai fait voir dans mes Recherches ſur l'antiquité de Job, que cette époque s'accordoit parfaitement bien avec le tems où les circonſtances marquées dans ſon Ouvrage nous indiquent qu'il a vécu.

[a] Voyez *Hyde*, Not. in Tabul. Ulugh-Begh, p. 31 & 32.

L'Auteur de la Verſion Grecque a traduit *Kimah* dans le premier endroit par *Arcture* [a]. Dans le ſecond il l'a entendu des *Pléïades* [b]; mais dans Amos où ce mot ſe trouve auſſi [c], l'Interpréte Grec a obmis, ſoit à deſſein ou autrement, de traduire cette partie du texte Hébreu.

L'Auteur de la Vulgate a traduit *Kimah* en trois manieres différentes dans les trois endroits de l'Ecriture où il ſe trouve. Dans le premier [d] il le rend par les *Hyades:* dans le ſecond [e] par les *Pléïades*, & dans le troiſieme par *Arcture* [f]. On voit cependant que malgré leur incertitude l'Auteur de la Verſion Grecque & l'Auteur de la Vulgate ont reconnu que le mot Hébreu *Kimah* pouvoit ſignifier les Pléïades.

[a] Chap. 9. ꝟ. 9.
[b] Chap. 38. ꝟ. 31.
[c] Chap. 5. ꝟ. 8.

[d] *Job*. c. 9. ꝟ. 9.
[e] Ibid. c. 38. ꝟ. 31.
[f] *Amos* c. 5. ꝟ. 8.

La troisieme Constellation nommée dans Job est כסיל, *Kesil* [a]. La racine de ce mot est *Kasal* כסל, qui en Hébreu signifie être *inconstant, changeant*. En Arabe être *engourdi*, être *oisif*, être *froid*.

Il y a lieu de croire que par *Kesil* Job entend le Scorpion. Il suffit pour s'en convaincre d'examiner la maniere dont il s'exprime. Dieu dit à Job: «Pouvez-vous ouvrir les cordes de *Kesil*» ? C'est-à-dire, pouvez-» vous délier & ouvrir la terre » qui se resserre & se refroidit » quand *Kesil* paroît ? Ferez-» vous alors sortir de son sein les » fleurs & les fruits» ? Joignons à cela ce que Dieu dit de *Kimah*, & on verra par les caracteres qui désignent ces deux Astres, que ce sont deux Constellations du Zodiaque, mais deux Constellations qui marquent des

[a] Cap. 9. ℣. 9. c. 38. ℣. 32.

ſaiſons très - oppoſées.

En effet, Dieu dit à Job : » Pourrez-vous lier les délices, » les voluptés de *Kimah*[a] ? C'eſt- » à-dire, pourrez-vous lier, ar- » rêter la fécondité de la terre » au lever de *Kimah?* Empêcher » qu'elle ne produiſe alors des » fleurs & des fruits » ? Et en parlant de *Keſil*, Dieu dit au contraire : » Pourrez - vous ouvrir » les liens, les cordes de *Keſil*[b] ? » c'eſt-à-dire, délier & ouvrir » le ſein de la terre, qui com- » mence à s'engourdir quand » *Keſil* paroît » ? Il eſt très-clair que dans ce paſſage Job déſigne une Conſtellation oppoſée à *Kimah*. Nous venons de faire voir que par *Kimah* Job entendoit les Pléïades. Il n'y a donc pas de doute que par *Keſil* il ne veuille déſigner le Scorpion, conſtellation oppoſée aux *Pléïa-*

[a] Cap. 38. ỳ. 31.
[b] Ibid.

des de près de la moitié du Ciel, & qui alors annonçoit les approches de l'hiver.

On voit qu'Aben-Ezra a entendu par *Kesil* cette Etoile de la premiere grandeur connue sous le nom *de cœur du Scorpion*, ou d'*Antarès*. Voici comment il s'en explique dans son Commentaire sur Job [a], *Les délices de Kimah*, &c. « *Kimah*, ce sont, » dit-il, les Etoiles Septentrio» nales, & *Kesil* est une Etoile » Méridionale. *Kimah* fait pous» ser les fruits qui sont les déli» ces, & *Kesil* fait le contraire. » *Kimah* est une grande Etoile » qu'on nomme l'*œil du Taureau*, » (c'est-à-dire, les Hyades) & » *Kesil* est une grande Etoile » qu'on nomme *le cœur du Scor-* » *pion*, (c'est-à-dire, *Antarès*.) » L'interprétation d'Aben-Ezra qui est celle que nous proposons, s'accorde aussi fort bien

[a] Cap. 38. ℣. 31. & 32.

avec la racine du mot *Kesil*, qui en Arabe signifie *être froid*, *être oisif*, *être engourdi*, & en Hébreu *être inconstant*, *changeant*, comme le tems l'est au commencement de l'Automne.

Rabbi Levi Ben-Gerson dit aussi que *Kesil* est une des Constellations Méridionales ; que lorsque le soleil entre dans le signe où cette Etoile se trouve, les arbres ne peuvent point produire à cause du froid que cette Etoile annonce [a].

Reste enfin le mot pluriel מזרות *Mazzaroth*, dont Job dit qu'ils paroissent chacun en leur tems [b]. Plusieurs Commentateurs entendent par ce mot les signes du Zodiaque. C'est le sentiment de Pagnin, de Schindeler, de

[a] *Comment.* sur Job c. 38. ℣. 31.
C'est probablement de cette Racine qu'est dérivé le nom du mois *Kisleu* qui correspond à notre mois de Novembre. Il est vraisemblable que ce mois aura été nommé *Kisleu* par les Hébreux, d'après cette étoile *Kesil*, qui forme le cœur du Scorpion.

[b] Chap. 38. ℣. 32.

l'Auteur de la derniere Version Angloise, & de la traduction Françoise de la Bible imprimée à Cologne en 1739. Les Thalmudistes & Rabbi Salomon Isaki l'ont expliqué de même [a].

Ce sentiment paroît appuyé sur les paroles mêmes du texte original. En effet, Dieu dit à Job : » Pouvez-vous lier les dé» lices de *Kimah*, & ouvrir les » liens de *Kesil* ? Etes-vous ca» pable de faire paroître les » *Mazzaroth* (chacun) en leur » tems [b] ? Ces derniers mots » *Etes-vous capable de faire pa*» *roître les Mazzaroth chacun en* » *leur tems ?* » placés & ajoutés immédiatement après les Pléïades & le Scorpion, semblent fixer la signification du terme *Mazzaroth*. Il ne peut s'entendre que des signes du Zodiaque qui ne paroissent sur l'horison

[a] Voyez. aussi Suid. Voce Μαζουρωθ. t. 2. p. 481.

[b] Chap. 38. ℣. 31. & 32.

que ſucceſſivement. Cette explication eſt d'autant plus vraiſemblable, que Job nomme les *Mazzaroth* à la ſuite & immédiatement après avoir parlé de deux ſaiſons différentes, annoncées par deux différens ſignes du Zodiaque.

La ſignification de la racine de ce mot *Mazzaroth* n'eſt pas moins favorable à l'explication que nous propoſons. *Mazzaroth* vient de l'Hébreu נזר *Nazar, cinxit, environner*. Aucune dénomination ne convient mieux aux ſignes du Zodiaque qui forment comme une ceinture dont la terre paroît environnée. C'eſt même le nom par lequel on a déſigné originairement ce cercle de la Sphère [a].

A l'égard des chambres ſecrettes de וחדרי תימן *Théman*; c'eſt-à-dire, (du Midi) dont il eſt parlé dans les mêmes paſſa-

[a] Voyez la quatriemeDiſſert. ſur les noms & les figures des Conſtellat. pag. 86.

ges [a], il y a toute apparence que Job a voulu désigner les Constellations Méridionales, qui sont cachées sous notre hémisphère. C'est le sentiment d'Aben-Ezra [b]. » Les chambres » secrettes de *Théman*, dit cet » Auteur, sont des Astres méri» dionaux; & comme ces astres » ne paroissent point ou que fort » peu de tems sur notre hémis» phère, Job les a appellés les » chambres secrettes du Midi, » comme si ces astres étoient » dans un lieu secret & ca» ché (1) ».

[a] Cap. 9. ℣. 9.

[b] *Comment.* sur Job. c. 9. ℣. 9.

(1) C'est à M. l'Abbé l'Avocat Bibl. de Sorbonne, & à M. Bernard Interpréte du Roi pour l'Hébreu, le Syriaque & le Chaldéen, que je suis redevable des lumieres que les Langues Orientales ont pû me fournir pour déterminer la signification des Constellations dont il est parlé dans Job. J'avertis encore que c'est à ces MM. que j'ai obligation de tout ce que j'avance dans cet Ouvrage d'après l'étymologie & la propriété des termes Hébreux ou des autres langues Orientales. Ils ont bien voulu m'aider dans cette Partie de mon travail.



IV. DISSERTATION.

Sur les Noms & les Figures des Conſtellations.

J'AI FAIT voir en traitant l'hiſtoire de l'Aſtronomie, que dès les tems les plus reculés, on avoit imaginé pour diſtinguer plus facilement les Etoiles, d'en réduire pluſieurs ſous un ſeul & même groupe. J'ai dit auſſi que dès lors on avoit donné certains noms à ces différens amas que nous déſignons aujourd'hui par le mot de *Conſtellation*. L'origine de ces figures & de ces noms eſt, de toutes les queſtions qui ſe préſentent ſur l'origine des anciennes pratiques, une des plus curieuſes, mais en même tems des plus obſcures & des plus impé-

nétrables. Les différens systêmes qu'on a imaginés pour se rendre raison d'un usage aussi bisarre, prouvent sensiblement la difficulté de la matiere que j'entreprends de traiter. Elle est d'autant plus ingrate, qu'il ne nous reste aucun monument sur les progrès de l'Astronomie dans les premiers siécles. Il ne faut donc pas espérer qu'on puisse jamais satisfaire pleinement la curiosité sur un usage dont les motifs ne peuvent se présenter aux lumieres de la raison, que très-difficilement. Essayons cependant de proposer quelques conjectures. Il se présente trois questions à examiner.

1°. Si les noms que nous donnons aujourd'hui aux Constellations peuvent nous indiquer ceux qu'on leur aura donnés originairement.

2°. Pourquoi on a employé par préférence les noms de cer-

tains objets pour désigner les Constellations.

3°. Quel a pû être le motif qui a dirigé l'application des noms de ces objets à certaines Constellations.

J'essayerai aussi de remonter à l'origine de quelques expressions bisarres, dont on se sert encore aujourd'hui dans le langage Astronomique.

Si l'on s'en rapporte à la plûpart des Auteurs qui se sont exercés jusqu'à présent sur la question qui nous occupe, c'est dans l'antiquité la plus reculée qu'il faut chercher l'origine des noms & des figures dont les Astronomes font usage pour désigner les Constellations. Je suis bien éloigné d'adopter ce sentiment. Ces institutions ne me paroissent point être l'ouvrage des premiers Observateurs. Tout nous porte au contraire à penser que les dénominations

primitives ont été altérées, & que les Grecs ont probablement introduit ce changement. Ce sont les noms qu'ils avoient jugé à propos de donner aux Constellations, qui se sont conservés; mais ces noms ne sont certainement pas des premiers siécles de l'Astronomie (1). Il est vrai qu'aujourd'hui les Arabes, les Mogols, les Tartares & presque tous les Peuples de l'Orient désignent les signes du Zodiaque par les mêmes noms que nous. Mais on n'ignore pas que toutes ces nations, à l'exception des Chinois, ont adopté l'astronomie des Grecs [a]. Ces Peuples l'avoient portée dans l'Arabie & dans la Perse, d'où elle a passé

(1) Ces noms pour la plupart sont postérieurs à l'expédition des Argonautes.

[a] Voyez Weidler, Hist. Astronom. c. 8, p. 205. & c. 10. p. 244. 245.

M. Hyde l'assure positivement des signes du Zodiaque, dans son Commentaire sur les tables d'Ulugh-Begh. p. 4.

dans le Mogol & dans la Tartarie. Il n'eſt donc pas ſurprenant de retrouver dans ces contrées les aſtériſmes de la Gréce. Cette conformité ne prouve rien pour l'ancienneté de ces noms (1).

Mais, dira-t-on, les Grecs n'ont point inventé l'Aſtronomie : ils l'ont appriſe des Chaldéens, des Phéniciens & des

(1) Ce que j'avance ici ſur l'Aſtronomie Grecque reçue chez les Arabes & les autres Peuples de l'Orient, paroîtra d'abord contradictoire avec ce que j'ai dit Prem. Part.

Cette contradiction cependant n'eſt qu'apparente. Les Arabes & les autres Peuples de l'Orient avoient certainement des notions d'Aſtronomie avant le tems auquel ils ont fréquenté les Grecs ; mais, ſuivant toutes les apparences, ces connoiſſances n'étoient pas bien parfaites. Les conquêtes d'Alexandre dans la haute Aſie, & l'Empire qu'après ſa mort les Séleucides établirent dans ces contrées, lierent un très-grand commerce entre les Grecs & les Aſiatiques. L'Aſtronomie avoit fait alors de très-grands progrès dans la Gréce. Les Arabes & les autres Nations dont nous venons de parler profiterent de ces découvertes & adopterent en conſéquence les termes & les figures reçues dans l'Aſtronomie Grecque.

Egyptiens ; on peut donc préſumer qu'ils auront retenu les noms & les figures que ces Peuples ont donnés aux Conſtellations ; & c'eſt ainſi que la tradition des uſages primitifs nous aura été tranſmiſe. Cette objection n'eſt pas difficile à écarter.

Quoique les Grecs fuſſent inconteſtablement redevables de la plus grande partie de leurs connoiſſances Aſtronomiques aux Chaldéens, aux Phéniciens & aux Egyptiens, ils avoient cependant étrangement abuſé des ſymboles par leſquels ces Peuples avoient déſigné les Conſtellations. Les Grecs s'étoient formé un Zodiaque particulier. Les noms par leſquels ils déſignoient les Conſtellations n'étoient point ceux dont ſe ſervoient les anciennes Nations. Ecoutons ce que les Auteurs de l'Antiquité nous apprennent ſur ce ſujet.

Firmicus dit positivement que la Sphère des Barbares, c'est-à-dire, celle des Peuples de l'Egypte & de la Chaldée, étoit entiérement différente de celle des Grecs & des Romains. Plusieurs autres Ecrivains déposent aussi de la différence qu'il y avoit entre le Zodiaque Grec & le Zodiaque Egyptien. Les noms des Constellations, chez ces deux Peuples, ne se ressembloient point [a]. Dans la sphère Egyptienne on ne connoissoit ni le nom ni la figure du *Dragon*, de *Céphée*, d'*Andromède*, &c. Les Egyptiens avoient donné aux amas d'Etoiles qui composoient ces Constellations chez les Grecs, d'autres figures & d'autres noms [b]. Il en étoit de même chez les Chaldéens [c]. Les

[a] Voyez *Salmas.* de Ann. Climact. p. 594.

[b] *Achill. Tat. Isag.* c. 39. = Voyez aussi *Plut.* de Iside & Osiride, p. 539.

[c] *Achill. Tat.* loco citato.

Orientaux n'ont jamais connu les Gémeaux (Castor & Pollux) dont les Grecs ont fait le troisiéme signe du Zodiaque [a]. Il ne nous reste à la vérité presque rien sur les noms que les premiers habitans de l'Arabie avoient donnés originairement aux Constellations, mais par le peu qui s'en est conservé, on voit qu'ils devoient être différens de ceux par lesquels nous les désignons aujourd'hui [b]. Il reste donc à examiner, d'après ces faits, quel aura été l'usage primitif, & par quelle raison les Constellations ont été désignées chez tous les Peuples par des dé-

Tout ce que nous disons ici, d'après les Anciens, sur la différence qu'il y avoit entre la sphère des Grecs & celle des anciens Peuples, doit s'entendre avec quelque restriction. Nous expliquerons plus bas le sens dans lequel nous croyons que ces paroles doivent être prises.

[a] Hérodote l'assure des Egyptiens, l. 2. n. 43. = Voy. aussi *Hyde*, hist. Relig. vet. Persar. c. 32. p. 391.

[b] Voyez *Hyde*, in Tab. Ulugh-Begh.

nominations si bisarres & si éloignées de la figure qu'elles ont dans le ciel.

Les Etoiles ne présentent-elles pas le même arrangement à tous les yeux ? Leur disposition n'est-elle pas la même pour tous les climats ? Oui, sans doute. Mais dans tous les climats on ne les a pas envisagées avec les mêmes yeux ; je veux dire, que tous les Peuples n'ont pas suivi un plan uniforme pour grouper les Etoiles. Les formes sous lesquelles on a réduit ces astres ayant été fort différentes, le nombre & la forme desConstellations a dû par conséquent varier dans chaque contrée. C'est par cette raison que les Indiens comptent dans le Zodiaque 27 Constellations, & les Chinois 28 [a]. Il y a même chez

[a] Voyez les observat. Math. Astronomiq. &c. faites aux Indes & à la Chine, publiées par le P. Souciet, t. 1. p. 243.

ce s derniers des Conſtellations qui ne ſont compoſées que d'une ſeule Etoile (1).

Si l'on remarque une grande variété dans le nombre & dans la forme des Conſtellations chez les différens Peuples de cet Univers, elle n'eſt pas moins ſenſible dans les noms par leſquels ils ont jugé à propos de les déſigner. Qu'on parcoure toutes les Nations, même les plus ſauvages, on verra qu'elles connoiſſent quelques Conſtellations, & qu'elles leur ont donné des noms qui ſont tous relatifs à certains objets ſenſibles. Cependant, rien de moins uniforme que les objets auxquels chaque Nation a fait reſſembler les Aſtériſmes. D'où peut venir l'accord de tant de Peuples, qui ſûrement n'ont pas eû de com-

(1) La premiere Conſtellation du Zodiaque Chinois, nommée *Kio* qui veut dire *la corne*, n'eſt compoſée que d'une Etoile.

merce les uns avec les autres; à désigner les Constellations par des dénominations qui n'ont aucun rapport avec leur arrangement dans le Ciel? Comment peut-il être arrivé qu'ils se soient tous réunis dans une pratique d'autant plus extraordinaire, qu'elle est moins naturelle? Avant que d'entrer dans aucune discussion, je crois qu'il est à propos de distinguer les tems.

Nous avons ici deux objets à considérer. Les noms qu'on a donnés primitivement aux Constellations, & ceux par lesquels nous les désignons aujourd'hui. L'origine de ces derniers est très-ancienne. Mais j'ai déja dit qu'on n'en devoit pas attribuer l'invention aux premiers siécles de l'Astronomie. Ces dénominations n'ont pas assez de rapport avec la disposition apparente du plus grand nombre

des

des Etoiles. Je ne puis me persuader que les premiers hommes ayent cru voir dans les assemblages d'Etoiles dont ils ont formé les Constellations, la ressemblance de la plûpart des figures par lesquelles on les désigne aujourd'hui chez presque tous les Peuples. On se sera donc servi originairement de quelque pratique, autre que celle dont l'usage nous est resté. C'est cette pratique primitive qu'il faut tâcher de deviner, & expliquer en même tems l'origine de celle dont nous nous servons présentement.

Les premieres dénominations ont dû être extrêmement simples, & relatives à l'objet qu'on vouloit désigner. Si l'on peut se flatter de retrouver quelques traces des usages primitifs, c'est chez les Sauvages de l'Amérique qu'il faut les chercher. Ces Peuples avant l'arrivée des Eu-

ropéens connoiſſoient quelques Conſtellations, & leur avoient donné des noms. Examinons la ſignification de ces noms, & les idées qu'ils y avoient attachées.

Les Iroquois connoiſſent la *grande Ourſe*, ils la nomment *Okouari* [a], c'eſt-à-dire, l'Ourſe; dénomination dont les motifs ſont très-aiſés à pénétrer, comme on le verra dans un moment. A l'égard de la petite Ourſe, il ne paroît pas que ces Peuples ayent donné de nom à cette Conſtellation. Il n'y a que l'Etoile Polaire qui ait attiré leur attention [b]. C'eſt elle qui les dirige dans leurs voyages. Ils ont beſoin d'un pareil guide pour ne pas s'égarer dans les vaſtes campagnes du continent de l'Amérique. Le nom qu'ils ont donné à cette Etoile eſt très-ſimple.

[a] Mœurs des Sauvag. t. 2. p. 236.
[b] Ibid. p. 239.

Ils la nomment *Iate ouattentio*, *celle qui ne marche point*[a]. Cette dénomination est fondée sur ce que le mouvement de cette Étoile est insensible, & qu'elle paroît toujours fixe dans le même point.

Les Peuples du Groenland connoissent non-seulement l'étoile Polaire, mais même toute laConstellation de la petite Ourse. Ils la nomment *Kaumorsok*. Ce nom a dans leur langue un rapport immédiat avec l'usage qu'ils font de la connoissance de cette Constellation. Ces Peuples tirent une grande partie de leur subsistance des Chiens de mer. Ce n'est que la nuit qu'on peut prendre ces amphibies. L'apparition de l'étoile du Nord est pour les Groenlandois un avertissement de se disposer à partir pour la chasse des Chiens de mer. Aussi le nom *Kaumorsok*

[a] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 239.

qu'ils donnent à la petite Ourse, signifie-t-il dans leur langue : *quelqu'un est sorti pour prendre des Chiens de mer* [a].

On remarque aussi dans le nom que ces Peuples donnent aux Pléïades, un rapport très-marqué avec la figure que cet Astérisme présente aux yeux. Ils appellent les Pléïades *Killukturset*, qui veut dire *liées ensemble* [b]. En effet, ces Etoiles se touchent de si près à la vûe, qu'elles semblent être attachées les unes aux autres.

On en peut dire autant des Etoiles qui composent la tête

[a] Hist. Nat. de l'Islande & du Groenland. t. 2. p. 224. 225. L'Auteur de qui j'ai tiré ce fait, dit que ce nom de *Kaumorsok* donné par les Groenlandois à l'étoile du Nord, vient de ce que cette Etoile paroît sortir & se lever de la mer. Son esprit sans doute voyageoit sous l'Equateur, quand il a écrit cela. Je laisse à juger si l'on peut dire que, pour des Peuples qui sont situés par les 70 degrés de latitude Septentrionale, l'étoile Polaire paroît sortir & se lever de la mer.

[b] Ibid. p. 225.

du Taureau céleste. Elles représentent assez bien la forme de la tête d'un quadrupède. Cette ressemblance est même si frappante, que les Peuples les plus sauvages l'ont saisie. Les Nations qui habitent le long de l'Amazone, appellent les Hyades *Tapiira, Rayouba*, du nom qui signifie aujourd'hui dans leur Langue, *mâchoire de Bœuf*. [a].

Cette longue traînée blanche qui traverse tout le Ciel, a reçu aussi chez la plûpart des Peuples une dénomination très-confor-

[a] Relat. de la Riviere des Amazones par M. de la Condamine, dans les Mém. de l'Academie des Scienc. Ann. 1745. M. p. 447.

Sur ce mot *Tapiira Rayouba* qui signifie aujourd'hui chez les Indiens *Mâchoire de Bœuf*, M. de la Condamine, ajoute, je dis aujourd'hui, parce que ce mot signifioit autrefois Mâchoire de *Tapiira*, animal propre du pays; mais depuis qu'on a transporté des Bœufs d'Europe en Amérique, les Brasiliens & les Péruviens ont appliqué à ces animaux les noms qu'ils donnoient dans leur Langue maternelle au plus grand des Quadrupèdes qu'ils connoissoient avant la venue des Européens.

me à l'objet qu'elle représente. Les Grecs l'ont nommé *Galaxie*, ou *Voye Lactée*, eû égard à sa blancheur. Les Chinois l'appellent *Tien-ho*, le *Fleuve céleste*. Plusieurs Nations l'ont nommée *le grand chemin* [a]. Les sauvages de l'Amérique Septentrionale la désignent sous le nom de *chemin des Ames* [b]. Nos Paysans l'appellent *le chemin de saint Jacques*.

Il est encore assez probable que les deux Etoiles brillantes de la tête des Gémeaux ont pu être désignées par deux objets semblables. Les Grecs leur avoient donné le nom des deux freres célebres, Castor & Pollux. On prétend que dans l'ancienne Sphère, c'étoient deux Chevreaux qui désignoient cette Constellation [c]. Les Arabes

[a] Voyez le Comment. de *Hyde* sur les tables d'Ulug-Begh, p. 23.

[b] Mœurs des Sauvag. t. 1. p. 406.

[c] *Hyde*, Hist. Relig. Veter. Persar. cap. 32. p. 391.

y avoient mis originairement deux Paons. Toutes ces dénominations ſont très-naturelles. Comme les deux Etoiles dont il s'agit, ſont les plus remarquables de toutes celles qu'on découvre dans cette partie du Ciel, qu'elles ſont à peu près auſſi grandes & auſſi brillantes l'une que l'autre, on a cherché à les déſigner par des objets ſemblables.

Les Chinois pourroient encore nous fournir quelques lumieres ſur la queſtion que nous cherchons à éclaircir. L'origine de l'Aſtronomie remonte chez cette Nation à une antiquité très-reculée. On ſçait que les Chinois ont été long-tems ſans vouloir rien emprunter des autres Peuples, ſoit de l'Aſie, ſoit de l'Europe. [a]. Les expreſſions

[a] Voyez les Obſervat. Mathématiques-Aſtronomiques faites aux Indes & à la Chine publiées par le P. Souciet, t. 1. p. 3. 4. & 5.

en usage dans l'Astronomie Chinoise peuvent donc nous donner quelque idée des dénominations primitives qui sont en ce moment l'objet de nos recherches, d'autant plus que ces Peuples sont attachés, si l'on peut dire, jusqu'à la minutie à leurs anciennes pratiques. Les Chinois appellent, par exemple, le Zodiaque *Hoangtao*, le *chemin jaune*. Cette dénomination est assez naturelle: on y voit un rapport sensible avec le cours annuel du soleil, qui s'exécute sur ce cercle de la Sphère. Le nom de Zodiaque que nous lui donnons d'après les Grecs, n'a pas autant de conformité avec les Phénomènes qu'il présente aux yeux. Aussi le terme de *Zodiaque* est-il assez récent, même dans la langue Grecque. Il n'est certainement pas des premiers siécles de leur Astronomie. On ne voit point que les Auteurs

anciens l'ayent employé. Les Grecs, cependant, n'ont pas été jusqu'au tems où ce nom s'est introduit chez eux, sans connoître le mouvement propre du Soleil, & sans avoir un mot dans leur Langue pour désigner le cercle que cet Astre semble parcourir dans le Ciel. Je serois fort porté à croire que dans les premiers tems le *Zodiaque* aura été désigné par le nom & l'emblême d'une ceinture qui environne le Ciel. C'est le terme dont plusieurs Nations, & en particulier les Arabes & la plûpart des peuples de l'Orient, se servent encore pour exprimer ce cercle de la Sphère [a].

Je pense aussi que les Constellations sous lesquelles passent la Lune & le Soleil, n'auront

[a] Voyez le comment. de M. *Hyde*, sur les tables d'Ulug-Begh. p. 30. = Voyez aussi les notes sur Aulugelle. l. 13. c. 9. p. 669. not. (8). *Edit.* in-8°. de 1666.

point été originairement désignées par les noms de Belier, de Taureau & de Lion, &c. Il est bien plus naturel de croire qu'on aura d'abord appellé ces amas d'Etoiles les *demeures* ou les *maisons* de la Lune & du Soleil. C'est ainsi que plusieurs Nations ont désigné de toute antiquité les signes du Zodiaque [a].

Mais, dira-t-on, comment a-t-il pû arriver qu'une pratique si simple & si naturelle ait dégénéré dans un usage aussi bisarre que celui que nous suivons? Usage au reste qui remonte à une antiquité très-reculée. Voici de quelle maniere je conjecture

[a] Voyez *Hyde*, sur les tables d'Ulug-Begh. p. 30.
Le mot Chinois *soû* que nous traduisons par *Constellation*, ne répond point dans l'Idiome Chinois à l'idée que présente le mot *Constellation* dans notre langue. Les groupes d'étoiles que les Européens désignent par le mot *Constellation*, sont appellés par les Chinois, *demeure*, *hôtellerie*, dénomination conforme aux idées qu'on a dû se former primitivement des signes du Zodiaque.

que ce changement aura pû arriver.

L'Aſtronomie n'auroit fait aucun progrès, ſi dès les tems les plus reculés on n'avoit pris ſoin de coucher par écrit les différentes obſervations qu'on avoit faites. Il faut donc le préſumer, quoiqu'il ne nous en reſte aujourd'hui aucune preuve directe. On a vû dans la premiere Partie de cet Ouvrage que les Peuples ont été un tems conſidérable ſans connoître l'écriture Alphabétique [a]. On y a vû auſſi que les Hiéroglyphes avoient été anciennement le moyen le plus généralement pratiqué pour conſerver la mémoire des faits, des ſciences & des découvertes, &c. Nous ne pouvons pas douter qu'on ait fait uſage de cette eſpéce d'écriture pour conſtater les premieres obſervations Aſtronomiques.

[a] Liv. II. Chapitre VI. p. 361. & ſuiv.

Rien de plus commun dans l'Ecriture hiéroglyphique que les représentations d'hommes, d'animaux, &c. On sçait que ces représentations n'avoient souvent qu'un rapport très-indirect avec l'objet qu'on vouloit désigner. Ne pourroit-on pas soupçonner que c'est dans ces figures hyéroglyphiques qu'il faudroit chercher l'origine de ces noms bisarres que portent les Constellations chez tous les Peuples.

Il est plus que probable qu'au récit de leurs observations les premiers Astronomes joignoient le dessein des Constellations dont ils parloient. Mais ce dessein vraisemblablement ne ressembloit point à ceux que l'Astronomie moderne employe. Les premiers hommes en auront usé de la même maniere qu'en usent encore aujourd'hui les Chinois. Ces Peuples ont

donné des noms aux Constellations, & ces noms sont relatifs à certaines figures. Ces figures néanmoins ne sont point dessinées sur leurs Planisphères. Les représentations des Astérismes n'y sont exprimées que par des lignes qui joignent les Etoiles les unes aux autres, selon les différentes formes sous lesquelles les Chinois les ont réduites. Ils écrivent à côté de ces assemblages le nom de chaque étoile & de chaque Constellation [a]. Cette méthode est bien plus

[a] Voyez *Bianchini*, la Istor. univ. p. 283. = Acad. des Inscrip. tom. 18. Mém. p. 271.

J'ai vû un Planisphère Chinois gravé à Pékin, parfaitement conforme à celui dont parle M. Bianchini. Il est assez difficile d'y reconnoître les Constellations, attendu que la position des étoiles est fort inexacte, & très-défectueuse : mais d'ailleurs cette maniere de grouper les Constellations est infiniment préférable à celle que nous suivons aujourd'hui, & que nous tenons des Grecs : par ce moyen on reconnoîtroit beaucoup plus aisément les Constellations.

ſimple que celle dont nous faiſons uſage. Dans nos Planiſphères, les figures par leſquelles nous déſignons les Conſtellations ſont deſſinées, & les étoiles dont chaque Conſtellation eſt compoſée ſont arrangées ſur ces figures. Je crois que dans les premiers tems on en aura uſé d'une maniere toute différente. Les anciens Aſtronomes auront probablement repréſenté les Conſtellations dans le goût que les Chinois les repréſentent, c'eſt-à-dire, ſans aucune figure, joignant ſeulement enſemble par des lignes droites les étoiles qui compoſoient chaque Conſtellation. Je préſume encore que, pour éviter les erreurs & les équivoques, les premiers Obſervateurs écrivoient le nom de chacune des Conſtellations à côté de ſa repréſentation ; mais ce nom, comme je viens de le dire, étoit

écrit en hiéroglyphes. Examinons maintenant l'effet qu'aura pû produire cette pratique, par la suite des siécles.

La premiere maniere d'écrire les observations Astronomiques en dessinant chaque Constellation dont on parloit, sera devenue très-embarrassante quand le nombre s'en sera multiplié à un certain point. On aura donc cherché à abréger le travail. Il est naturel de croire qu'insensiblement on aura supprimé les représentations. On se sera contenté de désigner les Constellations dont on parloit, par le symbole hiéroglyphique de leur nom. Ainsi lorsqu'on aura voulu, par exemple, désigner la Constellation que nous nommons aujourd'hui *le Taureau*, supposé que le Taureau fût autrefois le symbole hiéroglyphique du nom qu'on avoit donné à cet amas d'étoiles, on aura

dessiné un Taureau, ainsi des autres. De cet usage, il sera arrivé qu'insensiblement les Constellations auront pris le nom des principaux symboles qui avoient servi originairement à écrire le nom qu'on avoit d'abord donné à ces amas d'étoiles, & qu'à la fin on aura perdu de vûe les dénominations primitives.

Voilà, je crois, la source dans laquelle il faut chercher l'origine & les causes de ces noms bisarres que les Astérismes portent chez toutes les Nations; car quoique dans les premiers tems l'écriture hiéroglyphique ait été le seul moyen que les hommes ayent connu pour peindre leurs pensées, il n'est cependant pas probable que la maniere d'employer cette écriture ait été uniforme. Chaque Nation avoit ses symboles particuliers. Les dénominations par

cette raiſon, on dû varier ſuivant la différence des ſymboles. Il a dû en conſéquence arriver que les Conſtellations auront reçu des noms différens, ſuivant les différens ſymboles dont chaque Peuple ſe ſervoit pour écrire ſes idées, & c'eſt ce qui eſt prouvé par le peu qui nous reſte ſur cette matiere. On a déja vû la différence qu'il y avoit entre les Planiſphères Grecs, & ceux des Egyptiens & des Chaldéens. Ces différences ſont encore plus marquées entre les noms que les habitans du Mogol & de la Chine donnent aux Conſtellations [a].

Si nous avions la clef de cette premiere écriture, nous ſçaurions pourquoi certaines Conſtellations ont reçu le nom de certains objets préférablement

[a] Voyez les Obſervations Aſtronom. &c. faites aux Indes & à la Chine, publiées par le P. Souciet, t. 1. p. 247. & Acta Erudit. Lipſ. anno 1711. p. 387.

à d'autres. Ce qu'on peut conjecturer, c'eſt, comme je l'ai déja dit, que les repréſentations de ces objets jointes probablement à quelques autres marques, avoient été employées originairement à conſerver les premieres obſervations faites ſur ces Conſtellations.

Il n'eſt pas même abſolument impoſſible de pénétrer les motifs de quelques-uns de ces ſymboles. Nous voyons d'abord que les êtres animés ont été le ſymbole le plus généralement & le plus fréquemment employé.

Quoiqu'on ne puiſſe point décider quelle eſt préciſément l'eſpéce d'animal par lequel Job déſigne la Conſtellation qu'il appelle *Aiſch*, on n'en eſt pas moins aſſuré que ce mot ſignifie un animal & vraiſemblablement un quadrupède [a]. Il eſt égale-

[a] Voyez la troiſiéme Diſſertation ſur les Conſtellations dont il eſt parlé dans Job, p. 67.

ment certain que les Peuples de l'Egypte, de la Chaldée & de la Gréce s'accordoient à désigner les Constellations par des Etres animés. Ce que je vais dire de la pratique des sauvages rendra cette vérité encore plus sensible.

Les peuples de l'Amérique Septentrionale connoissoient quelques Constellations avant la venue des Européens. Ils les désignoient par des noms d'hommes & d'animaux [a]. Les Nations qui habitent sur les bords de la riviere des Amazones ont fait mention de plusieurs étoiles fixes. Pour les distinguer, ils leur ont donné des noms d'animaux [b].

On peut joindre à toutes ces Nations barbares ou sauvages, les habitans du Groenland. C'est

[a] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 236. & 238. t. 1. p. 410.

[b] Mem. de l'Acad. des Scienc. ann. 1745. M. p. 447.

par le nom d'un quadrupède qu'ils désignent la grande Ourse. Ils appellent cette Constellations *Tugta*, qui veut dire la *Renne* [a]. Cherchons maintenant par quelle raison on aura préféré les êtres animés à tout autre objet, pour désigner les Constellations.

Les premiers Astronomes s'étoient apperçu que les étoiles avoient un mouvement journalier très-sensible. Pour exprimer cette marche des étoiles en hiéroglyphes, ils auront naturellement choisi le symbole d'un être animé & marchant. En suivant ces premieres ouvertures, nous allons voir que cette explication peut avoir lieu à l'égard de plusieurs Constellations.

Par exemple, on peut rendre raison par ce moyen des motifs qui auront déterminé certains

[a] Hist. Nat. de l'Islande & du Groenland, t. 2. p. 223.

Peuples à se servir du symbole de l'*Ourse*, préférablement à celui de tout autre objet, pour désigner les étoiles du Nord. Les anciens Astronomes voyoient les étoiles qui composent la Constellation de l'*Ourse* toujours au Nord. L'animal le plus remarquable qu'on rencontre dans ces contrées est l'*Ourse*. Ils se seront servis tout naturellement de l'emblême de cet animal pour désigner ces étoiles. Aussi venons-nous de voir que les Sauvages de l'Amérique Septentrionale, chez lesquels l'écriture hiéroglyphique est en usage, appelloient cette Constellation l'*Ourse*. [a].

Il est facile de faire sentir encore pourquoi cette Constellation portoit le même nom chez les Grecs. Ces Peuples, comme on l'a dit ailleurs, avoient reçu de Prométhée leurs premieres

[a] *Suprà*. p. 98.

connoiſſances Aſtronomiques. Ce Prince, à ce que l'hiſtoire nous apprend, faiſoit ſes obſervations ſur le mont Caucaſe. Les motifs que je viens d'indiquer l'auront ſans doute porté à ſe ſervir de l'emblême de l'*Ourſe* pour déſigner la principale Conſtellation du Nord. Les Grecs qui avoient reçû de Prométhée les premiers élémens de l'Aſtronomie, conſerverent cette ancienne dénomination, & nous l'ont tranſmiſe, mais à leur maniere, c'eſt-à-dire, en y joignant beaucoup de fables relatives à l'hiſtoire de leur pays.

Au moyen de cette explication, on comprend ſans peine pourquoi dans la ſphère Egyptienne & Chaldéenne, on ne trouvoit ni le nom ni la figure de l'Ourſe [a]. Il n'y a point d'apparence que dans les premiers

[a] *Ubi ſuprà. p. 92.*

tems les Egyptiens eussent assez de connoissance des pays du Nord, pour être informés que l'Ourse étoit l'animal le plus commun dans ces contrées. Il n'est donc pas étonnant qu'ils se soient servis de quelques autres symboles pour désigner les Etoiles voisines du Pole ([1]). On

(1) *Scaliger* in Manil. p. 334. dit d'après Probus, que dans la sphère des Barbares, c'est-à-dire, des Peuples de l'Egypte de la Chaldée, les étoiles du Pole étoient désignées par le symbole d'un *Chariot.*

On peut, je crois, confirmer ce témoignage par celui d'Homère. Nous voyons en effet que ce Poëte nomme cet amas d'étoiles l'*Ourse*; mais il nous apprend en même tems qu'on nommoit aussi cette Constellation le *Chariot.* Iliad. l. 18. v. 487. Odyss. l. 5. v. 273.

Ne devons-nous pas croire que c'étoient des Egyptiens que les Grecs avoient appris cette dénomination? En effet, de la maniere dont Homère s'exprime, il paroît que ce nom de *Chariot* donné aux Etoiles Polaires, n'étoit pas si ancien que celui de l'Ourse introduit dans la Gréce par Prométhée. Il est certain d'ailleurs par le témoignage de tous les Ecrivains de l'antiquité, que l'Astronomie Grecque étoit un composé d'astronomie Asiatique & d'astronomie Egyptienne.

peut appliquer avec autant de raiſon aux Chaldéens, ce que je viens de dire des Egyptiens.

Maintenant il eſt aiſé de concevoir par quels motifs pluſieurs Peuples ont déſigné les mêmes Conſtellations par des ſymboles différens. Ces ſignes ont dû varier relativement aux idées que chaque Peuple s'étoit formées des Aſtériſmes. Il paroît cependant que dans l'antiquité on s'eſt aſſez accordé à repréſenter certaines Conſtellations par les mêmes ſymboles. On voit, par exemple, que les Chaldéens, les Arabes, lesPerſes, lesGrecs, &c. ſe ſont ſervi de l'emblême d'un géant pour déſigner la Conſtellation d'*Orion* [a], On doit attribuer ſans doute l'uniformité de ce choix à ce que cette Conſtellation occupe un très-

[a] Chron. Paſchale. p. 36. A. = *Hyde*, Comment. in tabul. Ulug-begh, p. 314. = *Homer.* Odyſſ. l. 11. v. 571.

grand

grand eſpace de terrein dans le Ciel.

Il eſt encore aſſez vraiſemblable que la Conſtellation du Taureau aura pû originairement être déſignée par le ſymbole de cet animal. J'ai déja dit que par la maniere dont ſont diſpoſées les étoiles du Taureau céleſte, elles repréſentoient aſſez bien la forme de la tête d'un quadrupéde [a]. On a vû auſſi que les ſauvages de l'Amérique Méridionale avoient donné à cet Aſtériſme le nom de *mâchoire de Bœuf* [b]. Nous pouvons donc croire que pour déſigner cet amas d'étoiles, on aura choiſi l'animal dont la figure avoit le plus de rapport à la diſpoſition de ces aſtres dans le firmament.

Il y a bien de l'apparence encore que les Dragons, les Hydres, les Serpens & les fleuves n'ont été imaginés & introduits

[a] *Suprà* p. 101. & ſuiv.
[b] *Suprà*. 101. & ſuiv.

dans le Ciel, que dans la vûe de raſſembler ſous une ſeule figure, une ſuite conſidérable d'étoiles. On pourroit étendre ce plan d'analogie à pluſieurs autres Conſtellations; mais c'en eſt aſſez, & même peut-être trop pour des conjectures.

Il me paroît donc fort probable d'attribuer aux ſymboles de l'écriture hiéroglyphique l'origine des figures & des noms biſarres employés à déſigner les Conſtellations. Je ne doute point auſſi que ces mêmes ſymboles n'ayent donné lieu à tous les contes ridicules qu'on a débités ſur les ſignes céleſtes. On perdit inſenſiblement de vue les motifs des premieres dénominations. Alors les Peuples donnerent carriere à leur imagination. Les Grecs en fourniſſent une preuve bien convaincante.

Ces Peuples avoient reçu des nations de l'Aſie & de l'Egypte

les premiers principes de l'Astronomie. Il est à croire que les Asiatiques & les Egyptiens leur communiquerent en même tems les termes qu'ils avoient consacrés à cette science. Mais, ou les Colonies de l'Asie & de l'Egypte n'expliquerent pas aux Grecs l'origine & les motifs de ces noms, ou, ce qui est plus vraisemblable, les Grecs ne jugerent pas à propos d'en tenir compte. Ces symboles leur présentoient une trop belle occasion d'exercer la fécondité de leur imagination pour ne s'y pas livrer ; ils y trouvoient un double avantage. Celui de débiter des fictions merveilleuses, qui ont eû de tous tems un attrait singulier pour ce Peuple ; l'autre de satisfaire leur vanité ; car la manie des Grecs a toujours été de vouloir passer pour les inventeurs des Arts & des Sciences.

Ils en usurent donc à l'égard des noms & des symboles par lesquels les Colonies d'Asie & d'Egypte leur avoient appris à désigner les Constellations, de la même maniere qu'ils en ont usé à l'égard de toutes les anciennes traditions qu'ils avoient puisées chez les Peuples de l'Orient. Ils altérerent les symboles par lesquels ces Peuples avoient désigné les Constellations. Aux noms & aux figures que les Astérismes portoient dans l'Orient, les Grecs substituerent la plûpart de leurs Héros & de leurs fameux Personnages. C'est en cela que consistoit la différence qu'on remarquoit, suivant le témoignage des Anciens, entre la sphère des Grecs & celle des autres Peuples. Car il ne faut pas croire que cette différence regardât l'arrangement & le nombre des Constellations. Le con-

traire nous eſt prouvé par trop de témoignages pour en pouvoir douter. Les Grecs n'avoient point formé les Conſtellations. Ils étoient redevables de cette connoiſſance aux Peuples de l'Orient [1]. Mais en conſervant la ſubſtance des ſymboles primitifs, ils les avoient altérés par des différences conſidérables introduites tant dans les noms que dans les figures.

Par exemple, les Egyptiens avoient probablement déſigné la conſtellation de Céphée par un homme, & celle d'Andro-

(1) Entre une infinité de témoignages que je pourrois citer, je ne parlerai que de celui de Séneque. Ce Philoſophe dit que de ſon tems il n'y avoit pas encore 1500 ans que les Grecs avoient donné des noms aux Conſtellations. Nat. Quæſt. l. 7. c. 25. p. 887.

Il y avoit déja longtems que l'Aſtronomie fleuriſſoit dans l'Egypte & dans l'Aſie, & qu'il étoit ſorti des colonies de ces pays pour paſſer dans la Gréce. Mais l'époque déſignée par Séneque, & qui tombe vers l'an 1400. avant J. C. eſt celle où les Grecs ont déïfié la plûpart de leurs Héros.

mède par une femme. Les Grecs jugerent à propos, pour accommoder ces symboles à leurs idées, d'en faire un Roi & une Princesse d'Ethiopie; & de changer par une suite nécessaire l'attitude, l'habillement & le nom que ces figures portoient dans les planisphères Egyptiens. Ainsi des autres. A l'égard des symboles que les Grecs ont peu altérés, l'origine n'en fut pas moins défigurée par les fables qu'ils inventerent pour expliquer les motifs de leur institution. C'est la source de tous ces contes absurdes que les Ecrivains de cette nation ont débités sur l'origine du Zodiaque & des autres Constellations [a]. Plus la matiere étoit obscure, & plus elle prêtoit à leur imagination. Il seroit donc inutile de vouloir chercher dans

[a] Voyez Salmaf. de ann. Climact. p. 592, 593, & suiv.

les premiers tems, l'origine des noms & des figures par lesquels nous désignons aujourd'hui les Constellations. Ces symboles ont souffert trop d'altération, en passant par les mains des Grecs, pour que nous puissions être assurés aujourd'hui des véritables motifs qui en avoient déterminé le choix. Il est constant que cette pratique remonte aux premiers siécles de l'Astronomie ; mais n'attribuons qu'à la vanité des Grecs, & au goût qu'ils ont eû de tous tems pour les fables, l'incertitude & l'obscurité qui régnent sur l'origine d'un usage adopté & pratiqué par tous les peuples de l'univers.

Au surplus, les conjectures que je propose sur les changemens introduits par les Grecs dans les symboles dont les Astronomes de l'Orient se servoient pour désigner les Constellations, ne sont pas totale-

ment dénuées de fondement. On trouve fréquemment dans les monumens Egyptiens plusieurs figures des signes célestes [a]. On y reconnoît encore les vestiges des usages pratiqués par les premiers Auteurs de de l'Astronomie (1).

[a] Voyez *Bianchini*, la Istor. Univ. p. 111.

(1) Ce que nous avançons seroit même absolument hors de doute, si l'on pouvoit s'en rapporter au P. Kircher. Ce vaste Compilateur a donné la figure d'un Planisphère qu'il prétend être celui des anciens Egyptiens. En le comparant avec celui des Grecs qui est aussi le nôtre, il fait voir qu'il n'y a entre l'un & l'autre que la différence que nous avons marquée. *Œdip. Egyp.* t. 2. p. 2. Class. 7. sect. 7. c. 1. & 2. p. 160. & 206.

Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a reconnu la nécessité de se méfier des systêmes que débite le P. Kircher. Le Planisphère dont nous parlons me paroît fort suspect. J'en voudrois d'autant moins garantir l'antiquité & l'authenticité, qu'on y voit des constellations représentées par des symboles, que nous sçavons certainement n'avoir pas été en usage dans le Globe céleste des anciens Egyptiens, tels que l'Ourse, le Dragon, la Balance & les Gemeaux. En supposant même l'authenticité du Planisphère en question, il reste

Les Grecs au reste n'ont pas été les seuls auxquels les dénominations primitives des Astérismes ayent fourni matiere à bien des contes absurdes. On a vû précédemment que les sauvages de l'Amérique Septentrionale connoissoient les Constellations de leur Pole, & qu'ils appelloient la grande Ourse *Okouari*, qui dans leur langue veut dire une *Ourse*. Leur imagination a bien travaillé sur le nom de cette Constellation. Ils disent que les trois étoiles qui composent la queue de la grande Ourse, sont trois chasseurs

roit encore à examiner l'âge de ce monument. Car il n'est pas douteux que depuis le régne des Ptolémées, l'Astronomie Egyptienne a dû se ressentir beaucoup des expressions & des figures de l'Astronomie Grecque. Il n'y autoit donc que la découverte d'un planisphère Egyptien, construit avant le régne des Ptolémées, qui pût nous instruire avec certitude, des symboles employés par les anciens Egyptiens pour désigner les Constellations.

qui la pourſuivent. La ſeconde de ces étoiles eſt accompagnée d'une autre fort petite qui en eſt aſſez près. Celle-là, diſent-ils, c'eſt la chaudiere du ſecond des chaſſeurs qui porte le bagage & la proviſion [a]. On prétend que les Sauvages de la Gaſpéſie, connoiſſent non-ſeulement la grande Ourſe, mais auſſi la petite. Les contes qu'ils ont forgés ſur cette derniere Conſtellation ne ſont pas moins ridicules [b].

Je crois trouver encore dans cette ſource, c'eſt-à-dire, dans l'écriture hiéroglyphique, l'origine de quelques termes biſarres qui ſe ſont maintenus long-tems dans le langage Aſtronomique.

Nos anciens Aſtronomes appelloient *tête & queue du Dra-*

[a] Mœurs des Sauvages. t. 2. p. 236. & 238.

[b] Voyez Ibid.

gon, les deux points d'interſection de l'écliptique & de l'orbite de la Lune. Ils nommoient *ventre du Dragon*, l'endroit de ces cercles où ſe trouve la plus grande latitude de cette Planète (¹). Y a-t-il rien de plus bizarre que cete dénomination ? Quel rapport y a-t-il entre le Dragon, animal chimérique, & les phénomènes céleſtes ? Mais en ſe rappellant la maniere dont les anciens peuples écrivoient leurs obſervations Aſtronomiques, on reconnoît dans cette expreſſion un reſte de l'ancienne dénomination, qui doit ſon origine aux hiéroglyphes. Les Egyptiens déſignoient le ſiécle, le tems, par la forme d'un ſerpent, qui en ſe mordant la queue, formoit un cercle [a]. Il paroit même que

(¹) C'eſt dans ces ſeuls points d'interſection que ſe font les Eclipſes.

[a] Hor. Apollo. l. 1. c. 1.

la figure de ce ſerpent, n'étoit pas celle d'un ſerpent véritable. Car les Grecs en traduiſant le nom que ce Reptile avoit dans la langue Egyptienne, l'ont rendu par celui de Baſilic, animal auſſi fabuleux que le Dragon [a]. De même, pour repréſenter le monde, les Egyptiens peignoient un ſerpent couvert d'écailles de différentes couleurs, roulé ſur lui-même. Nous ſçavons par l'interprétation qu'Horus-Apollo donne des hiéroglyphes des Egyptiens, que dans ce ſtyle, les écailles du ſerpent repréſentoient les étoiles dont le Ciel eſt ſemé [b]. On apprend encore par Clément Alexandrin, que les Egyptiens déſignoient la marche oblique des Aſtres par les replis tortueux d'un ſerpent [c].

[a] Hor. Apollo. l. 1. c. 1.
[b] Ibid.
[c] Strom. l. 5. p 657.

Les Egyptiens au surplus, n'ont pas été les seuls qui se soient servis de l'emblême d'un serpent, pour désigner le tour que le Soleil fait en parcourant les douze signes du Zodiaque.

Chez les Perses & chez plusieurs autres nations, Mithras étoit le même que le Soleil [a]. Dans tous les monumens qui nous restent de ce Dieu, on apperçoit parmi plusieurs autres emblêmes quelques-uns des signes du Zodiaque, quelques étoiles très-bien marquées, avec les planétes ou du moins leurs symboles. On ne peut pas s'empêcher de regarder ces bas-

M. *Cuper* a prouvé par une infinité de raisons qu'Harpocrate est le Soleil. On voit au bas de plusieurs représentations de ce Dieu, un serpent qui embrasse un cippe, en formant à l'entour plusieurs replis tortueux. Il n'y a point de doute que ce Reptile ne soit employé dans ces représentations pour désigner l'obliquité de l'Ecliptique. *Voyez* l'explication des fables par l'Abbé *Bannier*, t. 2. p. 356.

[a] *Bannier*. ibid. t. 3. p. 156.

reliefs, comme des espéces de Planisphères célestes [a]. Tout annonce évidemment qu'on a eû intention de représenter les révolutions du Soleil, des Planétes & des Etoiles fixes. Voici comme en parloit Celse, au rapport d'Origène. » On voit, » dit-il, dans la doctrine des » Perses, & dans les Mystères » de leur Mithras, le symbole » de deux Périodes célestes, » de celle des Etoiles fixes, de » celle des Planétes & du passa» ge que fait l'ame par celles» ci [b] ». Nous devons donc regarder toutes ces représentations comme des restes de l'ancienne écriture hyéroglyphique.

Entre plusieurs de ces représentations de Mithras, il y en a une sur-tout qui est fort composée.

[b] *Bannier*, Explicat. des Fables, t. 3. p. 56.
[a] Origen. *contra* Celsum. l. 6, p. 290.

Je n'entreprendrai point d'en donner la description. Je ne parlerai que du couronnement de ce bas-relief. Il est des plus singuliers. C'est une suite de figures sur la même ligne dont la premiere est un soleil rayonnant avec des aîles, & monté sur un char tiré par quatre chevaux qui paroissent fort agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char est un homme nud, qu'un serpent entortille de quatre plis, depuis les pieds jusqu'à la tête. On voit après trois autels flamboyans, & entre ces autels, trois grandes phioles quarrées, puis un autre homme nud entortillé comme le premier, d'un serpent. On trouve ensuite quatre autels avec autant de phioles. La Lune sur son char, traînée par deux chevaux qui paroissent extrêmement fatigués, termine ces figures. La seule inspection

de ce monument annonce qu'on a voulu y décrire le cours des Astres. On voit que les ſpirales qui réſultent de la combinaiſon du mouvement diurne du Soleil, avec ſon mouvement de déclinaiſon, ſont déſignées ſous l'emblême de ces deux figures entortillées de ſerpens. [a].

L'emploi que pluſieurs autres Nations ont fait de ce ſymbole eſt atteſté par quantité de monumens, d'une maniere ſi poſitive, qu'il ne peut reſter ſur ce ſujet aucun doute [b]. Entre un grand nombre dont on pourroit faire uſage, il n'y en a point de plus frappant, qu'un tronçon de ſtatue trouvé à Arles en l'année 1698. Le corps de cette figure eſt entortillé d'un ſerpent qui fait quatre tours, quoiqu'il n'en paroiſſe que trois ſur

[a] *Bannier*, explicat. des Fables, t. 3. p. 171 à 180, 183.

[b] Ibid. t. 5. p. 493, &c.

le devant. Les eſpaces formés par les contours du ſerpent ſont occupés par les ſignes du Zodiaque (1). Il n'eſt pas douteux qu'on a voulu repréſenter par cet emblême le paſſage du Soleil par les douze ſignes, & ſon mouvement diurne d'un tropique à l'autre, qui ſe fait en apparence par des lignes ſpirales.

On retrouve juſques chez les nations de l'Amérique, le ſymbole du ſerpent, pour déſigner la révolution des Aſtres. Les Mexicains, comme on l'a vû [a], exprimoient leurs penſées par des hiéroglyphes. C'eſt de cette maniere que leur ſiécle & leur année étoient repréſentés. Une roue peinte de pluſieurs couleurs contenoit l'eſpace d'un ſiécle diſtingué par années.

(1) On peut voir cette figure, & l'explication qu'en donne le P. Montfaucon, Antiquité expliquée, t. 1. 2e Part. p. 370. Planche 215. fig. 3.

[a] T. 1. Prem. Part. Liv. II. Chap. VI. p. 366, 371 & ſ.

Leur siécle étoit de cinquante-deux années solaires. Quatre indictions, de 13 ans chacune, formoient la division de la roue, & répondoient aux quatre points de l'horison. Un serpent environnoit cette roue, & en marquoit par ses nœuds les quatre divisions [a].

Il est donc certain qu'on s'est servi d'hyéroglyphes pour conserver les premieres observations Astronomiques. On a vû dans la premiere Partie de cet Ouvrage que tous ces mystères qu'on a prétendu trouver dans les hiéroglyphes, ne sont que des chimères. Ces symboles employés par toutes les Nations n'étoient qu'une espéce d'écriture très-informe & très-défectueuse. Rien ne répugne à croire que ce sont ces mêmes

[a] Gémelli a donné cette figure du siécle des Maxicains avec son explication, *Giro del-Mondo*, t. 6. c. 5.

ſymboles, qui par la ſuite ont donné naiſſance à quantité d'expreſſions ſingulieres, uſitées en Aſtronomie.

Qui peut encore avoir donné lieu à cette perſuaſion intime, dans laquelle ont été tous les anciens Peuples, & qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez preſque toutes les nations de l'Orient, même chez les ſauvages de l'Amérique, que les éclipſes de Lune ſont occaſionnées par un Dragon, qui veut dévorer cet Aſtre ? La frayeur qu'ils en ont les porte à faire le plus de bruit qu'ils peuvent pour épouvanter le monſtre & lui faire quitter priſe. Ne devons-nous pas mettre cette opinion ridicule au nombre de ces expreſſions Philoſophiques, qui mal interprétées par le Peuple, ont donné naiſſance à quantité de fables abſurdes ? Ne viendroit-elle point de ce qu'origi-

nairement, pour désigner le cercle périodique de la Lune, on se seroit servi de l'emblême d'un Dragon, dont la tête étoit placée au point où ce cercle coupe l'Eclyptique, parce que c'est toujours à ce nœud, ou à son opposé que se forment les Eclipses de Soleil ? Ce qu'on vient de voir sur le Serpent employé par les Egyptiens & les autres Peuples, dans leurs hiéroglyphes Astronomiques, m'engage à proposer cette conjecture. Quand l'écriture Alphabétique s'est introduite chez les Nations policées, l'ancienne maniere d'écrire s'est abolie ; mais les dénominations qu'elle avoit occasionnées ont toujours subsisté, particulierement à l'égard de plusieurs objets des Sciences.

Une derniere réflexion enfin qui nous prouve combien nous sommes peu en état de juger

aujourd'hui des pratiques originaires, c'eſt qu'il n'eſt nullement certain que les noms & les figures en uſage dans notre Aſtronomie ſoient même des premiers ſiécles de la Gréce. Tout nous prouve au contraire que les noms & les figures des Conſtellations ont varié chez cesPeuples. J'en ai rendu compté dans les volumes précédents.

Il ne me reſte plus qu'un mot à dire ſur l'origine des caractères Aſtronomiques par leſquels nous déſignons à préſent les ſignes du Zodiaque. Quelques Auteurs veulent que les Egyptiens en ſoient les inventeurs. Un Critique moderne prétend qu'on y découvre encore aujourd'hui des traces d'origine Egyptienne. Ce ſont, ſuivant cet Auteur, des veſtiges d'hiéroglyphes Curiologiques, réduits à un caractère d'écriture courante, ſemblable à celle des

Chinois. Cela se distingue plus particuliérement, dit-il, dans les marques astronomiques du Bélier, du Taureau, des Gemeaux, de la Balance & du Verseau [a].

Je ne regarde point cette observation comme une preuve convaincante qu'on doive rapporter à l'Egypte, l'institution des caractères Astronomiques du Zodiaque. Premierement, il y a des Auteurs qui attribuent cette invention également aux Chaldéens & aux Egyptiens [b]. En second lieu les symboles astronomiques, par lesquels nous désignons aujourd'hui les Gemeaux & la Balance, ne viennent surement pas de ces derniers. On a vû que ces peuples ne connoissoient point Castor &

[a] Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, p. 285.

[b] Hygin. *apud* Kircher, Œdip. Ægypt. t. 2. Class. 7. c. 6. p. 196.

Pollux, que les Grecs ont mis pour le troisiéme signe de leur Zodiaque. La même réflexion a lieu par rapport au caractère astronomique de la Balance. Les anciens Astronomes d'Egypte ne pouvoient pas en être les Auteurs. Dans l'ancienne sphère, les signes de la Vierge & du Scorpion se suivoient immédiatement. Le Scorpion occupoit à lui seul l'étendue des deux signes. Ses serres ou pinces faisoient le signe, qui dans la suite a été désigné par la Balance, & cet astérisme n'a été introduit dans le Ciel que sous le régne d'Auguste [a].

On peut croire, il est vrai, que l'Astronomie ayant pris naissance dans l'Orient, c'est aussi de ces peuples que nous èst venu la maniere de désigner par des caractères symboliques

[a] Voyez *Servius*, ad Georg. l. 1. v. 33.

les Constellations du Zodiaque. Ces caractères doivent donc être regardés comme des restes de l'ancienne écriture hiéroglyphique ; mais c'est précisément par cette raison que l'origine en peut être attribuée également aux Chaldéens & aux Egyptiens.

Ces marques au surplus ont souffert beaucoup d'altération. On reconnoît des différences considérables entre les figures, dont nous nous servons aujourd'hui, & celles dont se servoient les anciens Astronomes. (1).

(1) On peut voir la figure de ces anciens caractères astronomiques dans Saumaise *Plin. Exercit.* p. 1035, & suiv.

M. *Huet* les a aussi fait graver dans ses remarques sur Manilius, l. 5. p. 80.



CINQUIEME



V. DISSERTATION.

Sur les Noms des Planétes.

On doit croire que les hommes aussi-tôt qu'ils ont eû connoissance des Planétes, ont songé à les distinguer chacune par un nom propre. Il y a eû beaucoup de variation sur ce sujet parmi les anciens peuples. Il ne seroit pas aisé de rendre raison de tous les différens noms qu'on a imposés aux Planétes dans l'antiquité. Ceux par lesquels nous les désignons aujourd'hui nous viennent des Latins. Ces peuples ne sont cependant pas les auteurs de ces dénominations. Ils les avoient empruntées des Grecs, & avoient appliqué aux Planétes

les noms, qui dans leur langue répondoient à ceux dont les Grecs se servoient pour désigner ces Astres. C'étoient ceux de leurs principales Divinités.

Mais ces noms ne sont pas de la premiere antiquité. Ils n'ont pû avoir lieu qu'après le tems, où les peuples ayant déféré à leurs Héros les honneurs divins, imaginerent de les placer dans le Ciel. Ce fut alors qu'ils donnerent aux Planétes les noms des principales Divinités qu'ils adoroient, & qu'ils les identifierent avec les objets de leur culte. Cet usage, au reste, n'a pû s'introduire que quelque tems après la naissance de ces nouvelles Divinités. Leur apothéose, il est vrai, a suivi de près l'instant de leur mort [a]; mais encore a-t-il fallu que ces nouveaux cultes fussent

[a] Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, t. 1. p. 312, & suiv.

établis & reconnus, pour qu'on ait changé les noms primitifs des Planétes. On ne peut cependant pas ſuppoſer que les peuples ſoient demeurés juſqu'aux tems de ces apothéoſes ſans donner des noms aux aſtres qu'ils avoient obſervés. Le contraire d'ailleurs eſt prouvé par l'Hiſtoire. Quoique dans la ſuite des tems, ont ait ſouvent confondu le Soleil avec Apollon, & la Lune avec Diane, il eſt certain que dans l'ancienne Mythologie, ces objets étoient très-bien diſtingués [a]. Il eſt donc prouvé qu'on avoit donné originairement aux Planétes d'autres noms que ceux des Divinités par leſquels on les a déſignées dans la ſuite. Ce ſont ces premieres dénominations qu'il eſt à propos de rechercher.

[a] Voyez *le Clerc*, not. in Heſiod. Theog. p. 68 & 128 = *Bannier*, Explicat. des Fables, t. 4. p. 140, 162, 164, 208, & ſuiv.

Tout nous porte à croire que les premiers Obſervateurs déſignerent les Planétes par des noms qui avoient un rapport immédiat avec les qualités les plus ſenſibles de ces aſtres. A cet égard, ils n'avoient fait que ſuivre l'uſage de ces anciens tems. On n'ignore pas que dans les premiers ſiécles, chaque nom exprimoit la nature & les propriétés qu'on attribuoit à l'objet dénommé. Les noms par leſquels le Soleil & la Lune ſont déſignés dans les Livres Saints, expriment les qualités connues de ces Planétes. Le Soleil y eſt appellé *Schemès* & *Kammah* [a]. Ces deux noms ont un rapport immédiat avec les qualités les plus ſenſibles de cet aſtre. L'un, *Schemès*, déſigne ſa clarté & ſa ſplendeur ; l'autre,

[a] שמש & חמה *Geneſ.* c. 37. ỷ. 9. = *Job.* c. 30. ỷ. 28. = *Cantic.* Cant. c. 6. ỷ, 10, = *Iſaï.* c, 24. ỷ. 23, c. 30. ỷ, 26.

exprime ſa chaleur & ſon activité (1). La Lune eſt nommée *Labanah*, dénomination qui lui a été donnée à cauſe de ſa couleur [a].

Les Aſſyriens & les Babyloniens nommerent originairement le Soleil *Adad*, c'eſt-à-dire, l'*Unique* [b]; dénomination fondée ſur ce qu'aucun des aſtres ne lui eſt comparable en éclat & en utilité. Les Phrygiens,

(1) שמש *Schemès*, vient probablement de la racine Arabe *Schamash* qui ſignifie *ſplenduit*, *claruit*, *micuit*, luire, briller. On peut dire encore que ce mot שמש *Schemès* tire ſon étymologie des deux mots Hébreux אש. שם *Scham*, *eſch*, qui ſignifient *là eſt le feu* ou *la chaleur*, *la lumiere*. Alors ce nom auroit été donné au Soleil à cauſe de ſa chaleur, & de ce qu'il eſt regardé comme le foyer de notre monde. Le Soleil eſt auſſi appellé חמה *Kamah*, de la racine חמם Khamam, qui ſignifie avoir *de la chaleur*, *être chaud*; *Khamah*, ſignifie auſſi *chaleur*.

a *Iſaïe*. c. 24. ℣. 23.

Ce mot לבנה *Labanah*, vient de la racine לבן *Laban*, qui ſignifie *blancheur*.

b. *Macrob. Saturn.* l. 1. c. 23. p. 312. = *Voſſ.* de Idol. l. 2. c. 6. p. 125. col. B.

peuple très-ancien, l'adoroient aussi sous le même nom [a]. C'est encore par cette raison que les Phéniciens appellerent dans les commencemens le Soleil *Beel-samen*, nom qui dans leur langue signifioit *Seigneur du Ciel* [b].

Les Phéniciens & les Syriens donnerent à la Lune le nom d'*Astarté*, Reine des Cieux [c], sans doute, parce que cette Planéte surpasse en grandeur & en éclat tous les autres astres dont le Ciel brille pendant la nuit. Les Assyriens & les Babyloniens appellerent aussi la Lune *Ada*, l'*Unique* [d], par la même raison qu'ils avoient nommé le Soleil *Adad*.

On remarque la même conformité dans les noms primitifs par lesquels les Egyptiens dési-

[a] *Hesychius*; *in voce* Ἀδαδ.

[b] *Sanchoniaton* apud Euseb. p. 34. C.

[c] *Voss.* de Idol. p. 151. col. B.

[d] *Voss.* ibid p. 125. col. B.

gnerent les Planétes. J'ai dit ailleurs, que celles dont l'éclat est le plus frappant ont été les premieres qu'on aura reconnues. Cette qualité suggéra sans doute aux hommes les noms qu'ils donnerent originairement aux astres. On avoit donné en Egypte à Vénus un nom que les Grecs ont rendu dans leur langue par celui de *Callistê*, *très-belle*, ou pour mieux dire *la plus belle* [a]. En effet, il n'y a point de Planéte qui égale Vénus en éclat & en beauté (1). A l'égard de Mars, les Egyptiens le désignoient par un mot qui dans leur langue signifioit *embrasé*, dénomination qui répond très-bien à la couleur de cette Planéte. Mercure

[a] *Maneto* in Chron. Paschale, p. 46. & 47. = *Jul Firmic.* l. 2. c. 2.

(1) C'est par cette raison que dans plusieurs Provinces on n'appelle pas Vénus autrement que la *Belle Etoile*. Voyez *le Clerc.* not. in Hesiod. p. 41.

avoit reçu chez eux le nom d'*Etincelant*, dénomination qui convient parfaitement bien à cet astre. A l'égard de Jupiter, ils l'avoient appellé d'un mot qui veut dire *Eclatant* [a].

Il n'est pas aussi facile de rendre raison du premier nom de Saturne. Les Grecs avoient traduit le nom que cette Planéte avoit reçu originairement des Egyptiens, par celui de *Phainon*, qui dans leur langue signifie *lumineux*, *apparent* [b]. Il faut avouer que cette qualification ne paroît guères convenir à cet astre qui a peu d'éclat : A moins qu'on ne veuille dire que ce mot pouvoit être susceptible de quelque autre interprétation

[a] *Jul. Firmic.* l. 2. c. 2. = *Maneton*, *loco cit.*

Les Grecs avoient rendu dans leur langue par ceux de Πυρόεις ou Πυρώδης Στίλβων & Φαέθων. J'en ai donné la traduction dans le texte.

[b] *Jul. Firmic.* locis cit. = *Achill. Tat. Isag.* c. 17. init.

ſur laquelle nous ne pouvons cependant rien décider (1).

Les Grecs en uſerent de la même maniere que les autres peuples, à l'égard des noms qu'ils donnerent aux Planétes dans les premiers tems. Pour déſigner le Soleil, ils emprunterent de la langue Phénicienne le mot *Hélojo* (2), qui ſignifie *haut*, d'où ils firent en le ramenant à l'analogie de leur langue, *Hélios* (3). Cette propriété d'être extrêmement élevés au-deſ-

(1) Riccioli Almageſt. l. 17. c. 1. croit que Saturne avoit été appellé φαίνων, c'eſt-à-dire, proprement *celui qui ſe montre*, parce que de toutes les Planétes, c'eſt celle dont les conjonctions avec le ſoleil durent le moins. Saturne ſe trouve dégagé promptement des rayons de cet aſtre à cauſe de la lenteur de ſon mouvement propre. Au lieu que Mars, par exemple, dont le mouvement approche beaucoup plus de celui du Soleil, ſuit cet aſtre pendant un tems aſſez conſidérable, immédiatement après leur conjonction; c'eſt par cette raiſon que Mars ne ſort pas ſi-tôt des rayons du Soleil.

(2) עליא.

(3) Ἥλιος.

ſus de la terre eſt commune à tous les aſtrês ; mais comme de tous les corps céleſtes, le Soleil eſt le plus frappant, il n'eſt pas ſurprenant qu'on la lui ait appliquée préférablement à tous les autres [a].

Les Grecs donnerent pareillement à la Lune le nom de *Sélénê*, nom qui vient d'un autre mot Phénicien, lequel ſignifie *paſſer la nuit* (1). Ce nom s'applique ſi naturellement à la Lune, qu'il feroit ridicule de vouloir éclaircir les motifs d'un choix dont les raiſons ſont ſi fàciles à découvrir.

A l'égard des autres Planétes, on voit par les Auteurs les plus anciens, qu'elles portoient originairement chez ces Peuples, les mêmes dénominations que chez les Egyptiens [b]. C'eſt

[a] *Le Clerc*, not. in Heſiod. p. 68.

(1) שלנה *Schelanah* : *le Clerc* loco cit.

[b] Homère déſigne

une preuve que les Grecs les avoient reçues de l'Egypte, ainsi que les premiers élémens de l'Astronomie. Ils firent seulement quelques changemens à ces noms, pour les accommoder au génie de leur langue ([1]).

Vénus par l'épithéte de Κάλλιστος. *Iliad.* l. 22. v. 318. = Voyez aussi *Plat.* in Epinomi, p. 1012. = *Arist.* de Mundo, t. 2. p. 602.

Il est vrai qu'on doute que ces deux Traités soient de Platon & d'Aristote ; mais quels qu'en puissent être les Auteurs, ils sont certainement très-anciens.

Eratosthène c. 43. se sert du même terme. Le texte de cet Auteur, tel que nous l'avons dans les imprimés, est très-corrompu en cet endroit.

(1) L'Auteur de l'Epinomis l'insinue assez clairement, p. 1012.

Ce que Platon dit in Cratyll. p. 281. sur l'étymologie du mot πῦρ, qui en Grec signifie *le feu*, en est encore une preuve. Platon convient que les Grecs avoient emprunté ce mot des barbares. Il est clair que πυρόεις, nom primitif de la Planéte de Mars, vient de πῦρ. Saumaise prétend que ce mot est purement Egyptien. *de ann. Climact.* p. 596.

Il paroît encore que φαίνων est un mot Oriental qui vient de l'Hébreu פנה *Phanah*, *apparere, lucere.* Ce n'est

Les Chinois paroiſſent avoir été les ſeuls d'entre les nations policées qui ayent donné aux Planétes des noms dont il ſeroit difficile de pénétrer les motifs. Ils comptent cinq élémens, la *Terre*, le *Feu*, l'*Eau*, le *Bois*, & les *Métaux*. Les Chinois ſe ſont ſervis de ces noms pour déſigner les cinq Planétes, autres que le Soleil & la Lune. Ils ont appliqué la terre à Saturne, le bois à Jupiter, le feu à Mars, le métal à Vénus, & l'eau à Mercure [a].

Mais remarquons en même

pas même une ſimple conjecture. Nous venons de voir que c'étoit le nom primitif de Saturne chez les Egyptiens. Valens dit auſſi que les Babyloniens nommoient la Planéte de Saturne, *Phainon.* Salmaſ. *loco ſuprà cit.*

Sur le ſurplus de ces étymologies, on peut conſulter Voſſius, de Idol. l. 2. c. 22. & 31; &c. & les réflexions critiques ſur l'Hiſtoire des anciens Peuples par M. Fourmont, t. 1. l. 2. c. 7. & ſuiv.

[a] *Martini*, Hiſt. de la Chine, l. 1. p. 22 & 23. = *Hyde*, Hiſt. Relig. Veter. Perſar. p. 221.

tems que Vénus porte encore chez les Chinois un autre nom que celui que je viens d'indiquer. Ils l'appellent aussi *Tai-pe*, qui veut dire la *bien blanche* [a]. Cette dénomination nous prouve deux choses. La premiere, que les Chinois, comme toutes les autres nations, ont désigné cette Planéte par un nom analogue à sa qualité la plus apparente. La seconde, que cette dénomination, est sans contredit, la dénomination primitive que Vénus aura reçue chez ces peuples. Suivant toutes les apparences, cette Planéte est la premiere qui aura fixé leur attention. En conséquence, ils lui auront donné un nom simple, & tiré de la qualité qui les avoit le plus frappés. Ce n'aura été que par la suite, & quand les Chinois auront découvert les quatre autres Planétes, qu'ils

[a] *Hyde*, loco cit.

auront cherché une dénomination qui pût être commune à ces cinq aſtres. C'eſt alors probablement que ces peuples auront changé l'ancien nom qu'ils avoient donné à Vénus (1).

La pratique des Nations ſauvages & barbares achevera de confirmer ce que je viens de dire ſur l'origine des noms primitifs donnés aux Planétes.

Les Peuples ſauvages de l'Amérique, comme on l'a déja vu ailleurs, ne connoiſſent qu'un très-petit nombre d'étoiles. Ils ont imaginé cependant de leur donner des noms. Ces dénominations, par rapport aux Planétes, ont une conformité

(1). C'eſt à M. de Guignes, de l'Académie Royale des Inſcriptions, Profeſſeur Royal & Interpréte du Roi pour le Chinois, que je ſuis redevable de tout ce que j'ai dit dans la Diſſertation précédente & dans celle-ci, ſur les dénominations Chinoiſes des Conſtellations & des Planétes.

parfaite avec celles que ces astres avoient reçues dans les premiers tems chez les Peuples de notre continent. Les noms que les sauvages de l'Amérique septentrionale donnent au Soleil & à la Lune sont relatifs aux qualités extérieures & sensibles de ces astres. Ils nomment le Soleil *Ouentekka : il porte le jour* [a]. Ils appellent la Lune *Asontekka : elle porte la nuit* [b]. Vénus n'a pas échappé à leurs regards. Le nom qu'ils donnent à cette Planéte la caractérise parfaitement. Ils la nomment *te Ouentanhaonitha : elle annonce le jour* [c].

[a] Mœurs des Sauvages, t. 1. p. 135.
J'ai traduit *Ouentekka : il porte le jour,* pour m'accommoder au génie de notre langue; car à la lettre il faudroit dire : *elle porte le jour*, le Soleil étant du genre féminin chez ces peuples.

[b] Ibid.

[c] Mœurs des Sauvages, t. 2. p. 235.
Ce mot a la même signification que Ἑωσφόρος chez les Grecs, & *Lucifer*, chez les Latins.

Il ne paroît pas que les Péruviens, quoiqu'assez instruits en Astronomie, eussent fait une grande attention aux Planétes. J'en juge ainsi sur ce qu'ils ne les distinguoient point par des noms particuliers. Néanmoins l'éclat de Vénus les avoit frappés. Les Péruviens avoient cherché un mot propre à désigner cette Planéte. Le nom qu'ils lui avoient donné étoit, comme ceux de tous les anciens Peuples, pris de sa qualité principale. Ils l'appelloient *Thasca, Chevelue* [a], sans doute à cause des rayons dont elle paroît toujours environnée.

Mais, comme je l'ai déja dit, les nations de l'Orient & de l'Europe, ne s'en sont pas tenues constamment aux dénominations primitives. Les peuples pleins de reconnoissance pour les grands hommes qui les

[a] Hist. des Incas, t. 2. p. 36.

avoient comblés de bienfaits, leurs déférerent les honneurs Divins. On songea alors à les placer dans le Ciel. On ne trouva point de séjour plus convenable pour ces nouveaux hôtes, que les Planétes. De-là ces noms de certains Dieux, tels qu'Osiris, Mercure, Saturne, Jupiter, Thuras, Vénus, &c. qu'on a donnés aux Planétes chez plusieurs nations. Mais nous voyons en même tems que ces nouveaux noms n'avoient pas aboli la mémoire des dénominations primitives. Ces premiers vestiges de l'antiquité ont subsisté chez les Egyptiens & chez les Grecs, long-tems après les siécles où ces peuples s'étant avisés de placer dans le Ciel les ames de leurs héros, avoient en conséquence donné leurs noms aux Planétes [a].

[a] *Plut.* de Placit. Philosoph. l. 2. c. 15. p. 889. = *Achil. Tat. Isag.* c. 17. = *Gemin.*

Quant aux caractères par lesquels les Astronomes désignent aujourd'hui les Planétes, plusieurs Auteurs pensent qu'ils sont fort anciens. Ils s'imaginent même y reconnoître des traces des usages pratiqués dans les siécles les plus reculés ([1]).

Je crois qu'on peut rappor-

c. 1. apud Petav. Uranol. p. 4.= *Hygin.* Astronom. l. 4. c. 15. & suiv.=*Cleomedes Meteor.* l. 1. p. 16. = *Censorin.* de Die Nat. c. 13.

([1]) Scaliger dans ses notes sur Manilius, dit que la preuve que les caractères astronomiques dont nous nous servons pour les Planétes sont d'une très-grande antiquité, c'est qu'on trouve ces mêmes caractères gravés sur plusieurs pierres & bagues très-anciennes. Il croit que le caractère astronomique ♄ de Saturne, désigne la faulx du *Tems* qui moissonne toutes choses.

Celui de Jupiter ♃ la premiere lettre du nom de ce Dieu, en Grec avec une interfection.

Celui de Mars ♂ une fleche avec un bouclier.

Celui de Vénus ♀ un miroir avec son manche.

Celui de Mercure ☿ le caducée.

C'est aussi l'opinion de Riccioli, Almagest. l. 7. c. 1.

Ce raisonnement prouveroit tout au plus que ces caractères nous viennent des

ter l'invention de ces caractères aux peuples de l'Orient, & que ce sont des restes de la premiere maniere d'écrire en hyéroglyphes. Les Grecs de qui nous tenons cette pratique abrégée de désigner les astres, l'avoient vraisemblablement reçue des nations Orientales ; mais il y a tout lieu de croire que la forme particuliere de chaque caractère essuya de grands changemens, relativement aux tems & aux lieux où l'on en fit usage. Il est certain qu'on n'avoit pas donné originairement aux Planétes, les noms des Dieux par lesquels on les a ensuite désignées. Il est également prouvé que les anciens Peuples ne se sont point accordé sur le nom des Divinités qu'ils ont attribué

Grecs ; mais ils ne sont certainement pas de la premiere antiquité. Ils n'ont pû avoir lieu que depuis le tems où on a attribué les noms des Divinités aux Planétes.

à ces astres [a]. Les caractères astronomiques ont dû par conséquent varier suivant les différentes dénominations. Les attributs des uns ne pouvant pas convenir à ceux des autres.

Il faut encore convenir que les caractères dont nous nous servons à présent sont assez différens de ceux qu'on trouve dans les écrits des Anciens. Il suffit d'en faire la comparaison pour s'en convaincre (1). Je se-

[a] Voyez *Achil. Tat. Isag.* c. 17. = *Macrob. Saturn.* l. 1. c. 21. p. 303. l. 3. c. 12. p. 412. = *Herod.* l. 2. n. 144. = *Diod.* l. 2. p. 143. = *Arist* de Mundo. c. 2. p. 602. = *Plut.* de Iside & Osiride. = *Scholiast.* Apollon. ad l. 3. v. 1376. = *Plin.* l. 2. c. 8. p. 75 & 76. *Apuleius* de Mundo. p. 169. = *Hygin.* Astron. l. 2. c. 42. p. 416. = *Chron. Paschale*, p. 37. D. = *Tim. Locrus* de Animâ Mundi apud Plat. p. 1091. = *Augustin.* de civit. Dei. l. 7. c. 15. = *Voss.* de Idol. l. 1. c. 16. l. 2. c. 27, 31, 32, & 33. = *Plin.* Exercit. p. 1235 & 1236.

En comparant les différens passages de ces Auteurs, on verra combien les anciens Peuples ont varié sur les noms des Divinités qu'ils attribuoient aux Planétes.

(1) Voyez les figures des anciens ca-

rois donc assez porté à regarder les Arabes comme les auteurs de ces changemens, & à croire que nous avons reçu de ces peuples la forme des caractères astronomiques, dont nous faisons présentement usage. Cette conjecture est fondée sur ce que nous désignons les Planétes en Astronomie, & les métaux en Chymie par les mêmes caractères. Or tout le monde convient que la Chymie nous est venue des Arabes. Il y a tout lieu de croire que leur ayant aussi obligation du renouvellement de l'Astronomie, nous avons reçu de ces peuples les signes dont ils se servoient pour l'une & pour l'autre science.

L'usage de faire répondre chaque jour de la semaine à une Planéte est très-ancien. Héro-

ractères rapportés par Saumaise, Plin. Exercit. p. 1235. & suiv. & dans les remarques de M. Huet sur Manilius, l. 5. p. 80.

dote & d'autres Ecrivains attribuent aux Egyptiens l'origine de cette coutume [a]. Il y en a cependant qui la rapportent aux Chaldéens, à Zoroaſtre & à Hyſtape [b]. Quoiqu'il en ſoit, il eſt très-probable que cet uſage aura pris naiſſance en Orient. On ſçait que de tems immémorial les nations Orientales ſe ſont ſervi de ſemaines compoſées de ſept jours [c]. Sans doute que chaque jour de la ſemaine avoit reçu le nom de la Planéte, ſous la dénomination de laquelle les anciens étoient perſuadés qu'il étoit. Il eſt vrai qu'il n'y a nul rapport entre l'ordre que les Planétes ſuivent dans la ſemaine, & leur arrangement dans le Ciel. Plutarque rendoit raiſon de ce déplace-

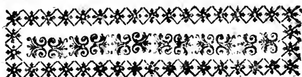
[a] *Herod.* l. 2. n. 82. = *Dion. Caſſius*, Rom. Hiſt. l. 37. p. 42. edit. 1592.

[b] *Salmaſ.* de An. Climact. p. 595, & 596.

[c] Voyez Tom. II. premiere Part. p. 87. & 88.

ment. Son ouvrage eſt perdu. Il n'en reſte que le titre. Je ne m'arrêterai point à expliquer les motifs qu'en alléguent les Aſtrologues, motifs fondés ſur le pouvoir qu'ils attribuent à chaque Planéte ſur chaque heure du jour, en commençant à celle de midi. Il ſuffit d'annoncer de pareilles explications pour en faire ſentir tout le ridicule.





VI. DISSERTATION.

Sur l'évaluation des Monnoies & des Mesures Grecques.

J'AI EU souvent occasion, dans le cours de l'ouvrage que je présente au Public, de parler des Monnoies & des Mesures antiques. Comme c'est aux Grecs que nous sommes redevables de la plupart des connoissances qui nous restent sur l'antiquité profane, c'est presque toujours aussi aux Monnoies & aux Mesures grecques qu'il faut rapporter celles des anciens peuples. J'ai donc cru devoir donner une évaluation de ces Monnoies & de ces Mesures, qui justifiât la proportion

que

que j'ai établie entre elles & les nôtres. D'ailleurs, en consultant cette espéce de table, on sera en état de faire soi-même aisément les réductions que je pourrois avoir omises.

Il n'est peut-être point de matiere qui ait autant exercé les critiques que la dénomination des Monnoies & des Mesures anciennes. Il n'en est peut-être point cependant, qui soit enveloppée d'aussi épaisses ténébres. Je suis bien éloigné de me flatter d'y répandre quelques lumieres. Je me propose seulement de dire ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur un objet si incertain, sans prétendre, en aucune maniere, donner une exclusion absolue aux évaluations qui ont déja été imaginées, & auxquelles je n'ai point cru devoir m'arrêter.



CHAPITRE PREMIER.

Des Monnoies Grecques.

LA VALEUR des Monnoies dépend, comme on le ſçait, de leur titre & de leur poids. Il ſe trouve encore aujourd'hui dans les cabinets des Antiquaires beaucoup de Monnoies grecques en général, & en particulier de Monnoies attiques. Ces dernieres ſont celles dont il eſt fait mention le plus fréquemment dans les anciens Auteurs, & auxquelles, pour l'ordinaire, ils ont rapporté toutes les autres. Nous ſuivrons leur exemple, & nous prendrons pour piéces de comparaiſon les Monnoies attiques. On en a mis pluſieurs à l'eſſai, & on s'eſt aſſuré, par diverſes expériences réitérées, que l'or & l'argent employés par les

Monétaires d'Athènes étoient, à une très-légere différence près, au même titre que l'or & l'argent de nos Monnoies. Ce fait est donc bien constant, & l'on a sur cet article tous les éclaircissemens que l'on peut désirer.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi facile de déterminer quel étoit le poids fixe & précis de ces Monnoies. Presque toutes celles qui nous restent aujourd'hui ont été plus ou moins altérées par l'usage que depuis tant de siécles on en a fait, ou par le laps de tems. Il est en quelque sorte moralement impossible de trouver deux drachmes attiques, par exemple, qui pesent précisément l'une autant que l'autre. Il a donc fallu avoir recours à quelque autre expédient pour s'assurer du poids des Monnoies antiques. De tous ceux que l'on

a imaginés, le plus philosophique sans contredit est celui dont Gassendi fit usage vers le milieu du dernier siécle. L'idée lui en avoit été suggérée par le célébre M. de Peiresc, à qui rien de tout ce qui peut contribuer à l'avancement des connoissances humaines n'échappoit, & qui n'épargnoit, à cet égard, aucune dépense.

On voit à Rome, au palais Farnèse, un Conge antique parfaitement bien conservé. Le Conge étoit chez les Romains une mesure de liquides qui devoit contenir dix livres romaines de vin [a]. Celui dont nous parlons est d'autant plus précieux, qu'il paroît, par l'inscription dont il est chargé, que ce vase avoit été déposé au Capitole, sous le regne de Vespasien, pour servir d'étalon de cette espéce de mesure. M. de Peiresc

[a] *Congius vini decem pondo fiet.* Festus *voce:* Publica pondera. p. 402.

en fit faire un modéle qu'on eut soin de vérifier exactement sur l'original. C'est avec ce modéle, qui n'arriva en France qu'après la mort de M. de Peiresc, que Gassendi fit l'expérience, dont je vais parler.

Il remplit d'eau de puits, qu'il pesa très-scrupuleusement, ce Conge, & trouva qu'il en contenoit six livres quinze onces six gros, poids de Paris. Gassendi, d'après cette expérience, conclut que l'ancienne livre romaine valoit la dixiéme partie de ce poids, c'est-à-dire, onze onces un gros 28 $\frac{4}{5}$ grains, & que par conséquent l'once romaine, qui en étoit la douziéme partie [a], valoit sept gros 32 $\frac{2}{5}$ grains [b].

On sçait que la drachme, qui étoit une Monnoie d'argent, pesoit la huitiéme partie de l'once

[a] *Uncia* . . . .
. . . *in librâ pars est quæ mensis in anno.*
Fanius in carmine de Ponderibus & mensuris.

[b] Vide *Gassend.* in vita Peireskii, l. 2. p. 73.

romaine [a]. L'on connoît le rapport des autres Monnoies attiques à la drachme, ainsi la détermination de l'ancienne livre romaine emporte celle du poids des Monnoies grecques. Mais cette détermination, telle qu'elle a été faite par Gassendi, ne paroît devoir être admise qu'autant qu'on n'auroit rien de plus précis & de plus exact sur l'objet dont il est ici question. Elle suppose en effet que la pesanteur de l'eau de puits, dont ce philosophe s'est servi pour connoître la capacité du Conge Farnèse, est égale à celle du vin, supposition démontrée fausse par l'expérience qui nous apprend que le vin est toujours plus léger que l'eau, & sur-tout que l'eau

[a] Δραχμὴ η τὸ ὄγδοον τῆς οὐγκίας. Hesych. In voce Δραχμὴ.

Drachmæ octo latinam unciam faciunt. Hyeronim. in cap. 4. Ezech.

Uncia fit drachmis bis quatuor. Fannius, loco cit.

de puits, qui de toutes les eaux douces eſt la plus peſante. Ajoutons que le modéle du Conge Farnèſe dont Gaſſendi fit uſage, pouvoit bien n'être pas préciſément de la même capacité que le vaſe original.

Ce furent ces conſidérations qui ſans doute engagerent dans la ſuite M. Auzout, de l'Académie des Sciences, lors d'un voyage qu'il fit à Rome ſur la fin du ſiécle dernier, à répéter l'expérience de Gaſſendi ſur le Conge même du palais Farnèſe. Au lieu d'eau de puits, dont Gaſſendi s'étoit ſervi, M. Auzout employa de l'eau de fontaine très-légere. Le Conge original ſe trouva, dans cette expérience, contenir ſix livres douze onces ſept gros & 48 grains, poids de Paris, d'eau de la fontaine de Trevi [a]. Je crois

[a] Voyez le ſixieme tome des anc. Mém. de l'Acad. des Scienc.

pouvoir conclure de ce fait que l'ancienne livre romaine étoit de la dixiéme partie de ce poids, c'eſt-à-dire, de dix onces ſept gros douze grains, & l'once préciſément de ſept gros dix-neuf grains. J'avoue néanmoins que l'argument tiré de la différence de gravité ſpécifique du vin & de l'eau, milite preſque autant contre l'expérience de M. Auzout que contre celle de Gaſſendi. Le raiſonnement ſembleroit donc devoir nous conduire à évaluer l'once romaine environ à ſept gros $\frac{299}{743}$ grains ſeulement [1]. Voici néanmoins en deux mots les raiſons qui me déterminent en faveur du parti que j'ai cru devoir embraſſer.

Le même M. Auzout dont je

[1] Cette détermination eſt une ſuite du rapport de la peſanteur ſpécifique de l'eau de riviere à celle du vin de Bourgogne, qui réſulte des calculs de M. Eiſenſchmidt dans ſon Traité *de Ponder. & Menſur. veter. Argentorat.* in-12. 1708.

viens de parler, s'aſſura que la livre romaine moderne étoit de dix onces ſept gros douze grains, & l'once de ſept gros dix-neuf grains. Il s'enſuit donc que la livre & l'once romaines d'aujourd'hui ſont parfaitement égales à la livre & à l'once romaines antiques, en ſuppoſant, comme nous l'avons dit, que le Conge romain dût contenir précifément dix livres peſant d'eau de fontaine. Ce parfait rapport entre l'ancienne livre & la moderne (rapport qui ne peut être l'effet du haſard), ſemble démontrer que la livre romaine n'a reçû aucun changement depuis dix-ſept ſiécles & davantage, ſur-tout s'il y a lieu de ſoupçonner que les anciens Romains ignoroient la différence de peſanteur qu'il y a entre l'eau & le vin, ou qu'au moins ils n'y avoient point d'égard dans l'étalonage de leurs meſures, &

c'est ce dont on trouve la preuve la plus claire dans le poëme de Fannius, que nous avons déja cité plusieurs fois [a].

La valeur de l'ancienne once romaine étant une fois bien déterminée, & par conséquent le poids de la drachme attique (qui en étoit la huitiéme partie) l'étant aussi, on aura facilement le poids des autres Monnoies grecques, telles que le talent, la mine & l'obole. La drachme en effet contenoit six oboles, la mine cent drachmes, & le talent soixante mines [b]. Tout

[a] ... *Libræ ut memorant Bessum Sextarius addit,*
Seu puros pendas latices, seu dona Lyæi.
Hæc tamen assensu facili sunt credita nobis,
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec mersi puteis latices, aut fonte perenni
Manantes par pondus habent: non denique vina,
Quæ campi, aut colles nuperve, aut ante tulêre.

[b] Τάλαντον ...... μνῶν ἐστιν ξ'. ἡ δὲ μνᾶ δραχμῶν ρ'. ἡ δὲ δραχμὴ ὀβόλων ἕξ. Suid. *voce* Τάλαντον. t. 3. p. 425. Voyez aussi le commencement de l'Oraison de Démosthène contre Pantænetus.

peut donc ſe réduire à un calcul aſſez court qui donne les valeurs ſuivantes.

	marcs.	onces.	gros.	grains.
Le talent attique peſoit, poids de Paris,	85	0	7	66
La mine	1	3	2	$57 \frac{1}{2}$
La dragme				$65 \frac{3}{8}$
L'obole				$10 \frac{43}{48}$

D'après ce calcul, en ſuppoſant l'argent à cinquante livres tournois le marc,

	livres.	ſols.	deniers.	
Le talent attique valoit, . .	4256	3	8	$\frac{3}{8}$
La mine . .	70	18	8	$8 \frac{71}{96}$
La dragme		14	2	$2 \frac{95}{384}$
L'obole	2			$4 \frac{863}{2304}$

C'eſt à cet abrégé très-ſommaire que je crois devoir borner ce que je me ſuis propoſé de dire ſur l'évaluation des Monnoies Grecques, & ſur le rapport qu'elles peuvent avoir avec les nôtres. Paſſons aux meſures.



CHAPITRE II.

Des Mesures Grecques.

IL EST au moins aussi difficile de déterminer exactement la valeur des Mesures Grecques, que celle des Monnoies. Le Stade, par exemple, étoit chez les Grecs une mesure itinéraire, dont il est parlé à chaque instant dans les Auteurs anciens. Mais ils ne s'accordent en aucune façon sur la détermination de cette Mesure. On voit, en effet, que la longueur du stade a très-fort varié suivant les tems & les lieux. Il n'y avoit pas plus d'uniformité chez les anciens, par rapport à cette mesure, qu'il n'y en a aujourd'hui parmi nous sur la longueur de nos lieues, & en général sur celle de toutes les Mesures itinéraires qui sont actuellement

en usage dans l'Europe. Mais comme il y a chez nous une lieue moyenne, à laquelle on est convenu de rapporter toutes les Mesures du même nom, de même, il y avoit chez les Grecs un stade commun & mitoyen à la détermination duquel je crois devoir me borner ici.

Le stade ordinaire & le plus universellement adopté, contenoit six cens pieds Grecs [a]. Le plèthre, autre espéce de Mesure, faisoit la sixiéme partie du stade [b]. L'arure étoit la moitié du plèthre [c]. L'orgie valoit six pieds [d], & la coudée enfin étoit d'un pied & demi [e]. On sçait que le pied grec surpassoit le pied

[a] Τὸ στάδιον ἔχει πόδας χʹ. Suid. in voce Στάδιον. t. 3. p. 367.

[b] Ἔχει τὸ πλέθρον πόδας ρʹ. Suid. *voce* Πλέτρον.

[c] ἡ ἄρουρα πόδας ἔχει νʹ. Id. *voce* Ἀρουραῖα μάντις.

[d] Δέκα μυριάδες... τῶν ὀργυιῶν... εἶεν χίλιοι στάδιοι. Hérod. l. 4. n. 41.

[e] Πῆχυς.... ὁ εἷς καὶ ἥμισυ ποῦς. Hesych. *voce*. Πῆχυς.

romain de la vingt - quatriéme partie de ce dernier [a]. La détermination des Mesures grecques est par conséquent aussi intimement liée à celle du pied romain, que la fixation des Monnoies attiques l'est à celle de la livre romaine.

Deux Auteurs anciens nous apprennent que l'amphore romaine, espéce de mesure des liquides, puisqu'elle contenoit huit conges, avoit précisément un pied cube romain [b]. L'eau

[a] *Stadium centum viginti quinque nostros efficit passus, hoc est pedes sexcentos viginti quinque.* Plin. l. 2. sect. 21. p. 86.

Or le stade qui, selon qu'on vient de le voir, étoit précisément de 600 pieds grecs, ne pouvoit valoir 625 pieds romains, qu'autant que le pied grec avoit au pied romain le rapport de 25 à 24.

[b] *Quadrantal vocabant antiqui amphoram, quod vas pedis quadrati octo & quadraginta cepit sextarios. Festus voce* Quadrantal.

Quadrantal vini octoginta pondo siet, congius vini decem, pondo siet. Idem, *voce* Publica pondera.

Fes longo spatio, atque alto, latoque notetur; Angulus ut par sit, quem claudit linea triplex. Quatuor, & quadris, medium cingatur inane, Amphora sit cubus.... Fann. *carm. cit.*

que cette mesure contenoit, devoit peser, d'après l'expérience de M. Auzout, 54 livres 7 onces 5 gros & 24 grains, poids de Paris. En supposant, d'après les expériences de M. Eisenschmidt, que la pesanteur de l'eau de la fontaine dont M. Auzout se servit, fût de 371 $\frac{1}{2}$ grains par pouce cube, mesure de pied-de-Roi, la capacité de l'amphore devoit être telle que, selon les régles de la Stéréométrie, son côté fût moindre que onze pouces $\frac{3}{4}$ de ligne, mais plus grand que onze pouces $\frac{2}{3}$ de ligne. Il faudroit par conséquent évaluer le pied romain environ à onze pouces $\frac{17}{24}$ de lignes. Cependant je crois devoir faire avec M. de la Hire le pied romain antique précisément d'onze pouces de Roi. Je renvoie au Mémoire que cet Académicien a donné sur ce sujet, pour y voir les raisons sur

lesquelles cette évaluation est fondée[a]. Je me contenterai seulement d'observer que les Romains n'ont jamais été grands mathématiciens. J'ai prouvé ci-dessus qu'ils ne tenoient aucun compte de l'excès de la pesanteur de l'eau sur celle du vin dans l'étalonage de leurs mesures : ils auront donc bien pû négliger & compter pour rien les trois quarts de ligne ou environ, dont le côté du cube, qui servoit de matrice à leur amphore, surpassoit leur pied linéaire. Cette conjecture paroîtra moins difficile à croire, quand on considérera que, sur la fin du siécle passé, M. Picard reconnut qu'il s'en falloit de plus de 1224 lignes cubes, que l'étalon de la pinte de Paris, dont on se servoit alors, eût la capacité à laquelle les ordonnances avoient

[a] Acad. des Scienc. ann. 1714. M. p. 397.

fixé cette espéce de mesure [a].

Résumons tout ce que nous venons de dire, & formons ce raisonnement d'après les principes que nous avons posés : puisque le pied romain antique valoit 11 pouces de Roi, le pied grec valoit 11 pouces 5 lignes & demie : ainsi

	toises.	pieds.	pouces.	lignes.
Le Stade valoit .	95	2	11	
Le Plèthre . .	15	5	5	10
L'Arure	7	5	8	11
L'Orgie		5	8	9
La Coudée		1	5	$2\frac{1}{4}$

Il résulte de ce calcul que 24 stades ordinaires ne surpassoient que de 9 toises 1 pied 7 pouces, $2\frac{2}{5}$ de ligne notre lieue commune de 2282 toises $\frac{2}{5}$. Je ne dirai rien des autres stades, eû égard au peu d'utilité dont pourroit être une pareille discussion pour l'ouvrage que j'ai entrepris.

Ce seroit ici le lieu de parler

[a] Voyez le Traité de M. Picard, *De Mensur.*

des mesures de grains & de liquides, & des poids dont les anciens Grecs faisoient usage dans leur commerce. Mais nous manquons presque entiérement de points de comparaison pour fixer la valeur de ces poids & de ces mesures. Je crois donc ne devoir dire qu'un mot sur ce sujet.

Fannius, que j'ai déja cité tant de fois, nous apprend que la livre attique étoit à la livre romaine dans le rapport de 75 à 96, ou de 25 à 32[a]. On voit encore dans le même poëte que l'amphore ou *Cadus* attique, qui étoit une mesure de liquides, valoit trois urnes romaines, ou une amphore romaine & demie[b]. Enfin, on lit dans

[a] *Uncia fit drachmis bis quatuor.....*
Unciaque in libra pars est quæ mensis in anno.
Hæc magno latio libra est, gentique togatæ:
Attica nam minor est. Ter quinque hanc denique drachmis,
Et ter vicenis tradunt explerier unam.

[b] *Amphora fit cubus* . . . . . . a

la vie d'Atticus par Cornelius-Népos, que le médimne attique, qui étoit une mesure de grains, valoit six boisseaux romains [a]. On sçait, par le témoignage de Fannius, que le boisseau étoit chez les Romains le tiers de leur amphore, ou pied cube [b].

En réduisant ces poids & ces mesures aux nôtres, par le moyen des évaluations de la livre & du pied des anciens Romains que j'ai données ci-dessus, on trouvera,

1°. Que la livre attique pesoit 8 onces, 4 gros, 7 grains, & $\frac{1}{8}$ poids de Paris.

2° Que le *cadus* attique contenoit un pied 268 pouces cu-

Hujus dimidium fert urna . . . . . .
Attica prætereà dicenda est amphora nobis
Seu cadus. Hanc facies, nostræ si adjeceris urnam.

[a] *Universos frumento donavit, ita ut singulis sex modii tritici darentur; qui modus mensuræ, medimnus Athenis appellatur.* cap. 2.

[b] *Amphora ter ..... capit modium.*

bes $\frac{1}{2}$, ou 41 pintes, une chopine, 2 pouces $\frac{1}{2}$ cubes, mesure de Paris.

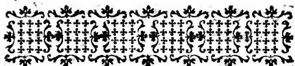
3°. Enfin, que le médimne attique valoit un pied 934 pouces cubes, ou 4 boisseaux, un litron & demi & 9 pouces $\frac{1}{4}$ cubes, mesure de Paris (1).

C'est à ces foibles notions que se réduit à-peu-près tout ce qu'il y a de plus constant sur la matiere que nous avions entrepris d'examiner. Le peu de monumens qui nous restent de l'antiquité, & l'inexactitude sur-

(1) On suppose ici le boisseau de 648 pouces cubes, c'est-à-dire qu'on le considere comme la 144eme. partie du muid de 54 pieds cubes. On suppose de même que le litron & le demi-litron sont précisément la seiziéme & la trente-deuxiéme partie du boisseau de 648 pouces cubes. Je dis au reste, on suppose, attendu que tous ces calculs ne sont point parfaitement conformes aux résultats que donnent les dimensions des étalons cylindriques des mesures dont je parle; dimensions relatives à la capacité que les réglemens ont assigné à ces mesures.

tout des Auteurs anciens, dans ce qu'ils disent sur les monnoies & les mesures en usage de leur tems[1], ne permettent guéres d'espérer de plus grands éclaircissemens.





VII. DISSERTATION.

Sur les Périodes Astronomiques des Chaldéens.

On n'ignore point de quel usage & de quel utilité sont les périodes astronomiques dans la supputation des tems. On sçait aussi que les anciens peuples en avoient imaginé plusieurs dont la durée étoit composée d'un certain nombre de leurs années. Ces périodes étoient différentes, relativement à l'usage auquel elles étoient destinées, & à la forme d'année établie chez les nations qui les avoient imaginées. On nous a conservé le nom de trois fameuses périodes dont l'invention étoit dûe aux Chaldéens :

le *Saros*, le *Néros*, & le *Sosos* [a] Bérose s'en étoit servi pour composer ses calculs chronologiques, & fixer les époques de son histoire de Babylone [b]. C'étoit par ces mesures de tems qu'il avoit réglé & déterminé la durée de cet Empire, & la longueur des regnes des différens Souverains qui l'avoient gouverné.

La valeur du *Saros*, du *Néros*, & du *Sosos* étoit certainement bien connue & bien déterminée dans le tems où Bérose composa son histoire. Mais les anciens monumens des Babyloniens ne subsistent plus aujourd'hui, ni même depuis bien des siécles. Il n'est donc pas étonnant qu'il régne beaucoup de contradictions entre les Auteurs modernes, tant sur le nombre

[a] *Syncell.* p. 17. == *Abyden* apud eumd. pag. 38. C.
[b] *Syncell.* pag. 17. A.

d'années qui composoient ces fameuses périodes, que sur l'usage auquel elles pouvoient être propres. Essayons néanmoins, en rassemblant les différens traits qui se trouvent épars dans les auteurs anciens, de répandre quelques lumieres sur une question si obscure & si difficile.

Il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* étoient des cycles qui renfermoient un certain nombre d'années [a]. On ne doit point écouter quelques écrivains assez récens qui, sans aucun fondement, ont voulu insinuer qu'on devoit réduire les périodes, dont je parle, à des périodes de jours seulement. C'est une chimère qui ne mérite nulle attention. Nous la réfuterons dans un moment. Sans vouloir donc nous y arrêter davantage,

[a] *Berof. Abyden.* & *Syncell.* locis cit.

examinons

examinons quelle a pû être la valeur réelle de ces cycles, & leur usage en astronomie. Commençons par le *Saros:* c'est de toutes les périodes des Chaldéens celle qui paroît avoir été la plus célébre dans l'antiquité. Plusieurs auteurs en ont parlé [a]. Mais ils ne s'accordent point sur la quantité d'années dont cette période étoit formée. Voyons s'il est possible de la déterminer aujourd'hui, & de faire connoître par ce moyen quel pouvoit être l'usage de ce cycle.

Le Syncelle nous dit, d'après Bérose, Abydéne, Alexandre Poly-Histor, &c. que le *Saros* étoit une période de 3600 ans [b]. Nous ne connoissons aucune opération astronomique à laquelle une période

[a] *Beros. Abyden.* & *Syncell.* locis cit. = *Suidas* in Σάροι t. 3. p. 289. *Hesychius* in Σάρος = *Phavorin*, &c.

[b] P. 17. 18 & 39.

de cette espéce puisse s'appliquer. Suidas, auteur contemporain du Syncelle, ou du moins qui lui est peu antérieur, donne au *Saros* une valeur bien différente. Cet auteur dit que c'étoit une période composée de mois lunaires, dont la somme totale donnoit 18 ans & demi[a]. Suidas ne cite aucun auteur ancien pour garant de ce fait, & ne nous apprend point d'après quelle autorité il donne au *Saros* une valeur si différente de celle qu'on vient de voir. En accordant même à Suidas que le *Saros* pouvoit être composée de 222 mois lunaires, on ne voit point de quelle utilité pourroit être une pareille période.

On pourroit soupçonner, il est vrai, qu'il y a erreur dans le texte de Suidas, & qu'au lieu de 222 mois lunaires, on de-

[a] *In* Σάροι t. 3. p. 289.

vroit y lire 223. On peut même invoquer un passage de Pline pour appuyer cette conjecture. Pline, en effet, a eu connoissance d'une période composée de 223 mois lunaires [a]. Dans toutes les éditions antérieures à celles du P. Hardouin, il s'étoit introduit une leçon vicieuse qui avoit empêché sans doute qu'on ne fît attention à la valeur & au mérite de cette période. On ne lisoit autrefois dans le texte de Pline que 222 mois. M. Halley, qui pour avoir été un des grands astronomes de son siécle, n'en étoit pas moins recommandable par sa profonde érudition, est le premier qui se soit apperçu de la leçon fautive des imprimés de Pline. Il proposa la restitution de ce passage vicié, & de lire 223 mois au lieu de 222 [b].

[a] L. 2. sect. 10. pag. 79.

[b] Transf. Philos. N°. 194. ann. 1692. p. 535. = Acta Erudit. Lip. ann. 1692. p. 529.

Ce qui n'étoit qu'une conjecture de la part de ce sçavant homme, s'est trouvé par les recherches & les découvertes qu'on a faites depuis, être la véritable leçon de Pline [a]. Il n'est donc plus douteux aujourd'hui que Pline a eu connoissance d'une période astronomique composée de 223 mois lunaires synodiques. M. Halley a voulu identifier, d'après Suidas, cette période avec le *Saros* des Chaldéens, & voici la conclusion qu'il en tire.

En démontrant que la valeur du *Saros* devoit être fixée à 223 mois lunaires synodiques, c'est-à-dire, de 29 jours & demi chacun, il en résulte, dit M. Halley, que ce cycle renfermoit près de 18 de nos années; calcul, ajoute-t-il, qui s'accorde assez avec la valeur que Suidas

[a] Voyez la note du P. Hardouin, *loco cit.*

donne au *Saros* [a]. Cette découverte, continue M. Halley, met dans tout son jour l'habileté des astronomes de Chaldée. En effet, cette période fournit un moyen très-facile de prédire les éclypses de Soleil & de Lune entre les limites d'une demi-heure d'erreur seulement [b]. Diodore étoit donc peu instruit, quand il a avancé que les Chaldéens n'avoient qu'une théorie fort imparfaite des éclypses de Lune, & qu'ils n'osoient les déterminer ni les prédire. [c].

Tel est le raisonnement de M. Halley; mais je crois ses conjectures beaucoup plus ingénieuses que solides. Le témoignage de Suidas n'étant appuyé du suffrage d'aucun auteur de l'antiquité, ne peut balancer celui de Bérose ni des autres

[a] *Suprà loco cit.*
[b] Voyez l'éloge de M. Halley, Acad. des Sciences, ann. 1742. H. pag.
[c] L. 2. p. 145.

écrivains qui donnent 3600 ans au *Saros*. D'ailleurs Suidas assigne à la révolution totale du *Saros*, non pas 18 ans, mais 18 & demi; & l'on sçait qu'en astronomie, il faut beaucoup moins de six mois pour déranger tout le résultat d'une période. Enfin, Suidas ne donne au *Saros* que 222 mois lunaires, & non pas 223. C'est envain qu'on veut corriger le texte de cet auteur par celui de Pline. Rien ne nous peut faire soupçonner que ce dernier ait eu en vûe le *Saros* des Chaldéens. Je suis persuadé que cette période étoit à la vérité composée d'un certain nombre de mois lunaires; son nom seul l'indique (1): mais je ne vois pas qu'il soit pos-

(1) Le nom de *Saros*, donné à cette période, suffiroit seul pour prouver qu'elle étoit composée de mois lunaires. Le mot *Saros* en effet répond exactement au mot Chaldéen *Sar*, qui signifie *menstruus*, ou *lunaris*.

ſible aujourd'hui de déterminer quel étoit préciſément ce nombr e (¹). Il faut donc abandonner la recherche du *Saros*, puiſqu'on ne doit jamais eſpérer d'en connoître la valeur, & par conſéquent l'uſage. Paſſons à l'examen des autres périodes Chaldéennes, c'eſt-à-dire, du *Néros* & du *Soſos*.

La révolution du *Néros* étoit de 600 ans [a]. Independamment des Auteurs que j'ai déja cités, Joſephe l'hiſtorien paroît avoir eu connoiſſance de cette période. Voici comme il s'exprime, en parlant de la longue durée de la vie des premiers Patriarches : » Entre autres vûes que

(¹) Quand même on accorderoit à M. Halley qu'il faut lire dans Suidas 223 mois lunaires, ſon raiſonnement n'en ſeroit pas plus juſte. M. le Gentil en effet a démontré l'imperfection totale & abſolue de cette période ſi vantée par M. Halley. Acad. des Scienc. ann. 1756. M. p.

[a] *Syncell.* p. 17. = *Abyden.* apud eumd. p. 38. C.

» Dieu avoit eu, dit-il, en ac-
» cordant aux premiers Patriar-
» ches une vie auſſi longue que
» celle qui nous eſt atteſtée par
» les Livres ſaints, il vouloit
» leur fournir le moyen de per-
» fectionner la Géométrie &
» l'Aſtronomie qu'ils avoient in-
» ventées : car, ajoute-t-il, ils
» n'auroient pû prédire avec ſû-
» reté *les mouvemens des Aſtres*,
» s'ils avoient vécu moins de
» 600 ans, attendu que c'eſt en
» cet eſpace de tems que s'ac-
» complit la *grande année*. [a] ».

[a] Voici les termes dans leſquels Joſephe s'énonce : Ἅπερ οὐκ ἀσφαλῶς αὐτοῖς προειπεῖν μὴ ζήσασιν ἑξακοσίους ἐνιαυτούς : Διὰ τοσούτων γὰρ ὁ μέγας ἐνιαυτὸς πληροῦται. Antiq. l. 3, c. 3. p. 17.

» Leſquelles choſes (c'eſt-à-dire, la » *Géométrie* & l'*Aſ-* » *tronomie*) ils (les » *Patriarches*) n'au- » roient pû prédire » avec certitude, s'ils » avoient vécu moins » de 600 ans ; car la » *grande année* s'ac- » complit en cet eſ- » pace de tems. ».

Il eſt aiſé de s'appercevoir que Joſephe ne s'énonce pas exactement dans ce paſſage ; car quoiqu'on voie bien que le verbe προειπεῖν, *prédire*, a rapport à

Josephe, comme on le voit, a donc eu connoissance de ce que les anciens appelloient une *grande année*, c'est-à-dire, d'une période astronomique qu'il dit avoir été composée de 600 ans. Tout nous porte à croire que c'est du *Néros* des Chaldéens dont Josephe a voulu parler; car je ne vois aucun autre peuple dans l'antiquité chez lequel une pareille période ait été en usage. Avant que de s'appliquer à développer la propriété de ce cycle de 600 ans, il est à propos d'examiner celle du *Sosos*, attendu que le *Néros* doit son origine au *Sosos*, comme je me flatte de le démontrer.

Les anciens nous disent que

l'astronomie dont il est parlé dans la phrase précédente, comme il y est question aussi de la géométrie, cette maniere de s'exprimer présente un sens louche & défectueux; & c'est pour faire entendre la pensée de Josephe, que j'ai ajouté les *mouvemens des astres*, dont on doit supposer qu'il a voulu parler.

le *Sosos* étoit composé de 60 années [a]. Cette période, la premiere sans contredit dont les Chaldéens ayent fait usage, étoit fort imparfaite, puisqu'après sa révolution, elle ne ramenoit les mois lunaires qu'à un dixiéme de mois près. On aura donc cherché à la rectifier & à la perfectionner. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. En doublant le *Sosos*, c'est-à-dire, en donnant à cette période 120 ans, au lieu de 60, on avoit le retour des mois lunaires à deux dixiémes de mois près. En multipliant ce cycle autant de fois qu'il fut nécessaire pour obtenir les retours précis du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel, on parvint à former une période de 600 ans, c'est-à-dire, le *Néros*. Ce dernier cycle, en effet,

[a] *Syncell.* p. 17. = *Abyden.* apud eumd. pag. 38. C.

n'eſt autre choſe que le produit du *Soſos*, ou de la période de 60 ans multipliée par 10. Il n'a pas fallu, comme on le voit, beaucoup de réflexions ſur la valeur, & la propriété du *Soſos*, pour en déduire le *Néros* (1).

L'illuſtre Jean-Dominique Caſſini eſt, je crois, le premier qui ait apperçu le mérite du *Néros*. C'eſt, au jugement de ce grand aſtronome, une des plus belles périodes que l'on ait encore inventées. Il en réſulte que les années ſolaires des Chaldéens étoient chacune de 365 jours, 5 heures, 51′ & 36″ a. Cette période nous fait connoître encore que les aſtronomes de Chaldée avoient déterminé, à une ſeconde près, la durée

(1) Tous ces faits ſont beaucoup mieux développés, & exactement démontrés dans un Mémoire de M. le Gentil. Voy. Académie des Sciences, ann. 1756. M.

a Anciens Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8. p. 5.

du mois lunaire, aussi exactement que les astronomes modernes l'ont pû faire [a]. En effet 600 années de 365 jours, 5 heures, 51′ & 36″, font 7421 mois lunaires, dont chacun est de 29 jours, 12 heures, 44′ 3″, moins 7 tierces & 18 quartes. On doit donc regarder les 219146, jours ou, ce qui revient au même, les 7200 mois solaires qui forment la période dont je parle, comme équivalents précisément à 7421 mois lunaires. Or c'est à cet espace de tems qu'on peut fixer l'époque du retour du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel ; en un mot le *Néros* des Chaldéens étoit, par rapport aux mois solaires & aux mois lunaires, exactement ce qu'est la période Victorienne par rapport au *nombre d'or* & au *cycle solaire* [b].

[a] Id. Ibid.

[b] Anc. Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8, p. 5.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer préciſément le ſiécle au-

Je ſuis obligé d'avertir que ce n'eſt pas au *Néros* des Chaldéens, que M. Caſſini applique les calculs & les réflexions qu'on vient de lire ; c'eſt à la *grande année* dont parle Joſephe. Mais comme cette période me paroît être la même que le *Néros* des Chaldéens, & y avoir un rapport évident, j'ai cru pouvoir tranſporter & appliquer les recherches de ce grand aſtronome à cette période dont j'ai déja dit que l'invention ſemble être dûe aux Chaldéens, puiſqu'on n'en trouve point de ſemblable chez aucune autre nation de l'antiquité.

M. Caſſini même, pour le dire en paſſant, a voulu faire remonter juſqu'aux premiers âges l'uſage de cette période de 600 ans. Mais Joſephe ne le dit point, & quand il le diroit, on ſeroit toujours en droit de lui objecter qu'il a voulu ſe prévaloir d'une découverte très-poſtérieure pour l'appliquer contre toute eſpéce de vraiſemblance à des tems fort antérieurs. En effet, une pareille invention ſuppoſe une multitude de connoiſſances qui n'ont très-certainement pas pû être le partage des premiers âges. Ce qu'on a vu dans la premiere & dans la ſeconde Partie de cet ouvrage ſur l'imperfection où étoit alors l'Aſtronomie, ne ſouffre pas, je crois, le doute le plus léger ſur l'époque de cette période, qui probablement n'a été inventée que dans les derniers tems de la Monarchie Babylonienne.

quel les astronomes de Chaldée ont inventé & mis en usage le *Néros*. Je me contenterai simplement de faire remarquer que ce cycle devoit être connu & reçu dans la Chaldée quelque tems avant Bérose. Cet historien, comme je le disois il n'y a qu'un moment, s'en étoit servi pour arranger ses calculs chronologiques, & l'on sçait que Bérose écrivoit dans le troisiéme siécle avant Jesus-Christ [a]. Je penserois donc que cette période aura pû être inventée sur la fin de l'Empire de Babylone. C'est au surplus la date la plus ancienne qu'on puisse lui donner [b]. On a vu ailleurs quelle avoit été, jusqu'au regne de Nabonasar, l'imperfection

[a] *Tatian.* adverſ. Grec. Orat. p. 273. *Syncell.* p. 16. D.

[b] Voyez *le Syncell.* p. 207. Nabonasar régnoit vers l'an 747, avant Jesus-Christ.

de l'aſtronomie dans la Chaldée [a].

Il me reſte maintenant à dire un mot du ſentiment des écrivains qui ont voulu conteſter la valeur que j'ai cru devoir aſſigner au *Saros*, au *Soſos* & au *Néros*. Ils ont prétendu que tous ces différens cycles étoient des périodes formées d'un certain nombre de jours plutôt que d'une certaine quantité d'années. Deux moines Grecs, nommés l'un Annianus & l'autre Panodorus, ſont, je crois, les premiers qui aient voulu accréditer ce ſyſtême [b]. Ils écrivoient l'un & l'autre vers l'an 411 de l'Ere chrétienne [c]. Mais une ſimple réfle-

[a] Voyez la prem. Part. Tom. II. L. III. c. 2. pag. 83. & 84. art. 2. p. 215. & 216. = Voyez auſſi la troiſ. Part. T. 5. L. III. chap. 2. art. 1. page 192. 193. & ſ.

[b] *Apud Syncell.* p. 34. & 35. = Voyez auſſi *Scaliger*, not. in Gr. *Euſeb.* Chron. p. 446. Col. B.

[c] Voyez les notes du P. Goar. ad Syncell. p. 33. Col. B.

xion va faire ſentir que leurs idées à cet égard ne doivent être d'aucun poids.

Quelle comparaiſon en effet peut-on faire entre Béroſe, qui dit formellement que le *Saros*, le *Néros* & le *Soſos* étoient des périodes d'années, & deux moines Grecs inconnus qui, 700 ans environ après le ſiécle auquel cet auteur a écrit, veulent faire entendre le contraire, & inſinuer que tous ces différens cycles n'étoient composés que d'un certain nombre de jours. Béroſe, contemporain d'Alexandre, eſt né & a vécu dans la Chaldée. A portée de puiſer dans les ſources originales qui ſubſiſtoient encore de ſon tems, il étoit en état plus que perſonne de connoître la valeur des périodes qu'il employoit. C'eſt en un mot d'après les anciens monumens de ſa nation, qu'il en a composé

l'hiſtoire ; hiſtoire que Pline, Joſephe, Clément Alexandrin, Euſébe, le Syncelle & pluſieurs autres citent très-ſouvent dans leurs écrits. D'ailleurs Béroſe n'eſt pas le ſeul écrivain de l'antiquité qui ait dit que les périodes dont je parle, étoient des périodes d'années. Euſébe qui étoit ſi verſé dans l'hiſtoire des anciens peuples, l'a reconnu [a]. Joſephe, comme on l'a déja vu, dépoſe auſſi du même fait. On peut joindre à tous ces témoignages celui de Suidas. Il s'accorde avec tous les auteurs que je viens de citer, à dire que ces périodes étoient formées d'un certain nombre d'années [b].

Les deux moines Grecs dont il eſt ici queſtion, ne s'appuyoient ſur aucun monument de l'antiquité pour métamorphoſer les périodes dont je par-

[a] Voyez *Syncell.* p. 17. 34. & 35.
[b] *In* Σαροι t. 3. p. 289.

le en cycles de jours. C'étoit de leur part une pure conjecture. Voici, à ce que j'imagine, ce qui pouvoit les avoir portés à propoſer cette idée.

Béroſe, en compoſant ſon hiſtoire, n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. On ſçait que pluſieurs peuples avoient alors la manie de vouloir être regardés chacun comme la plus ancienne nation qu'on connût dans l'univers. L'antiquité de date étoit enviſagée, dans les ſiécles dont je parle, comme la diſtinction la plus glorieuſe dont un peuple pût ſe prévaloir. On ne ſçauroit concevoir, pour le dire en paſſant, combien cette folle ambition a fait de tort à la vérité de l'hiſtoire, & quel dérangement elle a cauſé dans la chronologie des anciens peuples. Les Babyloniens étoient du nombre de ceux qui vouloient ſe piquer de la plus haute

antiquité. A les entendre, ils ſubſiſtoient en corps de nation depuis 470000 ans [a]. Béroſe s'attacha dans ſon hiſtoire à ſoutenir & à faire valoir cette ridicule prétention. Pour y donner quelque couleur, & rendre probables les calculs énormes qu'il préſentoit, il prétendit les appuyer ſur les périodes aſtronomiques dont il eſt ici queſtion. Il imagina en conſéquence une ſuite de Rois fabuleux dont les regnes rempliſſoient la durée prodigieuſe de ſiécles qu'il aſſignoit à l'empire Babylonien (1).

Les Moines Grecs dont je viens de parler, étoient révoltés, & avec raiſon, des calculs monſtrueux que Béroſe préſentoit dans ſon hiſtoire. Leur idée

[a] *Diod.* l. 2. p. 145. Je ferai voir le peu de fondement de cette ridicule prétention dans la Diſſertation ſuivante.

(1) Je traiterai cet objet avec plus d'étendue & de diſcuſſion dans la Diſſertation ſuivante.

fut donc, pour ramener les annales de Babylone à quelque sorte de vraisemblance, de convertir les périodes dont Bérose appuyoit ses calculs, en de simples périodes de jours. Par ce moyen, ils croyoient pouvoir tout concilier. Ils blâmoient même Eusébe de n'avoir pas usé d'une semblable méthode [a]. Mais si ces bons Moines avoient réfléchi un moment sur le motif qui animoit Bérose en écrivant, & sur le but que cet imposteur s'étoit proposé, ils auroient reconnu aisément que, quoique ses calculs fussent absurdes & monstrueux, il n'y avoit cependant rien à changer dans la valeur des mesures de tems qu'il avoit employées. La preuve que ces périodes Chaldéennes étoient réellement composées d'années & non pas

[a] Apud *Syncell.* p. 34. & 35.

de jours, c'est que Bérose s'en étoit servi. Car il auroit travaillé, contre sa propre intention, à découvrir la chimére des Babyloniens sur leur antiquité, si le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* n'eussent été que des cycles de jours.





VIII. DISSERTATION.

Sur les Antiquités des Babyloniens, des Egyptiens & des Chinois.

C'ÉTOIT, comme on l'a vu dans la Dissertation précédente, la manie de la plupart des anciens peuples de prétendre faire remonter leur origine à des tems infinis. Les Babyloniens, les Egyptiens & les Scythes étoient ceux qui particuliérement se piquoient de la plus haute antiquité. A les entendre, ils existoient en corps de nation depuis des milliers de siécles. Les Babyloniens se vantoient d'avoir observé le cours des astres depuis 473 mille ans [a],

[a] *Diod.* l. 2. p. 145.

& les Egyptiens depuis cent mille [a]. A l'égard des Scythes, ils se prétendoient plus anciens que les Egyptiens [b]. On pourroit mettre encore dans cette classe les Phrygiens [c] & les Phéniciens [d]. Chaque peuple, en un mot, s'efforçoit autrefois d'entasser siécles sur siécles, & de faire montre de l'ancienneté de son origine. Mais lorsqu'on veut approfondir les fondemens de ces prétendues antiquités, on est fort étonné de voir qu'elles ne portent sur rien de certain, ni même de vraisemblable. Il y a plus. On voit que tous ces énormes calculs sont d'une invention assez moderne.

Il ne paroît pas en effet que, jusqu'au tems des conquêtes d'Alexandre, les annales des

[a] *Augustin* de Civit Dei. l. 18. chap. 40.
[b] *Justin*. l. 2. c. 1. p. 56.
[c] Voyez *Hérod*. l. 3. n. 2.
[d] *Syncell*. p. 17. D.

Babyloniens, ni même celles des Egyptiens remontassent bien haut. C'est un fait qu'il est facile de prouver par le témoignage d'Hérodote, de Ctésias, de Xénophon, de Platon, d'Aristote, & en un mot de tous les auteurs qui ont écrit avant les conquêtes d'Alexandre.

Il est bien souvent question des Babyloniens dans Hérodote. Il avoit même voyagé chez ces peuples. On ne trouve cependant dans ses écrits nul vestige de cette prodigieuse antiquité dont les Babyloniens, au rapport d'écrivains beaucoup plus récens, se vantoient. Au contraire il ne donne que 520 ans de durée à l'Empire Assyrien, qu'on sçait avoir été autrefois confondu avec l'Empire Babylonien; & il n'y a pas d'apparence qu'Hérodote en parlât autrement dans son histoire particuliere de l'Assyrie. Car nous

ne voyons pas qu'aucun écrivain se soit jamais appuyé sur cet ouvrage pour faire remonter plus haut l'origine de la Monarchie Assyrienne.

Ctésias écrivoit peu de tems après Hérodote. On sçait qu'il avoit fait un fort long séjour dans la Perse. Cet auteur, celui de toute l'antiquité qui ait assigné à l'Empire Assyrien la plus longue durée, ne la fait monter cependant qu'à un peu plus de mille quatre cens ans [a].

Xénophon, qui a eu tant de fois occasion de parler des Assyriens & des Babyloniens, ne dit rien qui puisse donner à penser que de son tems on regardât l'origine de ces peuples comme si prodigieusement ancienne. On doit tirer la même induction des écrits de Platon & de ceux d'Aristote. L'un & l'autre de ces philosophes parlent souvent

[a] *Diod.* l. 2. p. 142.

des Assyriens & des Babyloniens; mais il n'est fait nulle mention dans leurs écrits de ces milliers de siécles dont j'examine ici l'existence & la réalité. On voit même à l'égard d'Aristote qu'en général il étoit assez porté à mettre au rang des fables tout ce qu'on débitoit sur l'histoire d'Assyrie & de Babylone [a]. Enfin, je le répéte, on ne trouve nulle trace de ces antiquités chimériques dans les auteurs qui ont précédé les conquêtes d'Alexandre.

Je crois en pouvoir dire à peu près autant des antiquités Egyptiennes. Quelques auteurs, comme on vient de le voir, parloient d'une durée de cent mille ans. Platon cependant nous dit que du tems de Solon ceux des prêtres Egyptiens qui se prétendoient le mieux instruits des antiquités

[a] De Rep. liv. 5. chap. 10. pag. 404. E.

de leur nation, n'en faisoient remonter l'origine qu'environ à neuf mille ans[a]. Hérodote voyagea en Egypte cent ans environ après Solon. Cet espace de tems avoit suffi pour donner à la vanité & à l'erreur lieu de faire du progrès. Il rapporte en effet que de son tems les prêtres de Thébes donnoient à la durée de leur Monarchie 11340 ans[b]. Ces deux calculs, tels que Platon & Hérodote les présentent, sont certainement de beaucoup trop forts. Il y a de l'erreur, & nous en expliquerons la cause dans un moment. Néanmoins quelle comparaison peut-on faire entre cette durée & celle dont, au rapport de quelques écrivains postérieurs, les Egyptiens se vantoient ? Il est donc prouvé par le témoignage de la plus haute & de la plus saine antiquité,

a In Tim. pag. 1044.
b L. 2. n. 142.

que c'eſt dans le tems modernes ſeulement que les Babyloniens & les Egyptiens ont commencé à faire parade de ces milliers de ſiécles dont j'ai parlé ci-deſſus. Il s'agit maintenant d'indiquer la ſource, & de marquer l'époque de ces ridicules prétentions.

Béroſe d'un côté, & Manéthon de l'autre, ſont inconteſtablement les auteurs, & ſi on peut le dire, les fabricateurs de toutes ces merveilleuſes antiquités. Ce n'eſt en effet que depuis la publication de leurs ouvrages qu'on commence à trouver dans les auteurs anciens des traces de cette durée exceſſive attribuée à la Monarchie des Babyloniens & à celle des Egyptiens. Béroſe, prêtre Chaldéen, écrivoit environ vers l'an 280 avant Jeſus-Chriſt, un peu avant le regne d'Antiochus Soter [a].

[a] *Tatian*, adverſ. Græc. Orat. p. 273.

Manéthon, prêtre d'Egypte, étoit contemporain de Bérose, puisqu'il dédia son histoire à Ptolomée Philadelphe [a], qui monta sur le trône d'Egypte l'an 284 avant l'Ere chrétienne. Il est assez vraisemblable néanmoins que l'ouvrage de Manéthon n'a paru qu'après celui de Bérose. Je serois même très-porté à croire avec le Syncelle que Manéthon n'a songé à étendre la durée de l'Empire Egyptien qu'à l'imitation de Bérose, & pour ne pas faire paroître sa nation trop moderne en comparaison des Babyloniens [b]. Disons encore que Bérose & Manéthon avoient écrit en Grec, circonstance qui n'est point à négliger dans la question que nous agitons, comme on le verra dans un moment. Reste à développer les motifs qui ont pû dé-

[a] *Syncell.* p. 16.
[b] Ibid.

terminer ces deux écrivains à fabriquer la chronologie monſtrueuſe qui réſultoit de leurs annales, ou pour mieux dire, du ſimple catalogue des Rois qu'ils diſoient avoir occupé le trône d'Egypte & de Babylone; car, ainſi que je le démontrerai plus bas, Béroſe & Manéthon, pour appuyer leurs chiméres, ne produiſoient point d'autres titres qu'une ſimple liſte de Rois.

Je crois, ſans héſiter, pouvoir attribuer à une vanité mal entendue cette antiquité incroyable à laquelle Manéthon & Béroſe faiſoient remonter l'origine de leur nation. Dans le tems que ces deux écrivains compoſerent leurs annales, les Egyptiens & les Babyloniens étoient également ſoumis à la domination des Grecs. Béroſe & Manéthon chercherent vraiſemblablement à ſe dédomma-

ger par la prééminence d'origine & par le mérite de l'ancienneté, de l'avantage réel que les Grecs avoient alors ſur les peuples de l'Aſie & de l'Egypte. Car ſelon que je l'ai déja fait remarquer plus d'une fois, on étoit alors fort jaloux de l'ancienneté d'origine. Chacun vouloit s'en attribuer la préférence: c'étoit à qui dateroit de plus loin. Béroſe & Manéthon, en choiſiſſant la langue Grecque préférablement à leur langue naturelle pour écrire leurs hiſtoires, vouloient donc mettre les Babyloniens & les Egyptiens à portée de reprocher à leurs vainqueurs la nouveauté d'origine, en oppoſant au peu d'étendue qu'avoit l'hiſtoire de ces habitans de l'Europe, des milliers de ſiécles [a].

Mais il faut en convenir, le ſtratagême dont ils uſerent étoit

[a] Voyez *Syncell.* p. 16.

bien groſſier, & ne pouvoit faire illuſion qu'à des peuples auſſi peu inſtruits de l'antiquité que l'étoient les Grecs. Voici le moyen qu'employa Béroſe pour attribuer à ſa nation une durée de 473000 ans. Les aſtronomes de Chaldée avoient imaginé certains cycles pour déterminer le retour périodique des aſtres au même point du Ciel. Ces Cycles, comme on l'a vu dans la Diſſertation précédente, embraſſoient pluſieurs ſiécles. Que fit Béroſe ? Pour établir l'antiquité qu'il vouloit donner à ſa nation, au lieu de dire qu'un Roi avoit régné tant d'années ; il dit qu'il avoit régné pendant tant de *Saros*. C'eſt ainſi qu'il fit monter la durée des regnes des dix premiers Rois Babyloniens à 436000 ans [a]. De pareils calculs annoncent aſſez par

[a] *Syncell.* p. 17, 18 & 39.

eux-mêmes ce qu'on en doit penser. Leur peu de vraisemblance a frappé même les auteurs payens. Voici comment Diodore de Sicile s'en explique : » On n'ajoutera pas aisé-» ment foi, dit-il, à ce que les » Chaldéens avancent sur l'an-» cienneté de leurs premieres » observations astronomiques ; » car ils disent qu'elles ont com-» mencé 473 mille ans avant le » passage d'Alexandre en Asie [a] ». » Joignons au témoignage de Diodore celui d'Epigénes, que Pline assure avoir été un auteur d'un très-grand poids (1). Cet Epigénes, qui écrivoit vraisemblablement sous Auguste, assuroit que les observations astronomiques des Chaldéens ne remontoient pas au-delà de 720 ans [b]. On voit donc que les

[a] L. 2. page 145.

(1) *Epigenes gravis auctor imprimis.* l. 7. sect. 57. p. 413.

[b] Apud Plin. loco cit.

bons esprits de l'antiquité même profane ont eu assez de critique pour sentir l'imposture de Bérose.

Cet auteur avoit cependant cherché à étayer ses calculs du mieux qu'il lui avoit été possible. Afin de leur donner plus de crédit, il se vanta d'avoir trouvé à Babylone des mémoires qui remontoient à 150 mille ans d'antiquité [a]. Cependant, malgré cette belle découverte, Bérose n'avoit pu parvenir à remplir par des faits & par des événemens détaillés, l'espace qu'il prétendoit s'être écoulé depuis la fondation de la Monarchie Babylonienne jusqu'à Nabonassar, qui ne monta sur le trône que l'an 747 avant J. C. C'en étoit assez pour rendre plus que suspect tout ce que Bérose vouloit faire remonter au-delà de cette époque. L'imposture a ses

[a] *Syncell.* p. 14. & 28.

ressources, & ne manque pas ordinairement de défaites. Pour se tirer d'un pas si embarrassant, & afin de justifier le vuide immense que présentoit l'histoire de Babylone, Bérose avança que Nabonassar entêté d'un fol orgueil, & dans l'idée de passer chez la postérité pour le premier Souverain de Babylone, avoit supprimé tous les monumens historiques de sa nation [a]. C'est ainsi que Bérose crut pouvoir justifier les lacunes & le manque de faits qu'on étoit bien en droit de lui reprocher.

Les imposteurs sont sujets à se déceler eux-mêmes. D'un côté Bérose s'excuse du vuide qu'on trouve dans son histoire, sur ce que Nabonassar avoit détruit tous les monumens des Rois ses prédécesseurs, & de l'autre, il assure avoir trouvé à Babylone des mémoires qui re-

[a] Apud *Syncell.* p. 207.

montoient à 150 mille ans d'antiquité. L'un de ces deux récits est certainement faux & controuvé. Disons mieux : La suppression de tous les monumens historiques des Babyloniens, faite par Nabonassar, est un conte imaginé par Bérose pour colorer l'impossibilité où il s'étoit trouvé de remplir d'une maniere satisfaisante les tems antérieurs au regne de ce Prince. Mais c'est trop insister sur une chimére inconnue, selon que je l'ai déja dit, à la plus haute & à la plus saine partie de l'antiquité. Il paroît au contraire prouvé que les Babyloniens ont ont été fort peu soigneux d'écrire leur histoire. Leurs observations astronomiques ont même été fort inexactes jusqu'au regne de Nabonassar. C'est depuis ce Monarque seulement que les Babyloniens ont com-

mencé à mettre quelque ordre dans leur chronologie, & à écrire exactement la date & la suite de leurs observations célestes[a]. Ces faits paroissent constans, non-seulement par le témoignage des anciens historiens, mais encore par celui des plus célébres astronomes de l'antiquité. Hipparque, Timocharès, Aristylle, Ptolémée, &c. qui avoient examiné avec beaucoup de soin les monumens des anciens peuples, ne parlent d'aucune observation astronomique antérieure au regne de Nabonassar[b].

Discutons à présent la source des antiquités Egyptiennes. Elle n'est ni plus pure, ni plus authentique que celle des antiquités Babyloniennes. Elle ne remonte pas même absolument

[a] Voyez *Syncell.* p. 207.

[b] Voyez *Marsh.* p. 474. = *Stanley* de Chald. Philos. sect. 1. c. 1. p. 1110.

aussi haut. C'est, comme je crois l'avoir déja prouvé, Manéthon qui en est incontestablement l'auteur [a]. Ce prêtre Egyptien, pour donner couleur à ses impostures, a employé un autre artifice que celui dont Bérose avoit fait usage; mais il n'est pas plus difficile d'en découvrir le foible.

Les Egyptiens, ainsi que la plupart des anciens peuples, prétendoient avoir été gouvernés originairement par les Dieux. Manéthon profita de cette opinion populaire pour établir les antiquités de sa nation. Selon lui l'Egypte avoit d'abord été gouvernée par un grand nombre de Dieux [b], dont quelques-uns avoient régné chacun plus de 1200 ans [c]. Manéthon faisoit même une épo-

[a] *Suprà*, p. 220.
[b] *Syncell.* p. 18.
[c] *Diod.* l. 1. p. 30.

que particuliere du regne de Vulcain, le premier de ces Dieux, qui, selon sa chronique, avoit gouverné l'Egypte pendant neuf mille ans [a]. C'est d'après ce calcul sans doute, que Diodore a dit que les Egyptiens assignoient au regne des Dieux un espace de 18 mille ans [b]. Encore le terme est-il modeste, car selon d'autres chroniques, le Soleil, auquel on faisoit honneur d'avoir gouverné le premier l'Egypte, y avoit régné pendant 30 mille ans [c]. Ce regne des Dieux étoit, comme on le sent, une ressource excellente pour allonger la durée de l'Empire Egyptien autant qu'on le jugeoit à propos. Car je l'ai déja dit, les uns la portoient à cent mille ans [d], d'autres

[a] *Syncell.* p. 18.
[b] L. 1. 53.
[c] *Syncell.* p. 51.
[d] *August.* de Civit. Dei. l. 18. chap. 40.

à 48863 [a] ; quelques-uns à 36525 [b], & enfin à 33 mille, à 23 mille, à 10 mille, &c. [c]. Il est vrai que les prêtres Egyptiens, pour autoriser leurs mensonges, avançoient que depuis l'origine de leur Monarchie, ils avoient observé 373 éclipses de Soleil, & 832 de Lune [d]. Mais la réflexion que j'ai faite ci-dessus sur le peu de ressources qu'Hipparque, Ptolémée, &c. avoient trouvées dans les mémoires astronomiques des Babyloniens, suffit pour détruire toutes ces fausses allégations. On n'a point connu en effet dans l'antiquité de plus anciennes observations que celles des Babyloniens [e]. Elles ne remontoient néanmoins qu'environ à

[a] *Diog. Laert.* in Prœm. segm. 2.

[b] *Syncell.* p. 51. C.

[c] *Diod.* l. 1, p. 53. 89. 26. 28.

[d] *Diog. Laert.* loco cit.

[e] *Simplicius* in lib. 1. Aristotel. de Cælo. fol. 27. *Recto* in l. 2, fol. 117. *verso*.

l'an 747 avant l'Ere chrétienne [a].

Le ſecond moyen que Manéthon mit en œuvre pour allonger la durée de la Monarchie Egyptienne étoit un peu moins groſſier que celui dont je viens de parler. On a vu ailleurs qu'originairement l'Egypte, de même que toutes les autres contrées de l'Univers, avoit été partagée en pluſieurs petits Etats [b]. Au lieu de nous inſtruire de ce fait, & de nous donner ſéparément la liſte des Princes qui avoient régné en même tems ſur les différentes parties de l'Egypte, Manéthon trouva plus à propos de réunir le tout dans un ſeul & même catalogue. Il voulut en conſéquence faire croire que chacun de ces Princes avoit régné ſucceſſivement ſur toute l'Egypte. C'eſt ainſi

[a] *Marsh.* p. 474.

[b] Prem. Part. Tom. I. L. I. p. 28 & *ſuiv.*

que cet imposteur parvint à fabriquer cette liste étonnante de dynasties successives dont parlent quelques auteurs qui ont écrit depuis Manéthon. Mais il y a long-tems qu'on s'est apperçu de l'artifice, & qu'on en a donné la preuve d'une maniere qui ne souffre point de réplique [a]. On sçait enfin que Manéthon n'avoit imaginé toute cette belle chronologie qu'à l'exemple & à l'imitation de Bérose [b].

Parlons maintenant des 11340 ans que, selon Hérodote, les

[a] Voyez *Marsh.* p. 23, 25 & 29. = *Pezron*, Antiq. des tems. c.13. p.165. = *Newton*, Chronol. des Egypt. p. 216. 217 & 277. = *Lenglet*, Méthode. t. 1. p. 173. = Acad. des Inscript. t.19. p. 14. 15. 17. 23. 24. 29.
Observons qu'il n'est fait aucune mention de ces prétendues Dynasties dans Hérodote, le plus ancien historien qui nous soit resté de l'antiquité profane, & qui d'ailleurs paroît si bien instruit de l'histoire d'Egypte. Il ne paroît pas même avoir connu le mot de *Dynasties*. Il n'en est point aussi question dans Diodore.

[b] Voyez *Syncell.* p. 16.

prêtres d'Egypte donnoient à la durée de leur Monarchie. On voit d'abord qu'il y a une grande différence entre ce calcul & celui qui eſt énoncé dans Platon, puiſque ſelon ce philoſophe, les Egyptiens du tems de Solon ne comptoient qu'environ neuf mille ans d'antiquité ; & cependant il ne s'en eſt écoulé que cent de Solon à Hérodote. Mais je l'ai déja dit, ce dernier calcul même péche encore beaucoup du côté de la fidélité & de l'exactitude. Quelques réflexions fort ſimples ſuffiront, je crois, pour démontrer le peu de créance qu'on doit y ajouter.

Reſſouvenons-nous de cet entêtement que les Egyptiens ont eu de tous les tems pour l'ancienneté de leur origine [a], & de l'affectation qu'ils avoient d'en faire parade [b],

[a] Voyez *Herod.* L. 2. n. 2.

[b] Voyez *Iſaïe*, c. 19 ỷ. 11.

ſur-tout vis-à-vis des Grecs [a].
Ce principe poſé, tout nous porte à croire que les prêtres d'Egypte n'auront pas manqué l'occaſion de préſenter à Solon & à Hérodote des calculs propres à ſoutenir leur ridicule prétention. Il leur étoit bien facile au ſurplus d'en impoſer ſur cet article. Les Grecs en général n'étoient pas diſpoſés à contredire les Egyptiens. D'ailleurs les anciens peuples s'appliquoient peu aux diſcuſſions chronologiques. Chacun avoit autrefois beau jeu pour débiter ſur ſon origine les fables & les contes les plus abſurdes.

La plus légére attention néanmoins auroit ſuffi à Hérodote pour lui faire ſentir que la narration des prêtres Egyptiens ſe détruiſoit d'elle-même. Ils comptoient en effet depuis leur premier Roi juſqu'à Séthon 341

[a] Voyez *Plat.* in Tim. p. 1043 & 1044.

générations, 341 Rois, & 341 Pontifes[a]. Un pareil concours n'eſt pas dans l'ordre de la nature ; il ne falloit donc pas beaucoup de critique pour s'appercevoir combien un tel fait étoit contradictoire. Mais, je l'ai déja dit, les Grecs n'y regardoient point de ſi près, ſur-tout vis-à-vis des Egyptiens. Au ſurplus, il n'y a pas même d'apparence qu'on ait été originairement en état de tenir un compte exact de la durée des premiers regnes, eû égard au peu de ſoin & même des moyens qu'avoient les premiers peuples de conſerver exactement le ſouvenir des événemens[b].

J'ajouterai qu'à l'égard des Egyptiens en particulier, leurs anciennes annales devoient être

[a] *Herod*. l. 2. n. 142.

[b] Voyez ce que j'ai dit ſur ce ſujet dans le chapitre où je traite de l'origine de l'écriture, premiere Part. Tom. I. L. II. chap. 6. p. 361.

fort en désordre. L'histoire ne permet pas d'en douter. On y voit que, lorsque Cambyse fils de Cyrus se fût rendu maître de l'Egypte, il persécuta les prêtres, c'est-à-dire, les sçavans du pays, & fit mettre le feu aux temples [a]. C'étoit, comme on ne l'ignore pas, dans ces édifices que les Egyptiens conservoient leurs annales, dont le dépôt étoit confié aux prêtres [b]. Qu'on juge du dégré de certitude que, depuis cet événement, l'histoire d'Egypte a pu mériter. Artaxercès - Ochus y donna par la suite une atteinte pour le moins aussi funeste. Ce Prince fit enlever & transporter en Perse tous les exemplaires des archives sacrées [c]. Bagoas,

[a] *Herod.* l. 3. n. 29 & 37. = *Diod.* l. 1. p. 55. = *Plin.* l. 36. sect. 14. pag. 735. = *Strab.* l. 17. p. 1170. C.

[b] *Plato*, p. 1043. = *Diod.* l. 1. p. 84. l. 16. p. 122. = *Syncell.* p. 40. B.

[c] *Diod.* l. 16. pag. 122.

un de ſes eunuques, procura, dit-on, quelque tems après aux prêtres la permiſſion de les racheter. Mais ce dernier fait me paroît fort ſuſpect. Il pourroit bien n'avoir été inventé que pour donner quelque apparence de vérité aux antiquités Egyptiennes, en voulant faire croire qu'elles étoient appuyées ſur des monumens authentiques, tels que les archives ſacrées qui contenoient toute l'hiſtoire de la nation. Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant même que ces anciens dépôts aient été rendus aux Egyptiens, on ſent qu'ils ne l'auront pû être qu'en aſſez mauvais état. Ceux qui les enleverent n'avoient vraiſemblablement pas pris toutes les précautions néceſſaires pour que ces manuſcrits ne ſouffriſſent pas de leur tranſport en Perſe, & ils dûrent s'altérer encore lorſqu'on les retranſporta

de Perse en Egypte. Tous ces voyages devoient immanquablement avoir gâté & endommagé considérablement les anciens registres.

Enfin, & c'est ici une réflexion à laquelle je ne vois pas qu'on puisse rien opposer de solide, si les Babyloniens & les Egyptiens avoient conservé des mémoires aussi précis & aussi exacts qu'ils vouloient le persuader, pourquoi regne-t-il tant de confusion & d'incertitude dans leur chronologie? Pourquoi les calculs, que présentent les écrivains de l'antiquité, different-ils les uns des autres au point excessif qu'on a vû? Pourquoi enfin les annales de Babylone & de l'Egypte n'offroient-elles pendant des milliers de siécles que de simples catalogues de Rois, sans rapporter d'ailleurs le moindre événement, le moindre fait? Mais,

dira-t-on, la plupart de ces Rois ont été des Princes fainéans, dont les actions ne méritoient pas d'être transmises à la postérité. Soit; mais sous ces Rois fainéans il a dû nécessairement arriver des événemens, sur-tout pendant une aussi longue suite de siécles que celle dont il est ici question. D'où vient le silence profond qu'on remarque à cet égard dans les histoires d'Egypte & de Babylone; histoires qui rapportent néanmoins le nom de tous ces Souverains, & même la durée précise de chacun de leurs regnes? La mémoire des principaux événemens arrivés sous ces regnes n'étoit-elle pas incomparablement plus aisée à retenir que les noms de tant de Souverains, & sur-tout que le nombre d'années qu'ils étoient dits avoir occupé le trône? Une comparaison va faire sentir toute

la force de cette objection.

On reproche, par exemple, aux derniers Rois de la Race Mérovingienne d'avoir passé leur vie dans une honteuse oisiveté, qui les a fait même surnommer les *Rois fainéans*. Le détail de leurs actions nous est aujourd'hui entiérement inconnu. La durée précise de la plupart de leurs regnes souffre même beaucoup de difficultés. On n'ignore pas néanmoins les principaux événemens qui se sont passés alors dans la France. On perd, il est vrai, les Monarques de vûe, mais on voit agir leurs Maires du palais. L'histoire de France fournit en un mot sous ces regnes obscurs le détail de plusieurs événemens, tels, par exemple, que des batailles, des fondations de Monastéres, des dissentions, des troubles, des actes, &c. Il n'en étoit pas de même des

chroniques Egyptiennes & Babyloniennes. On y trouvoit les noms de quantité de Rois, & la durée précise de leurs regnes ; mais du surplus, nul détail, nulle mention des événemens arrivés alors en Egypte ou à Babylone. Cette seule réflexion suffit, je crois, pour démasquer l'imposture de Bérose & de Manéthon. Il n'est pas mal-aisé de forger au hasard une liste de Rois, & d'assigner à leurs regnes telle durée qu'on le juge à propos : mais il n'est pas aussi facile d'arranger une suite d'événemens non interrompus, relatifs les uns aux autres, liés enfin, & continués pendant des milliers de siécles. Aussi voyons-nous que les bons esprits de l'antiquité ont été les premiers à tourner en ridicule ces chroniques fabuleuses qui ne présentoient aucun fait, aucun événement.

Cicéron s'en explique dans les termes les plus formels [a]. Diodore n'y ajoutoit nulle foi [b]. Ariſtote, à ce qu'il paroît, n'étoit rien moins que convaincu de cette haute antiquité dont les Egyptiens aimoient tant à faire parade [c]. Plutarque la combat formellement [d]. Varron, l'un des plus ſçavans hommes qui aient peut-être jamais paru, ne faiſoit remonter l'origine de ce peuple qu'à un peu plus de 2000 ans avant le tems auquel il écrivoit [e], c'eſt-à-dre, à l'an 2120 environ, avant l'Ere chré-

[a] *Contemnamus etiam Babylonios .... Condemnemus inquam hos, aut ſtultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui CCCCLXX. millia annorum, ut ipſi dicunt, monumentis comprehenſa continent, & mentiri judicemus, nec ſæculorum reliquorum judicium, quod de ipſis futurum ſit pertimeſcere.* De Divin. l. 1. n. 109.

[b] L. I. p. 30. L. II. p. 145.

[c] Metereolog. l. 1. chap. 14. p. 547. D.

[d] In *Numa*, pag. 72. B.

[e] Apud *Auguſtin.* de Civit. Dei, l. 18. c. 40. = Voyez auſſi *A. Gell.* l. 14. c. 1. p. 633.

tienne. Hérodote lui-même ne semble pas avoir ajouté une grande croyance aux 11340 ans dont lui parloient les prêtres d'Egypte. J'en juge ainsi par la maniere dont il en use à l'égard des successeurs de Ménès, qu'il dit avoir été le premier Souverain de l'Egypte. Il passe une suite de Rois au nombre de 330, en avertissant qu'il ne s'y arrête pas [a]. Hérodote, sans doute, regardoit cette liste comme apocryphe & controuvée, d'autant mieux que de l'aveu même des prêtres Egyptiens, on ne trouvoit dans toute la durée des regnes de ces prétendus Rois aucun événement dont il fût possible de parler [b]. Diodore en a usé à-peu-près de même. De 470 Rois & 5 Reines, que les annales disoient avoir occupé successivement le trône [c], il ne

[a] L. 2. n. 100, 101 & 102.
[b] *Ibid.* n. 101.
[c] L. I. p. 53.

parle que de quinze ou ſeize. Enfin, je le répete, on voit bien clairement que, ni Hérodote ni Diodore n'ont pû extraire des annales Egyptiennes une ſuite de faits capables de remplir ſeulement l'eſpace de tems qu'on ſçait s'être écoulé depuis le déluge juſqu'à la deſtruction de l'ancien Empire Egyptien par Cambyſe [a]. Cette réflexion tombe encore plus fortement ſur les antiquités des Babyloniens. On apperçoit dans leur hiſtoire des lacunes & un vuide encore plus immenſe. Il ne reſte même aucun monument de ces peuples ; au lieu que les Obéliſques, les Pyramides & les ruines de quantité d'autres grands édifices atteſtent encore aujourd'hui que les Egyptiens ont ſubſiſté autrefois avec éclat.

J'ai vû au reſte quelques per-

[a] Voyez la chronologie de Newton.

ſonnes prétendre que la conſtruction des monumens dont je viens de parler, ſuppoſoit néceſſairement que la Monarchie Egyptienne devoit avoir ſubſiſté pendant un très-grand nombre de ſiécles. Je ſuis bien éloigné, je l'avoue, d'être d'un pareil ſentiment. Il n'a point fallu des milliers de ſiécles pour parvenir à élever ces monumens de beaucoup trop vantés. Une ſimple réflexion va, je crois, nous en convaincre.

Les Incas, c'eſt-à-dire, les premiers Souverains du Pérou, avoient conſtruit quantité d'ouvrages, dont pluſieurs égalent, s'ils ne ſurpaſſent pas même les plus fameux monumens Egyptiens. Je mettrai dans ce nombre les deux chemins qui conduiſoient de Cuſco à Quito*; l'un pratiqué à travers les rochers & les précipices des montages de la Cordiliére, & l'au-

tre le long de la côte de la mer, fur un fable mouvant, pendant près de 500 lieues de pays : le temple du Soleil, la citadelle & le palais de Cufco, une autre maifon Royale dont les ruines fe voient encore aujourd'hui auprès de Cannar [a], l'ancien temple de Cayambé [b], une grande quantité de canaux, dont un entre autres avoit 12 pieds de profondeur, & plus de 120 lieues de longueur, &c. [c]. On peut bien comparer, pour la grandeur du travail, pour la difficulté & pour la dépenfe, ces monumens aux obélifques, aux pyramides, aux temples & aux

[a] Voyez *Garcilaffo de la Vega*, Hift. des Incas, l. 9. c. 13. l. 3. c. 20. 21. &c. == Voyage de *Coréal*, t. 1. p. 364. & 365. == *Acofta*, Hift. des Ind. Occident. l. 6. c. 14. == Hift. gén. des Voyages, t. 13. p. 571 & 579. == Hift. des Incas, t. 1. p. 264. 265. 292. 293.

[b] Journal des Sçav. Juin, 1757. p. 351.

[c] Voyage de D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 422. == Hift. des Incas, t. 1. p. 166 & 167.

palais de l'Egypte. La Monarchie fondée par les Incas n'a subsisté cependant qu'environ 350 ans sous 13 Rois [a]. Je pourrois parler aussi des Souverains du Mexique, qui ont pareillement exécuté des ouvrages surprenans [b], & dont l'Empire néanmoins n'a pas subsisté aussi long-tems que celui des Incas.

Les monumens élevés par les premiers habitans de l'Egypte ne peuvent donc servir en aucune maniere à prouver l'antiquité de ces peuples. On peut d'autant moins les alléguer que, selon toutes les apparences, ils auront été exécutés en fort peu de tems. L'Egypte étoit autrefois extrêmement peuplée : c'est un de ces faits qu'il n'est pas possible de révoquer en

[a] *Acosta*, Hist. Nat. des Ind. l. 6, c. 19, fol. 300. *verso*.

[b] Hist. gén. des Voyag. t. 12. p. 430, &c. = *Gemelli*, t. 6, l. 2, c. 8.

doute. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à l'atteſter [a]. C'eſt même à la faveur de cette multitude immenſe d'habitans que, ſelon leur témoignage, les anciens Monarques d'Egypte ſont parvenus à élever la quantité de monumens qui ont rendu cet Empire ſi célebre [b]. D'après cette réflexion, on ſent aiſément que les Egyptiens ont pû terminer en très-peu d'années leurs plus fameuſes entrepriſes. Ils employoient juſqu'à trois cents mille hommes à la fois pour exécuter un ouvrage [c]. Tel a été en général le goût de tous les anciens peuples : ils vouloient jouir promptement. Béroſe dit que le ſuperbe palais de Babylone avoit

[a] Voyez les Mém. de Trév. Janv. 1752. p. 32. &c.

[b] *Diod.* l. 1. p. 36 & 37.

[c] Voyez *Herod.* l. 2. n. 124. == *Diod.* l. 1. p. 73. == *Plin.* l. 36, ſect. 14 & 17.

été bâti en quinze jours [a]. Les Chinois n'ont employé que cinq ans à perfectionner leur grande muraille [b]. On pourroit citer plusieurs autres exemples d'entreprises immenses exécutées en très-peu de tems par les Orientaux [c]. Il en aura été certainement de même chez les Egyptiens. Ainsi leurs obélisques, leurs pyramides, leurs palais, leurs temples, &c. ne peuvent en aucune maniere autoriser les conjectures qu'on voudroit tirer de ces monumens pour établir l'antiquité de l'Empire Egyptien. Toutes ces allégations tombent d'elles-mêmes. Les faits qu'on vient de lire les détruisent absolument.

[a] Apud *Jos.* antiq. l. 10. c. 11. *sub fin.* Ce fait, sans doute, est exagéré; mais il prouve toujours l'usage constant dans l'Asie d'employer très-peu de tems à la construction des ouvrages les plus immenses.

[b] *Martini*, Hist. de la Chine, l. 6. t. 2. p. 40 & 41.

[c] Voyez l'Hist. gén. des Huns par M. de *Guignes*, t. 4. p. 208 & 209.

Il me paroît même démontré que les Egyptiens n'avoient guéres plus de connoiſſance de l'architecture, de la ſculpture & des beaux arts en général, que les Péruviens & les Mexicains. Par exemple, les uns & les autres ignoroient également le ſecret de conſtruire des voûtes [a]. Ce qui nous reſte en ouvrages de fonte ou de ſculpture exécutés chez tous ces peuples, eſt également mauſſade & incorrect. Je crois cette obſervation abſolument eſſentielle. En effet, ces ſortes de connoiſſances ne peuvent s'acquérir que par la longueur du tems. La Monarchie Egyptienne, quoique de beaucoup plus ancienne,

[a] Voyez la troiſiéme Part. T. V. L. II. c. 2. p. 116. == *Acoſta*, loco cit. fol. 292. *verſo*. == Hiſt. gén. des Voyag. t. 13. p. 580. == *Garcilaſſo de la Vega*, l. 7. c. 11. t. 2. p. 192. == Hiſt. des Incas, t. 1. p. 167. == Mém. de l'Acad. de Berlin, t. 2. ann. 1746. pag. 448. 451. 452.

& continuée pendant beaucoup plus de ſiécles que celle des Péruviens & des Mexicains, n'a pas ſubſiſté néanmoins aſſez long-tems pour que ces peuples pûſſent acquérir les lumieres & les connoiſſances qui leur ont toujours manqué dans quantité de parties des arts. Les Egyptiens même, ainſi que les Péruviens & les Mexicains étoient privés de certains arts, auxquels leur baſſeſſe apparente & l'habitude ſur-tout où nous ſommes d'en jouir, empêche de faire attention, mais dont l'invention cependant a fait plus d'honneur à l'eſprit humain, que tous les prodigieux monumens dont je viens de parler.

On réuſſiroit encore moins à établir l'antiquité prétendue des Egyptiens par les progrès que ces peuples avoient faits dans les ſciences exactes. Leurs connoiſſances à cet égard

étoient des plus imparfaites. On peut se rappeller les détails dans lesquels je suis entré à ce sujet dans l'article des sciences [a]. Un seul exemple suffit pour se convaincre du peu d'étendue de leurs découvertes. Du tems d'Hérodote, c'est-à-dire, environ l'an 450 avant l'Ere chrétienne, les astronomes d'Egypte ne sçavoient pas encore que la durée de l'année solaire est de plus de 365 jours [b]. On peut juger par ce fait, qui est bien certain & bien constamment prouvé, du progrès que les anciens habitans de l'Egypte avoient faits dans les sciences exactes. Enfin, & c'est ici une réflexion sur laquelle on ne peut trop insister: près de 500 ans avant Jesus-Christ, Démocrite & plusieurs autres philo-

[a] Seconde Part. L. III. c. 2. T. V. Troisiéme Part. L. III. c. 2. art. 2. p. 196 *& suiv.*

[b] Voyez Tom. V. L. III. c. 2. p. 197 *& s.*

sophes, qui soutenoient que le monde avoit eû un commencement, s'étoient attachés à en prouver la nouveauté par tous les moyens que l'histoire & la critique pouvoient leur fournir. On ne voit pas néanmoins qu'on ait jamais entrepris de les réfuter solidement [a]. Rien cependant n'eût été plus facile, si les prétendues antiquités des Babyloniens & des Egyptiens eussent porté sur quelque fondement raisonnable.

Finissons par jetter un coup d'œil sur les antiquités des Scythes. Elle ne nous occuperont qu'un moment. Ces peuples, au rapport de Trogue-Pompée & de Justin son abbréviateur, furent reconnus pour être d'origine plus ancienne que les Egyptiens [b]. Les Scythes ce-

[a] Voyez *Jaquelot*, Dissert. sur l'existence de Dieu, t. 1. p. 265, &c.

[b] L. 2. c. 1. p. 60.

conformité avec les antiquités Egyptiennes & Babyloniennes, inconnues, comme je l'ait fait voir, aux plus anciens & aux plus sçavans écrivains de la Gréce & de Rome. D'ailleurs, quel fonds peut-on faire sur la certitude de la chronologie Chinoise pour les premiers tems; lorsqu'on voit ces peuples avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les sçavoir, fit brûler tous les livres qui ne traitoient, ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination; anéantit tous les monumens; & s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout ce qui pouvoit rappeller la connoissance des tems antérieurs à son re-

16 & 17. & l'Hist. des Huns par M. *de Guignes*, t. 1. part. premiere, p. 2.

gne (1). Quarante ans environ après sa mort, on voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des vieillards; on déterra, ajoute-t-on, quelques fragments de livres échappés à l'incendie général. On rejoignit comme l'on put, ces différents lambeaux, & du tout on tâcha d'en composer une histoire suivie. Ce ne fut néanmoins que plus de 150 ans

(1) Cet événement arriva 213 ans avant l'Ere chrétienne, par l'ordre de Chi-Hoam-ti. Ce Monarque, à son aversion près pour les lettres, fut un très-grand Prince. Son habileté & sa fermeté étoient égales, & il vint à bout d'exécuter son projet de la suppression de tous les livres historiques. Cette destruction fut d'autant plus grande & d'autant plus complette, qu'alors l'usage du papier n'étoit pas connu. On peignoit les caractéres sur des tablettes, ou sur de petites planches de bambou, ce qui rendoit le moindre écrit d'un volume très-considérable, & par conséquent très-difficile à cacher. Acad. des Inscrip. t. 10. p. 381. t. 15. p. 529. == Relat. du Royaume de Siam, par *la Loubére*, t. 2. p. 376 & 377.

après la destruction de tous les monumens, c'est-à-dire, l'an 37 avant Jesus-Christ, qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne histoire. L'auteur même, Sſé-ma-thſiène, qui la composa eut la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du tems auquel il écrivoit.

Tel est l'aveu unanime que font les Chinois [a]. Je laisse à juger, après un pareil fait, de la certitude de leur ancienne histoire ([1]). Aussi éprouve-t-on,

[a] Acad. des Inscript. t. 10. pag. 381. 382. 383 & 388. t. 15. p. 506. 528. 529. 532. 543. 552 & 561.

(1) Les seuls monumens sur lesquels on puisse établir l'ancienne histoire des Chinois sont,

1°. Quelques fragmens des ouvrages moraux de *Confucius*, & une chronique très-séche & très-abrégée de l'histoire de sa Province. Cette chronique ne remonte qu'à l'an 722 avant J. C. Confucius vivoit vers l'an 450 avant l'Ere chrétienne. Acad. des Inscript. t. 10. p. 382. t. 15. p. 540.

2°. Un ouvrage moral du philosophe

lorsqu'on veut la traiter, des difficultés & des contradictions insurmontables. Les différences qu'on remarque dans les époques principales [a], prouvent que l'histoire des Chinois n'a aucune supériorité, ni aucun avantage sur les autres hif-

Meng-tzé, qui vivoit vers l'an 320 avant J. C. *Ibid.* t. 18. p. 206 & 207.

3°. Le *Tsou-chou*, chronique très-abrégée, composée vers l'an 299 avant J. C. & retrouvée l'an 264 de l'Ere chrétienne. *Ibid.* t. 15. p. 537. t. 18. M. p. 215. 218. & 228.

4°. Le corps d'histoire composé par *Ssé-ma-tsiene*, & publié l'an 37 avant J. C. *Ibid.* t. 15. p. 543. Ssé-ma-tsiene est regardé comme le pere de l'histoire chez les Chinois.

Le recueil des faits compris dans tous ces monumens formeroit à peine un petit volume *in*-12 d'impression ordinaire.

Tous les autres écrivains Chinois sont bien postérieurs à ceux que je viens de nommer. Il est cependant très-certain qu'ils n'ont point eu d'autres secours, & que depuis on n'a découvert aucun autre monument ancien. Acad. des Inscript. t. 18. M. p. 194.

[a] Voyez l'Hist. gén. des Huns par M. *de Guignes*, t. 1. p. 5. 6. 10. 14, &c.==Acad. des Inscript. t. 10. p. 381. 388. 393, &c. == Journ. des Sçav. Décembre 1757. p. 817 & 818.

toires profanes. Il y regne une incertitude semblable à celle que les chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'histoire des Babyloniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois de la Gréce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances, & de détails.

A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, il y a longtems que le célébre Cassini [a], & plusieurs autres écrivains de mérite [b], en ont assez dit pour

[a] Anc. Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8. p. 284. 303. 307.

[b] *Jaquelot*, Dissert. sur l'existence de Dieu, t. 2. p. 97. 102 & 103. == Ancien. Relat. des Ind. & de la Chine, p. 350. 354. 358. == Spectacle de la Nature, t. 8. p. 37. == M. *Freret*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 10. p. 393. 394. 395. 396. t. 18. p. 198. 210. 221. 280. Il est vrai que dans la suite M. Freret semble abandonner cette idée; mais j'avoue que les raisons auxquelles il paroît s'être rendu, ne me persuadent nullement. Voy. t. 18. p. 242. & 247, &c.

décréditer tout cet appareil visiblement inséré après coup. La supposition même est si sensible, qu'elle a été apperçûe par quelque Lettrés [a], malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant Jesus-Christ leur histoire ne mérite aucune croyance [b]. C'est un tissu perpétuel de fables & de contradictions [c]; c'est un cahos monstrueux dont on ne sçauroit rien extraire de suivi & de raisonnable.

Ce que l'on sçait sur l'origine de la plus grande partie des arts & des sciences, suffiroit seul pour démontrer la fausseté & le ridicule de toutes les fabuleuses antiquités dont je viens de parler. On voit très-clairement les

[a] Acad. des Inscrip. t. 10. p. 396. t. 18. M. p. 220. 221. 239.

[b] Acad. des Inscr. t. 10. p. 380. 381. 388.

[c] *Jaquelot*, loco cit. p. 98, &c. === Spectacle de la Nat. t. 8. p. 35 & 36.

découvertes les plus essentielles, les arts les plus nécessaires naître, ou s'introduire successivement dans les différentes parties de l'univers. On peut même en suivre le progrès jusqu'à un certain point, & on en apperçoit assez pour se convaincre que toutes nos connoissances ne sont pas bien anciennes. La nouveauté des arts & des sciences prouve sensiblement celle du monde. Il ne resteroit pas aujourd'hui la moindre trace, le moindre vestige de leur origine, si elle étoit aussi éloignée de nous, que les prétendues chroniques de certains peuples vouloient le faire entendre. Cependant on a pû remarquer que nous ne sommes nullement dépourvus de lumieres & de connoissances sur tous ces objets. Cette réfléxion est d'autant plus forte, & prouve d'autant mieux la nouveauté

du monde, que la tradition des premiers événemens n'a pu se conserver que de mémoire. C'est une preuve, au surplus, dont la force a frappé ceux des anciens philosophes qu'on peut le moins soupçonner de crédulité. La nouveauté des arts & des sciences a toujours été le principal argument dont ils se sont servis pour soutenir celle du monde [a].

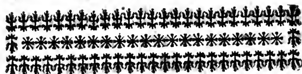
On pourroit tirer une preuve également victorieuse de l'imperfection de quantité d'arts dans l'ancien monde, & de toutes les sciences qui dépendent de la longueur du tems & de l'expérience. Je pourrois parler aussi de l'ignorance absolue où ont été les anciens peuples, même les plus policés, d'un

[a] Voyez *Lucret.* l. 5. v. 331, &c. == *Macrob.* in Somm. Scipion. l. 2. c. 10. p. 153. == Voyez aussi *Jacquelot*, Diss. sur l'existence de Dieu, t. 1. c. 12.

grand

grand nombre de découvertes très-utiles & très-importantes dont nous jouissons aujourd'hui. Mais je pense en avoir dit assez sur tous ces objets dans le cours de mon ouvrage, pour me croire dispensé d'y insister plus longtems.





IX. DISSERTATION.

Examen d'un passage d'Hérodote, tiré du second Livre de cet Historien, n°. 142.

LE FAIT que nous allons examiner dans cette Dissertation, a un rapport intime avec les antiquités des Egyptiens, dont nous nous sommes occupés dans la Dissertation précédente. C'est par cette raison, & pour ne rien laisser à désirer sur cette matiere, que j'ai cru devoir y donner une attention particuliere. On sentira aisément que sans une pareille considération, ce passage en lui-même ne mériteroit pas la moindre réfléxion.

Le passage dans lequel Hérodote nous a transmis la tradition du fait, qui fait l'objet de cette Dissertation, a donné bien de la peine aux critiques modernes, sans que personne jusqu'à présent soit parvenu à l'éclaircir d'une maniere satisfaisante. Nous ne nous flattons pas d'être plus heureux. Au contraire, le peu de réfléxions que nous allons proposer aura pour but de faire voir, qu'il est moralement impossible de former un sens raisonnable des expressions d'Hérodote dans ce passage.

Le texte dont il s'agit a été jusqu'à présent mal rendu dans toutes les traductions dont on se sert ordinairement. C'est pourquoi nous croyons devoir commencer par en donner une version littérale & fidelle.

» Ils (les Prêtres Egyptiens) » disoient que pendant ce tems

» (il s'agit de 11340 ans, qui » selon la tradition fabuleuse » des Egyptiens, s'étoient écou» lés depuis l'origine de la Mo» narchie Egyptienne, jusqu'au » regne de Séthon) les Prêtres » Egyptiens disoient donc que » pendant cet intervalle de » tems, le Soleil s'étoit levé » *quatre fois*, où il a coutume » de se lever ordinairement. » Sçavoir, que *deux fois* cet as» tre s'étoit levé où il se couche » aujourd'hui, & que *deux fois*, » il s'étoit couché où il se leve » présentement : mais que cela » n'avoit rien occasionné d'ex» traordinaire dans l'Egypte, » soit par rapport aux produc» tions de la terre, soit par rap» port aux débordemens du Nil, » soit par rapport aux maladies, » soit par rapport à la morta» lité. » Telle est la traduction littérale du passage qu'il s'agit de discuter. Nous avons abso-

lument négligé le ſtyle & l'élégance, crainte de manquer à la fidélité.

Il eſt, je crois, peu de perſonnes qui du premier coup d'œil ne trouvent quelque choſe de louche dans cette narration d'Hérodote. Le ſens le plus naturel qu'on puiſſe donner aux paroles de cet Hiſtorien, c'eſt que pendant les onze mille trois cens quarante ans en queſtion, la direction du mouvement diurne du Soleil avoit changé à deux repriſes différentes, & étoit enſuite redevenue à autant de repriſes différentes, la même qu'elle étoit avant la premiere des deux variations que je ſuppoſe; de ſorte que dans le cours des 11340 ans dont il s'agit, on avoit vu, pendant quatre différentes parties de cette période, le Soleil ſe mouvoir dans un ſens, & pendant deux autres

parties se mouvoir dans le sens contraire, & cela alternativement.

Voilà précisément en quoi consiste la grande difficulté du passage que nous examinons. Si Hérodote eût dit que pendant le cours des 11340 ans en question, le Soleil s'étoit levé trois fois où il a coutume de le faire, & que deux fois cet astre s'étoit levé où il se couche aujourd'hui, le fait eût été certainement des plus extraordinaire, cependant il ne seroit pas absolument parlant inconcevable. Mais que deux changemens d'état, qui n'amenent précisément que deux retours à la position primitive, puissent, par leur combinaison avec l'état primordial, fournir pendant un tems quelconque quatre alternatives de cet état primordial, c'est ce qui implique contradiction. Un exemple des plus simples va le

faire sentir avec la derniere évidence.

Que l'on observe un arbre pendant deux années consécutives : si l'observation commence en été, on verra trois fois cet arbre garni de ses feuilles, & deux fois dépouillé de feuilles pendant cet espace de tems, & cela alternativement. Si l'observation commence en hyver, on verra au contraire ce même arbre dépouillé de ses feuilles à trois reprises différentes, & il ne sera vu garni de ses feuilles, que pendant deux des cinq alternatives qu'il éprouve, dans le cours des deux années dont il s'agit ; être dépouillé de ses feuilles, sera l'état primordial de cet arbre dans ce second cas. Ce sera le contraire dans le premier. Mais dans l'un & dans l'autre cas, deux changemens d'état n'opérent que trois alternatives de l'état primordial. Il

est par conséquent absurde & contradictoire, que deux changemens de la direction du mouvement diurne du Soleil, pendant une période quelconque, puissent jamais opérer quatre alternatives de l'état où étoit cette direction lors du commencement de la période en question.

C'est sans doute cette absurdité qui a porté le commun des interprêtes d'Hérodote à traduire le passage que nous discutons, d'une maniere entiérement différente de la nôtre. Ils font dire à Hérodote » que pen-
» dant le cours des onze mille
» trois cens quarante ans, qui
» avoient, disoit-on, précédé
» le regne de Séthon, le Soleil
» s'étoit levé *quatre fois* d'une
» maniere extraordinaire : sça-
» voir, que deux fois il s'étoit
» levé, où il se couche presen-
» tement, & que deux fois il

» s'étoit couché où il a coutu» me aujourd'hui de se lever ».

Mais, pour parer un écueil, ces interprêtes n'ont-ils pas été se briser contre un autre, pour le moins aussi dangereux que celui qu'ils vouloient éviter; en mettant Hérodote en contradiction avec lui-même dans la même phrase? Selon eux, cet Historien dit d'abord que pendant les 11340 ans dont il parle, le Soleil s'étoit levé *quatre* fois d'une maniere extraordinaire, ce qui emporte nécessairement que cet astre s'étoit couché aussi *quatre* fois d'une maniere extraordinaire; & tout de suite, ils font dire à Hérodote que pendant ce même tems le Soleil s'étoit levé *deux* fois où il se couche ordinairement, & couché *deux* fois où il a coutume de se lever; c'est-à-dire, que *deux* fois *seulement* le Soleil

s'étoit levé & couché d'une maniere extraordinaire. Y eût-il jamais contradiction plus palpable ?

Indépendamment des deux explications que nous venons d'examiner, qui l'une & l'autre sont au fonds également contradictoires & absurdes, à cela près néanmoins que dans l'une la contradiction est moins frappante que dans l'autre, quelques Commentateurs ont proposé une troisiéme interprétation.

Si l'on en croit ces nouveaux critiques, Hérodote a dit, non pas que le Soleil s'étoit levé *quatre* fois d'une maniere extraordinaire, pendant la période en question, mais que le cours de cet astre avoit éprouvé *quatre* changemens ; sçavoir, deux dans son lever & deux dans son coucher. Cette explication, comme on le voit, n'est guéres plus satisfaisante que toutes cel-

les dont je viens de rendre compte. Lorſque le Soleil ſe leve où il ſe couche d'ordinaire ; il eſt néceſſaire qu'il ſe couche où il a coutume de ſe lever, ainſi que nous l'avons déja fait obſerver plus d'une fois, par conſéquent deux changemens dans le lever du Soleil, & deux changemens dans ſon coucher, ne feront jamais que *deux*, & non pas *quatre* changemens dans ſon mouvement diurne. D'ailleurs ce ſens eſt abſolument contraire au texte d'Hérodote qui ſe ſert d'un terme qui ne peut ſignifier exactement autre choſe que le lever du Soleil, (1). & jamais le mouvement, ou le cours de cet aſtre.

De toutes ces réflexions, on doit conclure néceſſairement que le paſſage en queſtion, à le prendre ſelon les expreſſions propres d'Hérodote, n'eſt ſuf-

(1) Ἀνατεῖλαι.

ceptible d'aucune explication raisonnable. Cependant j'y crois entrevoir une tradition ancienne sur un événement extraordinaire, & qui mérite bien que nous nous arrêtions à la discuter; c'est uniquement sur cet objet que vont porter nos réflexions.

Quelque beau génie qu'Hérodote eût reçu de la nature; & quelque étendues qu'ayent été, à bien des égards, ses connoissances, on peut très-facilement se convaincre qu'il étoit très-foible du côté de l'Astronomie. Lorsqu'il raconte, par exemple, cette expédition maritime que des Phéniciens entreprirent par ordre de Néchos, Roi d'Egypte, autour de l'Afrique, à partir des ports de la Mer rouge, & à revenir ensuite par la Méditerranée, il ne peut se persuader que ces voyageurs eussent vû, comme ils le rap-

portoient, le Soleil à leur droite [a], c'est-à-dire, qu'ils l'eussent vû atteindre, & même passer leur zénith, & se trouver successivement des deux côtés de leur premier vertical (1); ce fait néanmoins n'a rien d'étonnant pour quiconque a les plus foibles teintures de Cosmographie.

[a] L. IV. no. 42.

(1) L'intelligence de ce passage dépend d'un point de fait qui consiste à sçavoir que les anciens, pour déterminer la position des quatre points cardinaux par rapport à un spectateur quelconque, le supposoient tourné du côté de l'occident. De cette maniere le septentrion se trouvoit à sa droite, & le midi à sa gauche. On peut voir dans le premier Livre des Météores de Cléomédes, p. 13, sur quoi étoit fondée à cet égard la supposition des anciens. D'après cet usage, il est aisé de voir que ceux qui habitent dans la partie septentrionale de la Zone Torride, ont le Soleil à leur droite, c'est-à-dire, au septentrion, pendant tout le tems que cet astre employe à parcourir les signes septentrionaux. Ceux au contraire qui sont dans la partie méridionale, n'ont le Soleil à leur gauche, c'est-à-dire, au midi, que lorsque sa déclinaison méridionale excéde la latitude de leur habitation.

Il ne feroit pas difficile de trouver d'autres preuves du peu de connoiffance qu'Hérodote avoit de l'Aftronomie [a]. Ce que nous venons de dire fuffit pour faire voir qu'il ne feroit pas furprenant que cet Hiftorien eût avancé un paradoxe aftronomique. On pourroit même ajouter que les Prêtres Egyptiens de qui Hérodote dit tenir le fait qu'il raconte, le lui avoient fans doute expofé felon leur ufage ordinaire, c'eft-à-dire, d'une maniere très-enveloppée & abfolument énigmatique : ne comprenant pas le langage des Prêtres Egyptiens, Hérodote aura achevé de l'obfcurcir en le rapportant.

Si l'on pouvoit envifager dans ce fens le paffage que nous examinons, il feroit aifé de fortir

[a] Voyez L. I. n°. 32, le calcul monftrueux de mois embolifmiques que cet Auteur fait faire à Solon. Voyez auffi T. V. L. III. chap. 2. art. 2. p. 197, 200 & f.

d'embarras, en disant, qu'Hérodote ayant voulu parler d'une matiere qu'il n'entendoit pas, & qu'il étoit difficile même qu'il entendît, inutilement chercheroit-on à l'entendre lui-même aujourd'hui. Mais ce passage, tel qu'il nous est parvenu, ne choque pas moins le bon sens que l'Astronomie, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus. Hérodote, quoique peu versé dans cette science, n'en étoit pas moins un génie du premier ordre, un des esprits les plus judicieux de toute l'antiquité; ce seroit donc, à notre avis, faire outrage à sa memoire, que de regarder ce même passage, comme étant encore aujourd'hui tel qu'il est sorti des mains de son auteur. Il y a toute apparence, au contraire, que le texte est considérablement altéré dans cet endroit, comme dans une infinité d'au-

tres, où les fautes des copistes étoient pourtant bien moins à craindre. Personne, je crois, n'ignore qu'il est peu d'Auteur ancien dont le texte ait autant souffert des injures du tems & de l'ignorance des copistes, que celui d'Hérodote. Il seroit par conséquent nécessaire de restituer le passage en question, sur l'autorité de quelque manuscrit, tel qu'il ne s'en trouve peut-être plus, avant que d'entreprendre de l'expliquer d'une maniere satisfaisante.

Manque d'un pareil secours, les Critiques modernes se sont livrés à quantité de conjectures, qui pour la plûpart n'ont besoin que d'être proposées pour que l'on en sente le foible, & souvent même le ridicule ; c'est pourquoi nous croyons devoir les passer sous silence.

Il en est une néanmoins qui étant extrêmement ingénieuse,

mérite par cette raiſon, une attention particuliere, quoiqu'à dire le vrai, elle ne ſoit pas plus ſolide que toutes les autres conjectures par leſquelles on a déja tenté d'expliquer le paſſage en queſtion. Un auteur moderne, à qui l'union de divers talens, qu'il eſt bien rare de rencontrer dans une ſeule & même perſonne, a mérité la plus brillante réputation, a mis en dernier lieu cette conjecture dans tout ſon jour ; nous aimons mieux renvoyer ceux qui voudront avoir connoiſſance de ce ſyſtême, à ce qu'il en dit, que d'en donner un détail qui n'auroit jamais l'élégance & l'aménité que cet ingénieux écrivain a ſçû répandre ſur tous les ſujets qu'il a entrepris de manier. On trouvera dans ſon ouvrage tout ce qui peut être dit en faveur de cette opinion, & même quelques-unes des raiſons qui

peuvent la rendre problématique [a].

Au reste, si la tradition d'un changement dans le mouvement du Soleil, n'étoit rapportée que par Hérodote, je crois que les critiques auroient fait moins d'attention au passage de cet auteur. Mais on retrouve cette même tradition dans plusieurs autres écrivains, toujours, à la vérité, d'une maniere assez confuse.

Platon raconte, dans un de ses Dialogues, que du tems d'Atrée le mouvement du firmament avoit changé, de maniere que le Soleil & tous les astres avoient commencé à se lever où ils se couchoient auparavant, & à se coucher où ils avoient coutume de se lever; en un mot que la machine du monde s'é-

[a] Elémens de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde par M. de Voltaire.

toit mue tout-d'un-coup, dans un ſens contraire à celui dans lequel elle l'avoit fait juſqu'alors. Il accompagne ce récit d'un détail ſi biſarre des effets de ce boulverſement, & d'explications phyſiques ſi ſingulieres, qu'il eſt aiſé de voir qu'il ne parloit que d'après une tradition extrêmement confuſe & embrouillée[a]. On peut conclure auſſi d'un paſſage de ſon Timée, où il rappelle en deux mots ce même événement, que Solon, qui le premier en avoit donné connoiſſance aux Athéniens, l'avoit puiſée en Egypte, c'eſt-à-dire, à la même ſource qu'Hérodote[b]. Pomponius Méla parle auſſi de la même tradition[c], ainſi que Plutarque[d], Diogene Laërce & pluſieurs autres écri-

[a] In Politico, p. 535.

[b] In Tim. p. 1043, &c.

[c] Liv. I. chap. 9. p. 60.

[d] De Placit. Philoſophoſ. l. 2. c. 24. p. 890 & 891.

vains de l'antiquité [a]. Ils paroiſſent tous avoir eu quelque connoiſſance d'un phénoméne approchant de celui dont il s'agit dans cette Diſſertation ; mais aucun des auteurs que je viens de citer n'en a parlé d'une maniere intelligible : ils s'expriment pour la plupart auſſi peu exactement qu'Hérodote.

Enfin, en raſſemblant les différens témoignages de l'antiquité qui peuvent avoir quelque rapport au paſſage que nous examinons, ils s'accordent tous à nous dire, que les Egyptiens, & peut-être même quelques autres peuples de l'antiquité avoient conſervé une tradition confuſe d'un ou de pluſieurs changemens qu'avoit éprouvé le mouvement diurne du Soleil, quoique la plupart de ces témoignages différent d'ailleurs

[a] *Achill. Tatius* de Arati Phœnom. c. 24. p. 147. = *Solinus*, chap. 32. p. 44. G. &c.

du tout au tout par rapport à la nature, au nombre, au tems, & à la durée de ces changemens. Cet accord sur le point fondamental de la narration d'Hérodote, est sans doute ce qui a piqué la curiosité des Sçavans; cela leur a fait croire qu'on pourroit peut-être découvrir ce qui avoit pû donner cours à la créance d'un fait aussi extraordinaire. Comme le peu de conformité des auteurs anciens par rapport à la maniere dont ce phénoméne s'étoit opéré, joint aux circonstances qui l'avoient accompagné, laissoit le champ libre à l'imagination de nos écrivains modernes, ils se sont abandonnés à des conjectures plus hardies les unes que les autres: je crois que leur exemple me met en droit d'en hazarder aussi une qui, outre la nouveauté (1), aura du moins

(1) L'explication que je vais proposer m'étoit venue en pensée avant que de lire

l'avantage d'avoir pour fondement des faits authentiques & non des suppositions douteuses ou des connoissances astronomiques trop relevées pour les tems dont il s'agit dans cette Dissertation.

L'Ecriture Sainte nous a conservé l'histoire de deux événemens miraculeux concernant le mouvement journalier du Soleil ; le premier arriva sous Josué, lorsque le cours de cet astre fut suspendu pendant un jour, ou environ [a] ; le second

ce que dit en peu de mots sur ce passage d'Hérodote le P. Calmet dans une Dissertation préliminaire à la tête du quatriéme Livre des Rois. Il n'en a posé au surplus que les fondemens & les principes : je crois avoir développé davantage cette idée.

[a] *Josué*, c. 10. ỿ. 12 & 13. = *Ecclesiastic.* c. 46. ỿ. 5.

Peu importe pour la réalité du miracle en lui-même qu'on admette le nouveau systême qui fait tourner la terre autour du Soleil, ou qu'on suive l'ancienne opinion qui prétendoit que c'étoit cet astre au contraire qui tournoit à l'entour de la terre. Quelque systême qu'on embrasse, l'événement dont je

se passa sous le regne d'Ezéchias, lorsqu'on vit le Soleil rétrograder considérablement & vraisemblablement d'environ 150 dégrés [a].

L'un & l'autre de ces événemens est antérieur au regne de Sethon ; le premier même de ces prodiges a précédé d'environ 200 ans le regne d'Atrée. Celui-ci a dû allonger le jour pour une moitié de la terre, & la nuit pour l'autre moitié de l'hémisphére d'une maniere trop sensible, pour n'avoir pas été

parle, n'en sera ni moins réel, ni moins miraculeux à l'extérieur.

[a] 4. *Reg.* c. 20. ℣. 9. &c. = 2. *Paral.* c. 32. ℣. 24. = *Isaïe*, c. 38. ℣. 7. & 8. = *Ecclesiastic.* c. 48. ℣. 25 & 26.

Le Texte sacré dit, que l'ombre rétrograda de dix dégrés sur le cadran d'Achaz. Il y a bien de l'apparence que chacun de ces dégrés indiquoit une heure, & que par conséquent le Soleil rétrograda de 150 dégrés du parallele qu'il décrivoit ce jour-là. Mais comme cette évaluation n'est pas absolument constante, je n'ai pas voulu déterminer précisément quel intervalle de tems répondoit à chacun de ces dégrés.

remarquée principalement par les peuples qui avoient déja quelques teintures d'Aſtronomie.

Les circonſtances du ſecond miracle ont dû être encore beaucoup plus frappantes. Supposé que la rétrogradation du Soleil ait été alors de 150 dégrès, il eſt néceſſaire que cet aſtre ſe ſoit levé ſur plus de trois mille lieues de pays ſucceſſivement, & cela au même point de l'horiſon, où il venoit de ſe coucher quelques heures auparavant : qu'enſuite il ait repris ſon premier cours. Par la même raiſon, on l'aura vû dans l'étendue de plus de trois mille autres lieues de notre Globe, ſe coucher où il venoit de ſe lever, & ſe lever de nouveau où il s'étoit couché en dernier lieu. A l'égard du reſte de la terre, le jour aura été conſidérablement allongé dans une partie, & la

nuit

nuit en aura d'autant plus duré dans la partie opposée. Il y avoit (en supposant toujours la rétrogradation du Soleil de 150 degrés) dix heures pour le moins que le Soleil étoit levé sur l'horison de Jérusalem, quand le miracle dont je parle arriva. Par ce moyen ses effets les plus sensibles tombérent sur l'Océan. C'est pour cela sans doute que les Auteurs profanes n'en ont eû qu'une notion extrêmement confuse. De toutes les régions de notre continent, celles où ce prodige dût se manifester d'une maniere plus frappante sont les Indes orientales, & la partie la plus occidentale de l'Afrique, pays dont il ne nous reste aucun monument historique.

Il se peut faire aussi que le Soleil ayant rétrogradé par rapport à la Judée précisément jusqu'au point de son lever, se

ſoit réellement couché pendant quelques minutes pour l'Egypte, & pour les pays plus occidentaux, au même point où il s'étoit levé, & relevé peu après en reprenant ſon cours ordinaire, préciſément où il venoit de ſe coucher. Dans l'Egypte où l'air eſt toujours ſerain, on aura vû que ce prodige étoit opéré par une rétrogradation réelle du Soleil : en Gréce, où dans cette ſuppoſition le phénomène eût dû être plus ſenſible, il ſuffit que les nuages ayent dérobé la vûe de ſon diſque, pour faire atrribuer à une éclipſe [a], les ténébres ſubites qui dûrent pendant quelque tems couvrir tout le pays. En un mot, on peut trouver mille raiſons du ſilence de la plûpart des Auteurs profanes, de même que des altérations différentes que ceux qui

[a] Voyez *Plut.* de Placit. Philoſophoſ. l. 2. c. 24. p. 890 & 891.

parlent d'un changement du mouvement diurne du Soleil, ont pû faire à la tradition de ce mémorable événement. D'ailleurs je ne trouve point de motif qui puiſſe empêcher d'y reconnoître le fondement & le principe de cette même tradition ([1]).

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'explication que je propoſe, c'eſt ſans doute le ſentiment de pluſieurs interprétes, & commentateurs de l'Ecriture ſainte, qui veulent reſtraindre le miracle opéré ſous Ezéchias à une ſimple rétrogra-

([1]) On doit remarquer qu'une rétrogradation actuelle du Soleil, telle que celle qui s'opéra ſelon nous, ſous le regne d'Ezéchias, eſt le ſeul moyen de produire les phénomènes rapportés par Hérodote, ſans cauſer d'altération à la température des lieux qui les éprouvent. Au contraire, le mouvement des pôles, explication pour laquelle quelques critiques modernes ſemblent pencher, feroit éprouver ſucceſſivement aux mêmes lieux les températures les plus oppoſées.

dation de l'ombre du Soleil ; indépendamment du cours de cet aſtre, & cela uniquement encore ſur le cadran d'Achaz. Mais je ne vois pas pourquoi on veut que cette rétrogradation de l'ombre n'ait pas été l'effet naturel & phyſique de la rétrogadation actuelle du Soleil ; pourquoi la même puiſſance qui avoit réellement ſuſpendu le cours de cet aſtre, pour donner à Joſué le tems d'achever la défaite des ennemis de ſon peuple, ne l'auroit-il pas réellement changé en conſidération d'un Prince juſte & religieux ? L'Ecriture nous apprend que Bérodach-Baladan, Roi de Babylone, envoya complimenter Ezéchias ſur le rétabliſſement de ſa ſanté [a]. Perſonne n'ignore quelle étoit dans ces tems la puiſſance des Rois de Babylone, & combien ils ſe croyoient au-deſſus des autres Souverains.

[a] 4. *Reg.* c. 20. ꝟ. 12.

On ſçait auſſi à quel état de foibleſſe étoit alors réduit le royaume de Juda. D'où pouvoit donc venir cette démarche d'un Monarque, tel que Bérodach-Baladan envers Ezéchias ? N'eſt-il pas vraiſemblable que le miracle opéré en faveur de ce Prince en étoit la principale cauſe, miracle auquel les Babyloniens, chez qui l'Aſtronomie étoit alors très-cultivée, n'avoient pû s'empêcher de faire une attention particuliere. Ce n'eſt pas même ici une ſimple conjecture de notre part, c'eſt un fait dont l'Ecriture Sainte ne permet pas de douter : elle nous apprend que les Ambaſſadeurs du Monarque Babylonien, étoient chargés ſpécialement de s'informer du prodige qui étoit arrivé ſur la terre [a].

[a] 2. Paral. chap. 32. ỷ. 31. *Attamen in legatione principum Babylonis qui miſſi fuerant ad eum, ut interrogarent de portento quod acciderat ſuper terram, &c.*

Je suis donc persuadé que le miracle opéré du tems de Josué, joint à celui qui le fut quelques siécles après en faveur d'Ezéchias, ont été l'origine & la source de toutes ces traditions confuses, rapportées dans les écrivains de l'antiquité sur le changement qu'avoit éprouvé autrefois le cours du Soleil (1).

(1) Pour se former une juste idée des effets que dût produire la rétrogradation du Soleil telle que nous l'entendons, nous supposerons que cet astre étoit dans l'Equateur le jour que ce miracle arriva, que sa rétrogradation fut de 150 dégrés, & qu'il étoit quatre heures du soir à Jérusalem, au moment où l'ombre commença à rétrograder; ou, ce qui revient au même, que le Soleil y étoit en ce moment éloigné de 150 dégrés du point de son lever, & que par conséquent sa rétrogradation le ramena jusqu'à ce même point. Alors en posant Jérusalem avec le commun des Géographes au 57e degré de longitude, les 87e & 267e dégrés séparoient la partie de notre globe qui avoit le jour, de celle qui avoit la nuit, au moment où la rétrogradation du Soleil commença, c'est-à-dire, que l'Amérique, l'Afrique, l'Europe & l'Asie, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, ou environ, jouissoient alors

de la lumiere du Soleil, pendant que le reste du monde étoit plongé dans les ténébres de la nuit. * Au contraire dans le moment où la rétrogradation du Soleil le ramena au même point d'où il étoit parti dix heures auparavant, le méridien qui passe par le 57e dégré de longitude, fit la séparation de l'hémisphére éclairé d'avec l'hémisphére obscur. * Par-là, toute l'Asie, à l'Anatolie près, & presque toute la mer Pacifique, eurent alors le jour; mais l'Amérique de même que l'Europe & l'Afrique eurent la nuit dans presque toute leur étendue. Les habitans du Mogol, des Indes, de la Chine, du Japon, &c. en un mot, tous les peuples qui habitent entre le 87e & le 237e dégrés de longitude dûrent voir le Soleil se lever de nouveau sur leur horison au même point où il s'étoit couché quelque tems auparavant, & se coucher après qu'il eut repris sa direction primordiale au même endroit où son mouvement rétrogradé l'avoit fait lever en dernier lieu.

Au contraire des deux côtés du premier méridien jusqu'au 57e dégré de longitude d'une part, & jusqu'au 264e de l'autre, en comptant suivant un ordre rétrograde; c'est-à-dire, en Egypte, en Gréce, en Italie, &c. on dût voir le Soleil revenant sur ses pas se coucher précisément où il s'étoit levé, & peu après reprendre sa route ordinaire & se lever de nouveau où il venoit de se coucher. Entre le 57e & le 87e dégré, comme en Arabie & en Perse, le jour aura duré dix heures de plus qu'à l'ordinaire. L'effet le plus sensible du miracle aura été une espéce de balancement du disque solaire.

Nous sommes extrêmement éloignés, au surplus, de donner cette explication comme préférable en elle même à aucune des autres hypothéses, qui peuvent, en assez grand nombre, satisfaire également au texte de l'Ecriture Sainte. On peut assigner au Soleil telle déclinaison septentrionale ou méridionale qu'on voudra. On peut dire, qu'il étoit plus de quatre heures du soir à Jérusalem, lorsque la rétrogradation du disque solaire commença. On peut même à la rigueur faire cette rétrogradation moindre de 150 degrés, &c. Mais de tous les cas proposables nous avons choisi celui-ci comme le plus simple, comme celui qui fournit la plus grande uniformité qu'on puisse concevoir dans les effets du miracle que nous examinons par rapport aux habitans de toutes les zones, & qui donne le calcul le plus facile de ses Phénomènes. Il sera fort aisé d'en appliquer le détail, & d'en étendre l'explication aux autres hypothéses que l'on voudra choisir, en faisant seulement quelques légers changemens qui ne pourront jamais être sujets à beaucoup de difficultés.

FIN DES DISSERTATIONS.



EXTRAITS

DES

HISTORIENS CHINOIS.

Par M. LE ROUX DES HAUTES-RAYES, Professeur Royal.

AVERTISSEMENT.

M. DES HAUTES-RAYES *que j'ai consulté sur les tems auxquels, à peu près, certains Arts pouvoient avoir été connus à la Chine, m'a fait la réponse suivante, & je profite d'autant plus volontiers de la permission qu'il m'a donnée de la rendre publique que j'ai fait assez fréquemment usage de ses savantes recherches.*



EXTRAITS
DES
HISTORIENS CHINOIS.

MONSIEUR,

Vous me faites l'honneur de me demander quel eſt le Livre Y-TSE : vous voudriez ſçavoir l'époque à laquelle les Chinois ont connu l'art de travailler le fer, & ſous lequel de leurs Empereurs il eſt dit que le ſoc des charrues n'étoit encore que de bois. Il n'eſt pas difficile de vous ſatisfaire ; mais lorſque l'on cite quelque choſe de l'Hiſtoire

Chinoiſe, il eſt abſolument néceſſaire de faire attention, 1°. aux tems fabuleux & purement mythologiques, 2°. aux tems douteux & incertains, 3°. enfin aux tems où l'Hiſtoire Chinoiſe conſtatée par des monumens inconteſtables, commence à marcher ſûrement.

On ne peut faire remonter les tems Hiſtoriques de la Chine tout-au-plus qu'à l'Epoque d'*Yao*: les tems douteux & incertains, commencent à *Fou-hi* & finiſſent à *Yao* excluſivement. Les Empereurs qui les précédent n'ont jamais exiſté: il ne reſte aucun monument ancien qui puiſſe nous atteſter la vérité des faits dont leur hiſtoire eſt compoſée. On n'a aucune certitude de la durée de leurs regnes; & par le tiſſu de fables & de choſes incroyables qu'on en débite, il eſt, je crois, très-permis de rayer ces Empereurs

du nombre de ceux qui ont réellement existé. Tout homme qui pense & qui lit avec réflexion, ne pourra s'empêcher d'en convenir. Enfin tout ce qui précede *Fou-hi* est entiérement fabuleux & ne mérite aucune créance.

Comme vous avez cru devoir faire attention dans votre Ouvrage aux tems fabuleux des anciennes nations ; je parcourrai avec plaisir ces tems chez les Chinois ; ravi, si je puis vous être de quelque utilité, & contribuer, par rapport à la Chine, à l'exécution du plan que vous avez suivi. Je commence donc par l'examen des tems fabuleux ou mythologiques.

1°. *Des tems fabuleux.*

Quelques - uns *attribuent* à Tiene-hoang, un *Livre en huit Chapitres, qui contient l'origine des Lettres : on ajoute que les ca-* TIENE-HOANG.

ractères dont se servoient les Sane-hoang étoient naturels, sans aucune forme déterminée, qu'ils n'étoient qu'or & pierres précieuses.

Lieou-jou, l'Auteur du Ouai-ki, dit que *Tiene-hoang, donna les noms aux dix* KANE *& aux douze* TCHI *pour déterminer le lieu de l'année* : il s'agit des caractères cycliques.

Tiene-hoang signifie l'Empereur du ciel. On le nomme encore *Tiene-ling*, le ciel *intelligent* : *Tsëe-jun*, le fils qui nourrit & embellit toutes choses, & enfin *Tchongtiene-hoang-kiune*, le souverain Roi du ciel du milieu, &c. Ce Tiene-hoang succéda à Pouane-cou.

TI-HOANG. Le *Ouai-ki* dit que *Ti-hoang* (l'Empereur de la terre) successeur de Tiene-hoang, *partagea le jour & la nuit, & régla que 30 jours feroient une Lune*. Le Livre Tong-li, cité dans Lopi, ajoute encore que cet Empe-

reur *détermina le ſolſtice d'hyver à la 11e Lune.*

Une preuve que l'année Chinoiſe a été originairement très-informe, & que le cours n'en étoit réglé que par celui des ſaiſons, c'eſt que pendant bien long-tems, pour dire *un an*, on diſoit, *un changement de feuilles*.

Ce Ti-hoang etoit, dit-on, pere de Tiene-hoang & de Gine-hoang qui va ſuivre.

On donne à Gine-hoang (le ſouverain des hommes) neuf freres; & on prétend qu'ils partagerent entr'eux le gouvernement: *Ils étoient neuf freres* (dit Yuene-leao-fane) *qui partagerent entr'eux la terre, & bâtirent des Villes qu'ils entourerent de murailles.* Ce ne fut que ſous ce Prince qu'il *commença*, (dit Lo-pi) *à y avoir de la diſtinction entre le Souverain & le Sujet: on but & on mangea, & les deux ſexes s'unirent.* GINE-HOANG.

Le second Ki, ou la 2e période, nommée OU-LONG.

Après ces trois Empereurs que nous venons de nommer, on place la période nommée OU-LONG (les cinq *Long* ou dragons) composée de cinq familles différentes; mais on ne nous dit point leurs noms, ni la durée de leurs regnes. *Dans ce tems-là* (dit un Auteur) *les hommes habitoient le fond des antres, ou se perchoient sur les arbres comme dans des nids;* fait qui contredit l'invention de bâtir des Villes & de les entourer de murailles, qu'on place sous le regne de Gine-hoang: mais vous trouverez dans la suite bien d'autres contradictions semblables.

Le 4e Ki, ou période, appellée des HO-LO.

On ne dit rien du 3e Ki. Sur le 4e nommé *Ho-lo*, & composé de trois familles, on dit, *que les Ho-lo apprirent aux hommes à se retirer dans le creux des rochers.* On n'en dit pas davantage: on ne dit rien non plus du 5e Ki, nommé Liene-tong, & com-

posé de six familles ; du 6e Ki, nommé Su-ming, & composé de quatre familles.

C'est une folie de s'attacher aux époques de ces six Ki ; rien n'est plus absurde. Lopi cite un écrivain qui leur donne libéralement 1100750 ans : Lopi lui-même dit, que les cinq premiers Ki, après Gine-hoang font en tout 90000 ans.

Le 7e Ki, appellé Sune-fei.

Le 7e Ki, se nomme Sune-feï, & comprend vingt-deux familles. Mais on ne dit rien sous tous ces regnes qui ait rapport aux Sciences & aux Arts. Seulement sous le 22e & dernier, nommé, *Tsëe-che-chi* on dit, *que ce ne fut qu'alors qu'on cessa d'habiter les cavernes*. N'est-ce pas une absurdité manifeste qu'au bout de tant de siécles & sous des Rois dont on raconte tant de merveilles, on n'eût pas encore trouvé l'art de construire quelques cabanes pour se ga-

rantir des vents & de la pluie.

Le 8e Ki, appellé YNE-TI.

Le 8e Ki, nommé Yne-ti, renferme treize familles, ou Dynasties. Tchine-fang-chi, le premier de cette période, régna après Tsëe-che-chi, & fonda la premiere famille. On dit, *qu'au commencement, les hommes se couvroient avec des feuilles & des herbes; les serpens & les bêtes étoient en grand nombre; les eaux débordées n'étoient point encore rentrées dans leur lit, & la misere étoit extrême.* Tchine-fang *apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, & à s'en servir contre les vents & les frimats qui les incommodoient fort. Il leur apprit encore à faire comme un tissu de leurs cheveux, pour leur tenir lieu de parapluie. On lui obéissoit avec joie: il appella ses sujets,* Peuples habillés de peau: *il regna 350 ans.* A *Tchine-fang-chi* succéda *Chou-chane-chi*; en-

ſuite *Hai-kouei-chi*, dont on ne dit rien qui ait rapport à notre objet.

Le 4ᵉ Prince & celui qui ſuccéda à Hai-kouei-chi, ſe nomme *Hoene-tune* : il fonda la 4ᵉ Dynaſtie, (car chacun de ceux que nous venons de nommer ſont autant de chefs de famille ou Dynaſties). A l'occaſion de ce Roi, Lopi cite Lao-chene-tsëé, qui parle ainſi :

Les anciens Rois alloient les cheveux épars & ſans ornement de tête. Ils n'avoient ni ſceptre ni couronne, & ils gouvernoient l'Empire en paix. D'un naturel bienfaiſant, ils nourriſſoient toutes choſes, & ne faiſoient mourir perſonne. Donnant toujours & ne recevant rien, les peuples, ſans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu. Alors le ciel & la terre gardoient un ordre charmant, & toutes choſes croiſſoient à l'envi. Les oiſeaux fai-

ſoient leurs nids ſi bas qu'on pouvoit les prendre avec la main; tous les animaux ſe laiſſoient conduire à la volonté de l'homme. On tenoit le juſte milieu, *& la concorde régnoit par-tout. On ne comptoit point l'année par les jours. Il n'y avoit ni dedans ni dehors, ni* mien *ni* tien. *C'eſt ainſi que gouvernoit* HOENE-TUNE. *Mais quand on eut dégénéré de cet heureux état; les oiſeaux & les bêtes, les vers & les ſerpens, tous enſemble & comme de concert firent la guerre à l'homme.*

A la Dynaſtie de *Hoene-tune*, ſuccéda celle de Tong-hou-chi, qui compte dix-ſept Rois qu'on ne nomme point; à cette 5e Dynaſtie ſuccéda la 6e qui a pour chef Hoang-tane-chi.

La 7e. La Dynaſtie de Kitong-chi. *

La 8e. La Dynaſtie de Ki-y-chi. *

La 9e. La Dynaſtie de Kikiu-chi. *

La 10e. La Dynaftie de Hi-touei-chi. *

La 11e. La Dynaftie de Yeou-tfao-chi.

La 12e. La Dynaftie de Soui-gine.

La 13e. & derniere. La Dynaftie de Yong-tching-chi.

De ces fept Rois ou fondateurs de Dynafties, dont il nous refte à parler pour compléter le nombre des Dynafties renfermées dans cette 8e période, on ne dit rien de ceux que j'ai notés d'une * qui aye rapport à notre objet.

Quand à Yeou-tfao-chi, fondateur de la 11e Dynaftie, dont le regne a, dit-on, duré plus de 300 ans, & dont la famille, ajoute-t-on, a eu plus de cent générations pendant l'efpace de 12 ou de 18000 ans: voici ce que l'on trouve.

Hane-tfée dit, *que dans ces premiers âges du monde, les ani-*

maux se multiplioient beaucoup ; & que les hommes étant assez rares, ils ne pouvoient vaincre les bêtes & les serpens.

Yene-tsëe fut Ministre d'Etat sous trois Rois de Tsi, il étoit contemporain de Kouane-tse.

Yene-tsëe, dit aussi, *que les anciens, ou perchés sur les arbres, ou enfoncés dans des antres creux, possédoient l'univers* (Tiene-hia; c'est-à-dire, la Chine.) *Ces bons Rois*, (continue-t-il, *ne respiroient que charité sans aucune ombre de haine. Ils donnoient beaucoup & ne prenoient rien. Le peuple n'alloit point leur faire la cour chez eux, mais tout le monde se rendoit à leurs vertus.*

Lopi & le Ouai-ki, disent presqu'en mêmes termes, *que dans l'antiquité la plus reculée, les hommes se cachoient au fond des rochers, qu'ils peuploient les déserts & vivoient en société avec toutes les créatures. Ils ne songeoient point à faire aucun mal aux bêtes, & les bêtes ne songeoient point à les offenser. Mais dans les*

âges suivans, on devint trop éclairé, ce qui fit révolter tous les animaux : armés d'ongles, de dents, de cornes, & de venin, ils attaquoient l'homme, & l'homme ne pouvoit leur résister. Alors Yeou-tsao régna, & ayant fait le premier des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, il porta le peuple à s'y retirer, pour éviter les bêtes sauvages. On ne sçavoit point encore labourer la terre, on vivoit d'herbes & de fruits. On buvoit le sang des animaux, on dévoroit la chair toute crue, on avaloit le poil & les plumes. Voilà ce qu'on dit sur Yeou-tsao-chi : après lui vient Soui-gine, fondateur de la 12e Dynastie.

SOUI-GINE-CHI.

Soui-gine-chi, passe pour l'inventeur du feu.

Invention du Feu.

Sur le sommet du mont Pou-tcheou, dit un Auteur, *se voyent les murs de la Justice. Le Soleil & la Lune ne peuvent en approcher ; il n'y a là ni différence de saisons*

ni vicissitude de jours & de nuits. C'est le royaume de la lumiere, qui qui confine avec Si-ouang-mou[a]. *Un Saint*, (un grand homme) *alla se promener au-delà des bornes de la Lune & du Soleil: il vit un arbre, & sur cet arbre un oiseau, qui, en le bequetant faisoit sortir du feu. Il en fut frappé, il prit une branche de cet arbre & en tira le feu; c'est de-là, qu'on appella ce grand personnage* Soui-gine.

D'autres Auteurs disent aussi, que *Soui-gine fit du feu avec un certain bois, & enseigna à cuire les viandes. Par ce moyen il n'y eut plus de maladies, l'estomac & le ventre ne furent plus dérangés: il suivit en cela les ordres du ciel, & de-là, il fut nommé Soui-gine.*

[a] *Si-ouang-mou*, signifie mot à mot, *la mere du Roi d'Occident*. C'est le nom d'un Royaume que les Chinois placent à l'occident du *Tathsine*, du lac nommé, *l'eau foible* & du désert, nommé les *sables coulans*. Si *l'eau foible* est la mer morte, le *Si-ouang-mou* pourroit être l'Egypte.

On

On dit encore, que du tems de Soui-gine, il y avoit beaucoup d'eau sur la terre, & que ce Prince apprit au peuple à pêcher. Il faut conséquemment qu'il ait inventé les filets ou la ligne, ce qui se dira par la suite de Fou-hi. Invention de la Pêche.

Un Long-ma, *ou Dragon-cheval, apporta une espéce de table, & la tortue les lettres.* Soui-gine est le premier à qui on prête cet événement, mais la même chose se dira encore dans la suite de bien d'autres. Invention de l'écriture.

Soui-gine imposa le premier des noms aux plantes & aux animaux, & ces noms étoient si expressifs, (dit-on) *qu'en nommant une chose on la connoissoit : il inventa les poids & les mesures, pour mettre de l'ordre dans le commerce ; ce qui ne s'étoit point vû avant lui.* Imposition des noms. Les poids, les mesures.

Anciennement (dit un Auteur) *les hommes se marioient à 50 ans* Régle le tems des mariages.

& les femmes à 30 : Soui-gine avança ce tems, & régla que les garçons se mariroient à 30 ans & les filles à 20.

Enseigne l'urbanité & la politesse.

Enfin le Liki dit, que c'est Soui-gine, qui a le premier enseigné aux hommes l'urbanité & la politesse.

YONG-TCHING-CHI.

Il nous reste à parler maintenant de Yong-tching-chi, fondateur de la 13[e] & derniere Dynastie de cette période.

Ecriture faite par le moyen des cordelettes nouées.

De son tems, on se servoit de petites cordes qu'on marquoit de divers nœuds, & cela tenoit lieu d'écriture (1). Mais comment, après l'invention des caractères, peut-on revenir à ces cordelettes, dont l'usage est fort grossier & infiniment borné. Tout cela, comme vous le sentez, implique contradiction.

9[e] Ki ou Période nommée CHENE-TONG.

Je viens maintenant au 9[e] Ki

(1) Les habitans du Pérou avoient l'usage de cette sorte d'écriture, avant que les Espagnols eussent fait la conquête de leur pays.

ou à la 8e période nommée Chene-tong ; cette 9e période nous conduira jusqu'au tems de Fou-hi. Elle comprend vingt-un Rois, dont voici les noms.

1. Sse-hoang *ou* Tsang-hie.
2. Pe-hoang-chi.
3. Tchong-hoang-chi.
4. Taï-ting-chi.
5. Kouene-liene.
6. Yene-chi.
7. Taï-chi.
8. Tching-hoei-chi.
9. Li-lou *ou* Hoei-chi.
10. Sohang-chi.
11. Nuei-toüane-chi.
12. Hiene-yuene.
13. He-sou.
14. Kai-tiene.
15. Tsune-liu-chi.
16. Tcho-jong.
17. Hao-yng.
18. Yeou-tsao-chi.
19. Tchu-siang-chi.
20. Yne-khang-chi.
21. Vou-hoai-chi.

Liu-pou-ouei, dit clairement que Sse-hoang a fait les lettres. Ce Sse-hoang se nomme encore *Tsang-hie*. Des historiens le placent sous Hoang-ti, dont ils le font Ministre, pendant que d'autres le font Prince Souverain, & bien antérieur à Hoang-ti comme vous voyez : mais c'est un point que je laisse à débrouiller aux Chinois. SSE-HOANG, les caractéres.

Le premier inventeur des lettres,

c'est Tsang-hie; ensuite le Roi Vou-hoai, les fit graver sur la monnoie, & Fou-hi les mit en usage dans les actes publics pour le gouvernement de l'Empire. Mais remarquez que ces trois Empereurs ont été même avant Chine-nong; comment donc vouloir que les lettres n'ayent été inventées que sous Hoang-ti! Tel est le raisonnement de Lopi, à qui tous ces tems fabuleux avoient brouillé la cervelle.

On peut répondre à ce Critique: Vous nous avez dit que les lettres avoient été inventées sous le regne de Soui-gine, 12ᵉ Roi de la 8ᵉ période; comment donc prétendez-vous en faire honneur à Tsang-hie, qui, selon votre témoignage n'a parû que dans la 9ᵉ période? Quoi qu'il en soit, Sse-hoang sçavoit (disent quelques exagérateurs) former des lettres au premier moment qu'il naquit. Il étoit doué d'une grande sagesse, &c.

Après qu'il eut reçû le Ho-tou (1), *il visita le midi, alla sur le mont Yang-yu, & s'arrêta au bord du fleuve Lo. Une divine Tortue, portant sur ses écailles des lettres bleues, les lui donna : alors Sse-hoang pénétra tous les changemens du ciel & de la terre ; en haut il observa les diverses configurations des étoiles ; en bas, il examina toutes les traces qu'il avoit vûes sur la tortue : il considéra le plumage des oiseaux, il prit garde aux montagnes & aux fleuves qui en sortent, & de tout cela il composa les lettres.* De très-habiles Chinois croyent que c'est l'ancienne écriture nommée *Ko-teou-chu*, qui dura, disent-ils, jusqu'au regne de l'Empereur Suene-ouang, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 827 avant J. C.

Reçoit le Ho-tou.

Les caractéres écrits sur le dos de la tortue.

(1) Le Ho-tou est une espéce de table, sur laquelle sont représentés différents trais ou fils, dans lesquels se trouvent de distance en distance de petits cercles blancs & noirs.

Mais Cong-yng-ta remarque très-bien qu'*encore que la figure extérieure des lettres ait plusieurs fois changé en quelque chose, les six regles sur lesquelles Tsang-hié les forma, n'ont jamais souffert de changement.* (1)

Alors (continue Lopi) *il y eut de la différence entre le Roi &*

(1) En général, je pense (contre le sentiment de M. Fréret) que les caractéres Chinois étoient représentatifs des objets signifiés; les six regles même dont il est parlé dans ce passage en fournissent la preuve; & d'ailleurs c'est l'idée la plus simple & la plus naturelle que les hommes ayent pû imaginer : en un mot, les caractéres Chinois & les Hiéroglyphes des Egyptiens, sont les memes quant à leur formation. On sçait que l'Ecriture sacrée dont les Hiérogrammes ou Ecrivains sacrés des Egyptiens se servoient, se sous-divisoit en Κυριολογικὴ & en Συμβολικὴ, c'est-à-dire, en caractéres représentatifs des objets signifiés, & en caractéres allégoriques, à quoi peuvent se rapporter les six régles Chinoises dont il est parlé ici. De même, encore que les Chinois disent des inventeurs de l'écriture, qu'ils considérerent le ciel, pour avoir des modéles de cette écriture, de même aussi Sanchoniathon dit de Thaaut ou Mercure, qu'il imita le ciel pour faire les caractéres sacrés. *Apud* Euseb. Præp. Evang. l. 1. c. 10.

le Sujet, du rapport entre le fils & le pere, de l'ordre entre le précieux & le vil: les loix parurent, les rites & la musique régnerent. Les châtimens furent en vigueur, ainsi Sse-hoang jetta les fondements du bon gouvernement, il établit des Officiers pour chaque affaire, les plus petites ne lui échappérent pas; & ainsi le ciel & la terre acquirent leur entiére perfection.

On ne dit rien du successeur de Sse-hoang qui ait rapport à notre objet; mais on dit, que *sous le regne de Tchong-hoang-chi*, 3e Roi de cette période, *on se servoit encore de petites cordes pour l'écriture.* TCHONG-HOANG-CHI. Cordelettes.

De ce Prince nous sautons tout-d'un-coup à Hiene-yuene, le 12e en ordre de cette période, parce qu'on ne dit rien de ses prédécesseurs. HIENE-YUENE.

On trouve beaucoup de choses sous le regne de ce Prince,

parce qu'il eſt le même qu'Hoang-ti, ou du moins qu'on a confondu ces deux Princes enſemble.

Les Chars. *On attribue à* Hiene-yuene *l'invention des Chars : il joignit enſemble deux pieces de bois, l'une poſée droit & l'autre en travers, afin d'honorer le très-Haut* (1) ; *& c'eſt de-là qu'il s'appelle Hiene-yuene.* Le bois traverſier ſe nomme *hiene*, & celui qui eſt poſé tout droit, s'appelle *yuene:* Hiene-yuene *fit battre de la monnoie de cuivre, & mit en uſage la balance pour juger du poids des choſes. Par ce moyen il gouverna l'univers en paix.* *Ho*, ſignifie marchandiſes en général. Autrefois on écrivoit ſimplement *hoa*, qui veut dire *échange*. Ces marchandiſes conſiſtoient, dit-on, en métal, *kine*, en pierres précieu-

Monnoie de cuivre.

Les balances.

(1) C'eſt ainſi qu'originairement étoient conſtruits les monuments Religieux des Grecs. Voyez *Plut.* t. 2. p. 478. A.

ſes, *yu*, en yvoire, *tchi*, en peaux, *pi*, en monnoie battue *tſuene*, & en étoffes *pou*, &c.

On diſtinguoit alors la monnoie (comme cela ſe fait encore) par le nom de la famille régnante. Celle de Hiene-yuene avoit un pouce ſept lignes, & peſoit douze *tchu* [le tchu eſt la 20e partie d'un yo, & un yo peſoit 1200 petits grains de millet]: on gravoit des lettres ſur la monnoie comme on fait encore aujourd'hui, c'eſt pourquoi ven-tſée, *lettres*, veut dire auſſi, piece de monnoie qu'on nomme encore kine & tſuene & tao.

TCHO-JONG.

Tcho-jong (16e Empereur de la 9e période) *écoutant à Canetcheou le concert des oiſeaux, fit une muſique d'union, dont l'harmonie pénétroit par-tout, touchoit l'eſprit intelligent, & calmoit le cœur de l'homme, de maniere que les ſens extérieurs étoient ſains, les*

Muſique.

humeurs dans l'équilibre, & la vie très-longue ; il appella cette musique, *Tſie-ouene*, c'eſt-à-dire, la tempérance, la grace & la beauté [1].

Mais le but & en quelque ſorte l'unique objet de l'ancienne muſique des Chinois, à les entendre, étoit l'harmonie des vertus, l'urbanité extérieure, la modération des paſſions, en un mot, tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un bon & ſage gouvernement, &c. Car ils ſe perſuadoient que la muſique étoit capable d'opérer tous ces miracles ; nous avons peine aujourd'hui à les en croire, ſurtout, lorſque nous conſidérons la muſique ; qui eſt à préſent en uſage chez eux : mais j'en ap-

(1) C'eſt ainſi que Lucrece dit que la muſique fut modelée ſur le chant des oiſeaux.

At liquidas avium voces imitarier ore
Ante fuit multò, quam lenia carmina cantu
Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare.

pelle aux Grecs, qui racontoient des effets aussi surprenans de cette agréable invention; pendant que les Grecs d'aujourd'hui, comme la plûpart des Orientaux, n'ont pour toute musique qu'une misérable monotonie qui nous fait pitié. Au surplus, nous aurons occasion ailleurs de traiter un peu plus amplement de la musique.

Le 17e Roi de la 9e période se nomme Hao-yng. HAO-YNG.

De son tems on coupoit des branches d'arbres pour tuer les bêtes. Il y avoit peu d'hommes. On ne voyoit par-tout que de vastes forêts, & ces bois affreux étoient remplis de bêtes féroces. Que cela est contradictoire, & convient peu au tems où l'on veut que ce Prince ait régné!

Le 18e Roi de la 9e période se nomme *Yeou-tsao-chi*, nous avons vû dans la période précédente un Prince qui portoit le même nom; le Ouai-ki place

ce Roi au commencement du dernier Ki, & lui donne pour successeur Soui-gine : ensorte qu'il se seroit écoulé neuf Périodes ou Ki entiers, avant que les hommes eussent pû avoir des cabanes pour se retirer, & eussent connu l'usage du feu. Lopi suit une autre méthode, il a rangé Yeou-tsao-chi & Soui-gine dans le Ki précédent ; & bien que le Roi dont il s'agit maintenant porte le même nom, il en parle tout autrement.

Le 19e Roi de la 9e période se nomme *Tchu-siang-chi.*

Instrument de musique à cordes.

On dit, qu'*il ordonna à Ssëe-kouei, de faire une espéce de guitare d'cinq cordes, nommée sé, pour remédier au dérangement de l'univers, & pour conserver tout ce qui a vie.*

Le 20e Roi de la 9e période se nomme Yne-khang-chi.

De son tems, les eaux ne s'écouloient point, les fleuves ne suivoient

plus leur cours ordinaire ; ce qui fit naître quantité de maladies.

Yne-khang instituа les danses nommées Ta-vou (grandes danses.) Il les institua par principe de santé ; car, comme dit Lopi, *lorsque le corps n'est point en mouvement, les humeurs n'ont plus un libre cours, la matiere s'amasse en quelque partie, & de-là, les maladies qui ne viennent toutes que de quelque obstruction.* La danse.

Les Chinois croyent aussi qu'on connoît la vertu d'un homme par la maniere dont il touche du luth & dont il tire de l'arc, &c.

Ainsi les Chinois rapportent les danses au bon gouvernement comme nous avons vû qu'ils y rapportent la musique, & le *Liki*, dit, *qu'on peut juger d'un regne par les danses qui y sont en usage.*

Le 21[e] & dernier Roi de la 9[e] Période, se nomme Vou,

hoai-chi ; mais on ne rapporte rien de cePrince qui mérite d'être remarqué.

Voilà tout ce que contiennent les tems fabuleux. Si ces tems ne peuvent servir à fixer au juste l'époque des diverses inventions, (les Chinois, étant si fort en contradiction sur le tems de ces différentes découvertes), on voit au moins par-là, que l'origine en a été à peu-près la même chez eux que chez les autres peuples. Nous voici enfin arrivés à Fou-hi, que les Historiens Chinois regardent comme le fondateur de leur Monarchie ; ce que l'on rapportera de ce Prince & de ses successeurs, a un peu plus de solidité que ce que l'on a vu jusqu'à présent.

FOU-HI.

Voici comme le Ouai-ki, cité dans les annales Chinoises,

décrit les mœurs des hommes d'alors : » Dans le commence-
» ment, la vie que les hommes
» menoient, ne différoit point
» de celle des animaux ; & com-
» me ils étoient errans çà & là
» dans les forêts, & que les
» femmes étoient communes,
» il arrivoit de-là que les enfans
» ne connoiſſoient que leurs me-
» res & jamais leurs peres : ils
» ſe livroient à l'amour ſans pu-
» deur, & ſans connoître les
» loix de la bienſéance. Ils ne
» ſongeoient qu'à dormir & à
» ronfler, puis ils ſe levoient &
» ſoupiroient : la faim les preſ-
» ſoit-elle ? ils cherchoient de
» quoi manger, & lorſqu'ils
» étoient bien raſſaſiés, ils jet-
» toient les reſtes ; ils man-
» geoient juſqu'aux plumes &
» au poil des animaux dont ils
» buvoient le ſang. Ils ſe cou-
» vroient de peaux toutes ve-
» lues. L'Empereur Fou-hi com-

» mença d'abord par leur ap-
» prendre à faire des filets pour
La Pêche. » pêcher les poiſſons, & des laſ-
La Chaſſe. » ſets pour prendre les oiſeaux ;
» c'eſt pourquoi ce Prince fut
» ſurnommé *Fou-hi-chi* : il leur
L'art d'apprivoiſer les animaux domeſtiques. » apprit encore à nourrir des
» animaux domeſtiques & à les
» engraiſſer pour les tuer enſui-
» te ; c'eſt la raiſon pour laquelle
» on lui donna auſſi le ſurnom
» de *Pao-hi-chi*. »

Il paroît conſtant que les premiers Chinois n'eurent d'abord pour toute habitation que les antres, le creux des rochers & les ſouterreins naturels : ils étoient alors incommodés d'une ſorte d'inſecte ou reptile nommé *iáng* ; & lorſqu'ils ſe rencontroient, ils ſe demandoient les uns aux autres, s'ils n'étoient pas incommodés des *iángs*. On ſe ſert encore aujourd'hui de ce terme, pour s'informer de la ſanté d'une perſonne :

Couëi-iáng? Quelle maladie avez-vous ? Comment vous portez-vous ? *Vôu-iáng*, je suis sans *iáng*, c'est-à-dire, je suis gai & en parfaite santé, sans maladie.

Il seroit superflu de rapporter ici ce que les Chinois disent dans les annales, de l'invention des caractères & des *Coüa*, après ce que le P. Couplet & tant d'autres en ont dit. J'ajouterai simplement que le Traité *Hi-tsée* [1] porte qu'*au commencement on gouvernoit les peuples par le moyen de certains nœuds qu'on faisoit à des cordelettes. Qu'ensuite le Saint mit à la place l'écriture, pour servir aux Mandarins à remplir tous leurs devoirs, & aux peuples à examiner leur conduite*; & *que c'est sur le Symbole* ䷪ *Kouai qu'il se re-*

Les Coüa & l'invention des caractères.

[1] C'est le Traité en question. Il est de Confucius, c'est un Commentaire sur l'Y-king: on nomme ce Commentaire par honneur pour son Auteur, Ta-tchoüene, *la grande tradition.* On doit écrire Hi-tsëé & non pas Y-tsée.

gla pour exécuter ſon ouvrage.

Lopi, cet Ecrivain que nous avons déja cité tant de fois, dit *que Fou-hi* tira du Symbole des ſix lignes tout ce qui concerne le bon gouvernement. Par exemple : ☲ Li *lui donna l'idée de faire les filets pour la chaſſe & pour la pêche, & ces filets furent une nouvelle occaſion d'inventer la toile* Les habits. *pour faire des habits*. Lopi ajoute : *C'eſt ſe tromper que de croire que, du tems de Fou-hi, on ſe ſervit encore de cordes liées & nouées, & que l'uſage des livres ne vint que ſous Hoang-ti.*

Fou-hi apprit au peuple à élever les ſix animaux domeſtiques [a], non-ſeulement pour avoir de quoi ſe nourrir, mais auſſi pour ſervir de victimes Sacrifices. dans les ſacrifices qu'il offroit

[a] Les ſix animaux domeſtiques ſont, ſuivant les Chinois, le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien, le mouton.

au *Chine* & au *Ki* (1). On prétend que c'eſt Fou-hi qui régla les Rits *Kiao-chene*.

Fou-hi régla auſſi les mariages : auparavant, les deux ſexes ſe mêloient indiſtinctement. Il ordonna les cérémonies avec leſquelles les mariages devoient ſe contracter, afin de rendre reſpectable ce premier fondement de la ſociété : il ordonna que les femmes porteroient des habits différens de ceux des hommes, & ne permit pas qu'un homme ſe mariât avec une femme de même nom, parente ou non, Loi qui eſt encore actuellement en vigueur.

Réglement pour les mariages & la diſtinction de l'un & l'autre ſexe.

Fou-hi créa divers Miniſtres & Officiers pour l'aider à gouverner l'Empire.

L'un de ces Officiers fit les Lettres, l'autre dreſſa le Calendrier, un 3[e] bâtit les Maiſons,

(1) *Chine*, l'eſprit du ciel & *Ki*, l'eſprit de la terre.

un 4[e] exerça la Médecine, un 5[e] cultiva les campagnes, un 6[e] fut maître des Eaux & Forêts.

On prétend que Fou-hi travailla beaucoup sur l'Astronomie. Le *Tcheou-pi-souane* dit qu'il divisa le ciel en dégrés. Lopi avertit que le ciel n'a point proprement de dégrés, mais que cela se dit par rapport au chemin que le Soleil fait en une année.

La période de 60 ans passe pour être dûe à Fou-hi. Le Tsiene-piene dit clairement que ce Prince fit un calendrier pour fixer l'année, & qu'il est l'auteur du *Kia-tse*. Le Sane-fene dit la même chose; & le Hane-li-tchi, dit que Fou-hi a fait le premier calendrier par le Kia-tse; mais le Chi-pene l'attribue à Hoang-ti: c'est une de ces contradictions si ordinaires dans les historiens Chinois.

Loix pénales.

Le même Fou-hi fit, dit-on,

des armes & établit des supplices. Ces armes étoient de bois ; celles de Chin-nong furent de pierre, & Tchi-yeou en fit de métal.

Fou-hi fit écouler les eaux & entoura les villes de murailles ; cependant comme Chin-nong passe pour avoir été le premier qui en fit de pierres, il faudroit dire que les murs qu'éleva Fou-hi n'étoient que de terre battue ou de briques.

Fou-hi donna les regles de la musique. Ceux qui attribuent ce bel art à Hoang-ti se trompent donc (*aut vice-versâ*). Après que Fou-hi eut institué la pêche, il fit une chanson pour les Pêcheurs. C'est à son exemple qne Chin-nong en fit une pour les Laboureurs.

Fou-hi prit du bois de Tong, le creusa, & en fit un *kine* (une lyre, ou comme il vous plaira de traduire) long de 7 pieds 2

pouces : les cordes étoient de soie & au nombre de 27 ; il voulut qu'on nommât cet instrument *Li*. D'autres disent qu'il n'avoit que 25 cordes, d'autres 10, & enfin d'autres 5, (lesquels croire) ? D'autres encore ne donnent à cet instrument, que 3 pieds 6 pouces 6 lignes.

Instrument de musique nommé *Li*.

Fou-hi fit cet instrument, disent quelques-uns, pour détourner les maléfices, & pour bannir l'impureté du cœur.

Il prit du bois de *sang* & fit aussi une guitarre à 36, ou bien 50 cordes. Cet instrument servoit à orner de vertus la personne, & à régler le cœur, &c. Enfin il fit un troisiéme instrument de terre cuite nommée *huene*, après quoi, dit-on, les rites & la musique furent dans une grande élévation.

La monnoie dont Fou-hi voulut qu'on se servît étoit de cuivre, ronde en dedans, pour

imiter le ciel, & quarrée en dehors, pour imiter la terre [a].

Il fit sur lui-même l'épreuve de plusieurs plantes médicinales. (Cela se dit plus souvent de Chin-nong. Mais on prétend que Chin-nong acheva ce que Fou-hi avoit commencé).

Voilà tout ce qui se lit de *Fou-hi*. Vous remarquerez quantité de contradictions dans la plû-

[a] Les Chinois, représentent la terre quarrée ; cette ignorance, sur la conformation de notre globe, n'a rien d'étonnant, eû égard au peu de progrès que l'Astronomie a fait chez les Chinois. J'envisage au surplus cette erreur perpétuée dans le vulgaire Chinois, comme venant de ce que l'Empire de la Chine porte des dénominations qui ne conviennent qu'au globe entier de la terre. Telle est, par exemple, l'expression de *Thiene-hia*, mot à mot *Ciel inférieur* ou *ce qui est sous le Ciel*, nom par lequel on distingue communément cet Empire dans les livres. Or sous les Empereurs Yao, Chune & Yu, on fit plusieurs divisions de cet Empire, & une entr'autres, par laquelle on le représentoit parfaitement quarré, afin de fixer par ce moyen la quantité & la nature des redevances. Les Chinois n'en sçavoient pas davantage.

part de ces traditions, & furtout lorfque vous verrez, par la fuite, prefque toutes ces inventions attribuées aux fucceffeurs de Fou-hi. Je laiffe à votre pénétration & à votre faine critique, à juger le cas qu'on doit faire des commencemens de l'hiftoire Chinoife.

Il me refte encore quelques regnes à parcourir pour terminer les tems fabuleux & incertains.

KOUNG-KOUNG. On dit de *Koung-koung*, qu'il employa le fer pour fabriquer des coutelas & des haches.

NIU-OUA. On attribue à *Niu-oua* (qui eft l'Eve des Chinois) plufieurs inftrumens de mufique. Les inftrumens *feng* & *hoang* lui fervoient, dit-on, pour communiquer avec les huit vents. Par le moyen des *koüene* ou flûtes doubles, elle réunit tous les fons à un feul, & accorda le Soleil, la Lune & les Etoiles, ce qui

qui s'appelle une harmonie parfaite. *Niu-oua* avoit une guitarre (*se*) à cinq cordes, elle en fit une autre à 50 cordes, dont le son étoit si touchant qu'on ne pouvoit le soutenir, c'est pourquoi, elle réduisit ces cinquante cordes à 25 pour en diminuer la force.

L'Empereur *Chin-nong* est très-fameux chez les Chinois, par les grandes découvertes qu'il fit, dit-on, dans la Médecine & l'Agriculture, & même dans l'Art militaire, puisqu'on croyoit, du tems des *Han*, avoir un livre de ce Prince sur l'Art militaire. CHIN-NONG.

L'amour du merveilleux a fait dire à quelques-uns qu'à l'âge de trois ans, il sçavoit tout ce qui regarde l'agriculture. Le nom même de *Chin-nong*, signifie en Chinois, *esprit laboureur*. Chin-nong prit du bois fort dur dont il fit le coutre de la char-

rue, & du bois plus tendre dont il fit le manche. Il enseigna aux hommes à cultiver la terre. On lui attribue l'invention du vin. Il sema les cinq sortes de bled au midi du mont Ki, & les peuples apprirent de lui à en faire leur nourriture.

Chin-nong ordonna qu'on fût diligent à recueillir les fruits que la terre produit. Il enseigna tout ce qui regarde le chanvre, les mûriers, & l'art de faire les toiles & les étoffes de soie. On doit aussi à Chin-nong la poterie & la fonte; d'autres cependant attribuent la poterie à Hoang-ti, & l'art de fondre les métaux à Tchi-yeou.

Origine du commerce.

Chin-nong *inventa les foires au milieu du jour*; de-là l'origine du commerce, & les échanges mutuels. Il se servit de monnoie pour faciliter le commerce. Il institua des fêtes.

Chin-nong distingua les plan-

tes, détermina leurs diverſes propriétés, & s'en ſervit habilement pour guérir les maladies. On dit que dans un ſeul jour il fit l'épreuve de 70 ſortes de poiſons, parla ſur 400 maladies, & enſeigna 365 remédes; c'eſt ce qui fait la matiére d'un livre intitulé *Pouene-tſao*, qu'on lui attribue, & qui contient quatre Chapitres. D'autres prétendent, & avec raiſon, que ce livre n'eſt point ancien. On dit, avec auſſi peu de vérité, que Chin-nong fit des livres gravés ſur des planches quarrées.

Chin-nong ordonna à Tſiou-ho-ki, de mettre par écrit ce qui concerne la couleur des malades, & ce qui regarde le pouls, d'apprendre à bien examiner ſi ſon mouvement eſt réglé & bien d'accord, & pour cet effet de le tâter de ſuite, & d'avertir le malade.

Chin-nong compoſa des vau-

devilles ou chanſons ſur la fertilité de la campagne. Il fit une très-belle lyre, & une guitarre ornée de pierres précieuſes, pour former la grande harmonie, mettre un frein à la concupiſcence, élever la vertu juſqu'à l'eſprit intelligent, & ramener l'homme à la vérité céleſte.

Chin-nong monté ſur un char traîné par ſix dragons, meſura le premier la figure de la terre, & détermina les quatre mers. Il trouva 900000 Lys eſt-oueſt, & 850000 Lys nord & ſud. Il diviſa tout ce vaſte eſpace en Royaumes (1).

HOANG-TI. Parmi les ſucceſſeurs de Chin-nong, on place *Hoang-ti*, & le

(1) Sous ces meſures exagérées on parle de la Chine, ce qui eſt très-certain par les quatre points cardinaux qu'on donne à cet Empire tels que Kiao au midi, Yeou au nord, Yang-cou à l'orient, & San-ouei à l'occident, puiſque c'étoient là, au tems de Yao & de Chune, les limites ou extrêmités de la Chine.

rebelle *Tchi-yeou*, qu'on fait l'inventeur des armes de fer, & de plusieurs supplices. Tchi-yeou avoit le pouvoir d'exciter des ténébres & des brouillards extrêmement épais. *Hoang-ti* ne savoit comment l'attaquer & le vaincre. Il en vint cependant à bout, en fabriquant un char, sur lequel étoit une figure dont le bras se tournoit toujours de lui-même vers le midi, afin d'indiquer les quatre regions (1). Hoang-ti se servoit de la lance & du bouclier.

Tchi-yeou fit faire des sabres, des lances, des arbalêtres. On attribue à Hoang-ti le *kia-tse* ou cycle de 60 ans, ou du moins, Ta-nao le fit sous ses ordres.

Le mandarin Tsang-kiai, fut chargé de composer l'histoire. Yong-tcheng fit une sphére qui

(1) Quelques Auteurs modernes croient voir ici l'invention de la Boussole.

repréſentoit les orbes céleſtes ; & découvrit l'étoile polaire.

Li-cheou régla les nombres ; & inventa un inſtrument pour ſupputer, tel, ou le même que celui qui eſt encore aujourd'hui en uſage à la Chine & aux Indes, & dont Martini, dans ſes Décades, & la Loubére, dans ſon Voyage de Siam, nous ont donné le deſſein & la deſcription.

Ling-lûne, natif de Yuène-yu à l'occident du Ta-hia (c'eſt le Khoraſſan) prit des roſeaux dans la vallée Hiài-ki, il en coupa deux également, & souffla dedans, ce qui donna lieu d'inventer les cloches. Il en ajuſta douze pour imiter le chant du fong-hoang oiſeau royal (c'eſt un des oiſeaux fabuleux des Chinois). Il diſtingua ces roſeaux en douze *lu* ; ſix ſervoient à imiter le chant du mâle, & ſix celui de la femelle. Enfin cet hom-

me perfectionna la musique, & expliqua l'ordre & l'arrangement des divers tons. *Par le moyen de ces lu-lu, il gouverna le Khi de l'Yne & du Yâng, détermina le changement des quatre saisons, & donna des calculs pour l'Astronomie, la Géométrie & l'Arithmétique, &c.*

Yong-yuene, par ordre d'*Hoang-ti*, fondit douze cloches de cuivre qui correspondoient aux Lunes, servoient à accorder les cinq tons, à fixer les saisons, &c: fables.

Hoang-ti inventa une espéce de Diadême, ou bonnet royal, appellé *Miène*. Il se fit faire une robe bleue& jaune pour imiter la couleur du ciel & de la terre. Ayant vû l'oiseau *Hóei*, & considéré la variété de ses couleurs, ainsi que celle des fleurs, il fit teindre des habits de différentes couleurs, pour mettre de la distinction entre les grands &

Invention de la teinture des étoffes.

les petits, les pauvres & les riches.

Nin-fong, & Tche-tsiang, inventerent le mortier, pour broyer le ris, des marmites ou chaudieres; on inventa la fabrique des ponts, l'art de faire des chaussures; on fit des cercueils pour les morts; & les peuples retirerent un grand avantage de toutes ces inventions. *Hoei* inventa l'arc: *Y-mêou* les flêches: *Khy-pe* donna le tambour, qui faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, des trompettes & des cors qui imitoient la voix du Dragon.

Kóng-kōu & Hòa-hû, par ordre de l'Empereur *Hoang-ti*, creuserent un arbre dont ils firent un navire, des branches de ce même arbre ils firent des rames, & par ce moyen on put pénétrer dans les lieux qui paroissoient inabordables & où l'on n'avoit point encore été.

Pour le transport des marchandises par terre, on inventa encore sous ce regne les charriots, & on dressa les bœufs & les chevaux à les tirer.

Hoang-ti tourna aussi ses vûes du côté des bâtimens & en donna des modéles. Il fit élever un Temple appellé *Ho-kong* dans lequel il sacrifioit au *Chang-ti*, ou à l'Etre souverain.

Dans la vûe de faciliter le commerce, Hoang-ti fit battre la monnoie appellée kine-tao, *couteau de métal*, parce qu'elle avoit la forme d'une lame de couteau.

Hoang-ti ayant vû que les hommes mouroient avant le tems fixé par la nature, à cause des maladies qui les emportoient, donna ses ordres à Yu-fou, Ki-pe & Lei-kong, trois célébres Docteurs d'alors, pour l'aider à déterminer les remédes propres à chaque maladie.

Si-ling-chi, principale épouse de cet Empereur, contribua de son côté au bien de l'Etat, & enseigna au peuple la maniere d'élever les vers à soie, & de filer les coucons, pour en faire des étoffes.

Le Ouai-ki, de qui je tire presque tout ceci, marque que Hoang-ti fit mesurer la Chine, qu'il partagea en Provinces ou Tcheou. Chaque *Tcheou* étoit composé de dix *Che*, chaque *Che* étoit composé de dix *Tou*, & chaque *Tou* contenoit dix *Ye* ou dix Villes; ces *Ye* ou Villes avoient chacune cinq *ly* ou rues, &c.

Cet Empire d'Hoang-ti, qui paroît avoir été considérable suivant cet Historien, s'étendoit du côté de l'orient jusqu'à la mer, & du côté de l'occident jusqu'à *Khong-tcng*. Il étoit borné au midi par le Kiang, & au nord par le pays de *Hoene-jo*.

On ne dit rien qui ait rapport aux arts ſous le régne des trois Princes qui ſuivent Hoang-ti. C'eſt-à-dire, ſous les régnes de *Chao-hao*, qui régna 84 ans, de Tchouene-hio qui regna 78 ans, & enfin de Cao-ſine qui en regna 70. On marque ſeulement que Chao-hao fit battre les veilles avec un tambour; ce qui ſuppoſe qu'on avoit dès-lors l'uſage de quelque inſtrument pour marquer les heures. Le Se-ki, ajoute que cet Empereur applanit les chemins pour pénétrer ſur les montagnes, & qu'il rendit libre le cours des rivieres. Il fit auſſi une nouvelle muſique appelléé *Ta-yuene*, pour unir les hommes & les génies, & accorder le haut avec le bas.

Le P. Gaubil & d'autres Sçavans, ont aſſez parlé des connoiſſances Aſtronomiques de l'Empereur *Tchouene-hio*, & des

changemens qu'il fit dans la maniere d'obſerver les mouvemens céleſtes, en inventant une machine qui ſervoit aux équations, aux aſcenſions, &c. ainſi je me contenterai de vous renvoyer à leurs Ouvrages, dans leſquels vous verrez ce que les Chinois penſent, tant de cette ancienne Aſtronomie, que de la prétendue conjonction des cinq planetes dans la conſtellation *Che* arrivée, dit-on, ſous ce Prince.

Après avoir dévoré l'ennui de toutes ces traditions fabuleuſes, me voici enfin arrivé aux tems hiſtoriques; mais avant que de les entamer, il ne ſera pas hors de propos de faire ici quelques réflexions abſolument néceſſaires, pour montrer le peu de cas qu'on doit faire de ces ſortes de traditions. Je crois ces réflexions d'autant plus eſſentielles, qu'elles contribue-

ront à détromper quantité de gens de l'erreur où ils ſont au ſujet des antiquités Chinoiſes.

La Monarchie Chinoiſe a commencé par trois Princes déſignés, ſous le titre de *SANE-HOANG*, c'eſt-à-dire, les *trois Auguſtes*. Ces *trois Auguſtes*, ſuivant l'opinion la plus généralement reçue, ſont *Fou-hi*, *Chine-nong* & *Hoang-ti*. Les cinq Empereurs ſucceſſeurs des Sane-hoang ſont déſignés par le titre de *OU-TI*, c'eſt-à-dire, les *cinq Empereurs*. Ces cinq Empereurs ſont *Chao-hao*, *Tchouene-hio*, *Tico*, *Yao* & *Chune*. Cette diviſion a été ſuivie par *Cong-ngane-coué*, arriere-petit fils de Confucius, à la huitiéme génération, & l'un des plus célébres écrivains de la Dynaſtie des Hane. Elle a été adoptée auſſi par *Hoang-fou-mi*, & par la plûpart des meilleurs Ecrivains. Les preuves de cette opinion

ſe tirent, d'une part, du livre *Tcheou-li*, ancien Rituel ou Etat de l'Empire, que quantité de perſonnes attribuent au célébre Tcheou-cong, Miniſtre & frere de Vou-vang, qui jetta les fondemens de la Dynaſtie Impériale des Tcheou, onze cent & quelques années avant l'Ere chrétienne, & de l'autre des Commentaires de Tſo-kieou-mine, ſur le Tchune-tſieou de Confucius ſon maître. Dans ces deux ouvrages, il eſt parlé des livres *Sane-ſene* & *Ou-tiene*, qu'on dit être l'hiſtoire des trois *Hoang*, & des cinq *Ti*: Or les deux premiers Chapitres du Chou-king, qui contiennent un extrait des Hiſtoires de Yao & de Chune, portoient le titre de *Tiene-yao*, & de *Tiene-chune*, d'où l'on conclut que Yao & Chune étoient deux des cinq *Ti*, conſéquemment que Fou-hi, Chin-nong & Hoang-ti étoient

ce qu'on appelloit les trois Hoang; & Chao-hao, Tchou-ene-hio, Tico, Yao & Chune, les cinq Ti.

Pour la certitude d'un fait hiſtorique tel que celui-ci, vous trouverez ſans doute les preuves aſſez foibles; mais ceux qui ſont d'un ſentiment contraire n'apportent rien qui autoriſe à les en croire préférablement à Cong-ngane-coué & à Hoang-fou-mi.

Hou-choüang-hou, dans une préface miſe à la tête du Tſiene-piene de Kine-gine-chane, avoue qu'on trouve dans le Tcheou-li, l'exiſtence du livre des trois Hoang, & de celui des cinq Ti; mais il ajoute qu'on n'y trouve point les noms de ces huit Monarques.; que ſous les Tſin, on parla de Tiene-hoang, de Ti-hoang, & de Gine-hoang, que Cong-ngane-

coué, dans sa préface du Chou-king, donne Fou-hi, Chine-nong, Hoang-ti, pour les trois Hoang, & qu'il prend Chao-hao, Tchouene-hio, Tico, Yao & Chune pour les cinq Ti; mais qu'on ne sçait sur quoi il se fonde, puisque Confucius dans le *Kia-yu*, désigne par le titre de *Ti*, tous les Rois depuis Fou-hi. La même chose se prouve par quelques passages du Tso-chi & du Liu-pou-ouei, d'où l'on conclut que Fou-hi, Chine-nong & Hoang-ti, ne sont point les trois Hoang, & qu'il n'y a point d'autres Hoang, que le Ciel, la Terre & l'Homme.

2de Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Tchine-huene retranchant Hoang-ti du nombre des Sane-hoang, mit à sa place Niu-oüa, qu'il rangea entre Fou-hi & Chine-nong. D'autres retranchent Niu-oüa & mettent Tcho-yong au lieu d'Hoang-ti. Niu-oüa étoit sœur de Fou-hi, & Fou-

hi régna, dit-on, 115 ans : à quel âge voudroit-on que cette Princesse eût monté sur le Trône, car on la fait succéder à son frere ?

3e Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Le fameux *Sse-ma-tsiene*, auquel les Chinois ont accordé par estime le surnom de *Taï-sse-cong* ou de *Pere de l'Histoire*, vouloit qu'Hoang-ti, Tchouene-hio, Cao-sine, Yao & Chune fussent les cinq Ti ; & il donnoit à ces Princes pour prédécesseurs Soüi-gine-chi, Fou-hi & Chine-nong qui, selon lui, étoient les trois Hoang ; opinion qui depuis lui, a été embrassée par par plusieurs autres Ecrivains qui se sont reposés plus sur son autorité que sur des preuves qu'ils ne pouvoient produire.

4e Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Confusius dit dans son *Kia-yu*, que les Princes qui ont gouverné l'Empire, ont commencé à Fou-hi à prendre le nom de *Ti* ou d'Empereur ; le même Phi-

losophe dit de plus dans le Traité *Hi-tsee*, ou Commentaire sur l'Y-king, qu'anciennement Fou-hi gouverna la Chine, que Chine-nong lui succéda, qu'après eux Hoang-ti, Yao, & Chune furent mis sur le Thrône. Sur un témoignage aussi décisif, Hou-ou-fong & plusieurs autres avec lui, n'ont pas douté que ces Princes nommés par Confucius ne fussent les *Ou-ti* ou les cinq Empereurs. Quant aux *Sane-hoang*, ils admettoient les Tiene-hoang-chi, Ti-hoang-chi & Gine-hoang-chi, comme trois chefs du peuple qui avoient gouverné l'Empire avant Fou-hi.

5e Opinion sur les San-hoang & les Ou-ti.

Comme c'est des Tao-sse que les différens Auteurs qu'on vient de citer ont emprunté l'idée de cette division chimérique des huit premiers Empereurs Chinois, en trois *Hoang* & en cinq *Ti*, il est nécessaire de rappor-

ter ce que ces Religieux en pensoient eux-mêmes. Ils ont, sur ces premiers tems de la Monarchie, des opinions qui leur sont particuliéres. Ils croient qu'il y eût au commencement trois Augustes, *Sane-hoang :* ensuite cinq Empereurs, *Ou-ti :* puis trois Rois, *Sane-vang :* & enfin cinq Pa, *Ou-pa :* c'est-à-dire, cinq Chefs de *Regulos*.

Cet ordre si réguliérement observé de trois & puis de cinq qui revient par deux fois, montre assez que tout cela n'a aucune réalité, & que c'est un systême bâti à plaisir : c'est pourquoi Tong-tchong-chu, qui vivoit sous les Hane, expliquoit cela d'une maniere allégorique. Les trois Hoang étoient, selon lui, les trois puissances ; (c'est-à-dire, le ciel, la terre & l'homme) ; les cinq Ti étoient les cinq devoirs (c'est-à-dire, les devoirs du Roi & du Sujet, du pere &

du fils, du mari & de la femme; des freres aînés & des cadets, des amis); les trois Vang étoient les trois clartés, c'eſt-à-dire, le Soleil, la Lune & les Etoiles; enfin les cinq Pa étoient les cinq montagnes, dont quatre ſont ſituées aux quatre points cardinaux de l'Empire, & la cinquieme au centre. C'eſt ainſi que Tong-tchong-chu, allégoriſoit cette prétendue ſucceſſion des Rois; mais Lo-pi qui rapporte cette explication, ajoute qu'elle n'eſt point de lui; ce point de critique nous importe fort peu, qu'on l'attribue, ſi l'on veut, à un autre que *Tong-tchong-chu*, il ſera toujours vrai de dire, qu'elle vient de quelque écrivain, qui vivoit dans un ſiécle peu éloigné de celui de Tong-tchong-chu, ce qui nous doit ſuffire pour le préſent, puiſque nous voyons par-là le peu de cas qu'on faiſoit alors de

cette division qu'on regardoit comme chimérique.

On entreprendroit vainement de concilier tant d'opinions contradictoires ; tous ces regnes imaginaires sont de la façon des *Tao-sse*, qui ont obscurci l'origine de la Monarchie Chinoise par leurs fables & leurs mystagogies : les dix *ki* ou périodes sont de leur invention ; ils leur donnent des deux & trois millions d'années de durée. Mais avant ces dix périodes ils placent trois Dynasties ; sçavoir, la Dynastie des Thiene-hoang-chi, celles des Ti-hoang-chi, & enfin celle des Gine-hoang-chi. Si l'on a égard à la signification de ces noms, il faut les interprêter par le *Souverain du ciel, le Souverain* de la *terre* & le *Souverain* des *hommes* : on voit par-là que l'explication allégorique de Tong-tchong-chu, qui faisoit envisager les trois Hoang,

comme les trois puissances ; c'est-à-dire, le ciel, la terre & l'homme, n'est pas dénuée de vraisemblance.

Ces trois Hoang succéderent à Pouane-cou, autrement Hoene-tune, le cahos, l'origine du monde, que plusieurs de ces Tao-sse prennent pour le premier homme ou le premier Roi qui ait gouverné la Chine.

La Dynastie des Thiene-hoang-chi, eut XIII Rois, qui regnerent, dit-on, 18000 ans ; ensuite vint la Dynastie des Ti-hoang-chi, dont les Rois au nombre de XI. donnent une pareille durée de 18000 ans. Enfin aux Ti-hoang-chi succéderent les Gine-hoang-chi, dont la Dynastie composée de IX Rois, fournit une durée de 45600 ans. Ces trois sommes réunies nous donnent précisément 81600 ans ; mais si l'on ajoute à ces trois Dynasties, celles qui sont

comprifes dans chacun des dix Ki, & qui fe montent, felon le calcul de quelques-uns, à plus de 230, on trouvera que les prétentions des Chinois l'emportent de beaucoup fur celles des Chaldéens & des Egyptiens. Car fi l'on en croit le calcul de divers Auteurs, depuis *Pouane-cou* jufqu'à la mort de Confucius, arrivée l'an 479 avant Jefus-Chrift, il s'eft écoulé 276000 ans, ou 2276000, ou 2759860; ou même 3276000; ou enfin, ce qui fait bien d'avantage, 96961740 années; car on trouve tous ces différens calculs.

Il eft affez vifible que ces nombres extravagans ne peuvent être autre chofe que des périodes aftronomiques, imaginées pour donner la conjonction des planetes dans certaines conftellations, ou enfin des calculs qui peuvent avoir rapport aux idées

des Tao-ſſe, concernant la fixation des deſtructions & des renaiſſances perpétuelles des mondes. Quelques-uns en effet, ont tâché de faire accorder ces nombres avec la période de Tchao-cang-tſie, fameux Philoſophe du tems des Song, qui avoit entrepris de déterminer la période de la durée du monde; car le ſyſtême de la deſtruction & de la reproduction des mondes a beaucoup de cours, non-ſeulement dans la ſecte des Jû ou des Lettrés, mais encore chez les Bonzes Hochang ou Religieux de Fo, & chez les Tao-ſſe ou Sectateurs de Lao-kiune, c'eſt-à-dire, dans les trois grandes ſectes qui ſont les plus autoriſées dans l'Empire. Tchao-cang-tſie établit donc une grande période de 129000 ans appellée *Yuene*, compoſée de 12 parties appellées *hoei* ou conjonctions qui étoient cha-

cune

cune de 10800 années. Dans la premiere conjonction, le ciel, disoit-il, se forma peu-à-peu par le mouvement que le *Tai-ki* ou l'Etre suprême imprima à la matiere, auparavant dans un repos parfait. Pendant la seconde conjonction, la terre se produisit de la même maniere. Au milieu de la troisiéme conjonction l'homme commença à naître, & tout le reste des êtres, de la maniere que les plantes & les arbres sont produits dans les îles, qui conservent ensuite leurs espéces par leurs semences. Au milieu de l'onziéme conjonction, toutes choses se détruiront, & le monde retombera dans son premier chaos, d'où il ne ressortira qu'après la douziéme conjonction expirée.

Il n'est pas difficile à présent de concevoir que les Tao-sse n'ont inventé ce nombre prodigieux de regnes antérieurs à

Fou-hi, que pour remplir l'intervalle, qui, selon eux, s'est écoulé depuis la production de l'homme jusqu'aux premiers commencemens de la Monarchie Chinoise, c'est-à-dire, jusqu'au régne de Fou-hi : le même Calculateur déterminoit la moitié du *yuene* ou de sa grande période de 129000 années, au regne de Yao.

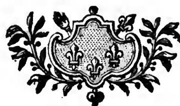
Ces Tao-sse, comme je l'ai déja dit, posoient pour fondement incontestable dix âges ou dix Ki, chaque Ki comprenoit plusieurs Dynasties, dont ils fixoient la durée à leur volonté, & suivant les calculs dont ils s'étoient prévenus ; mais s'ils avoient la liberté d'augmenter ou de diminuer la durée des dix Ki, il n'en étoit pas ainsi de ce nombre de dix Ki, qui étoit en quelque sorte un des points fondamentaux de leur Secte, dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter.

Quelques Miſſionnaires, auxquels cette doctrine des Tao-ſſe n'étoit point inconnue, crurent entrevoir dans ces dix Ki, les dix générations antérieures à Noé ; & comme des Ecrivains cités par Lo-pi & par Cong-ing-ta, diſent que de ces dix Ki, ſix ſont antérieurs à Fou-hi, & que les quatre autres lui ſont poſtérieurs, ces mêmes Miſſionnaires ſe ſont imaginés que Fou-hi étoit Hénoch. Il faut dire cependant que *Tchine-huene* & pluſieurs autres n'obſervent pas le même ordre, qu'ils mettent Chine-nong dans le 9e Ki, Hoang-ti dans le 10e, &c. A ce compte Hoang-ti ſeroit Noé, & Fou-hi Mathuſalé, ce qui contredit leur hypothéſe.

L'opinion qui fait enviſager les dix Ki des Chinois, comme les dix générations qui ont précédé Noé, eſt très-ingénieuſe, & ne manque point de probabi-

lité. Vers la fin du régne des Tchéou, environ 300 ans avant l'Ere chrétienne, il passa des Juifs à la Chine, qui ont pû y faire connoître les écrits de Moïse, & par conséquent les dix générations qui ont précédé le déluge : d'ailleurs cette connoissance étoit commune aux Chaldéens, qui ont pû pénétrer dans la Chine antérieurement aux Juifs.

FIN des Extraits des Historiens Chinois.



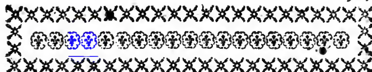


TABLE
DES NOMS DES AUTEURS
Cités dans cet Ouvrage.

A

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

K.



L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

V.

Fin de la Table des Noms des Auteurs.







